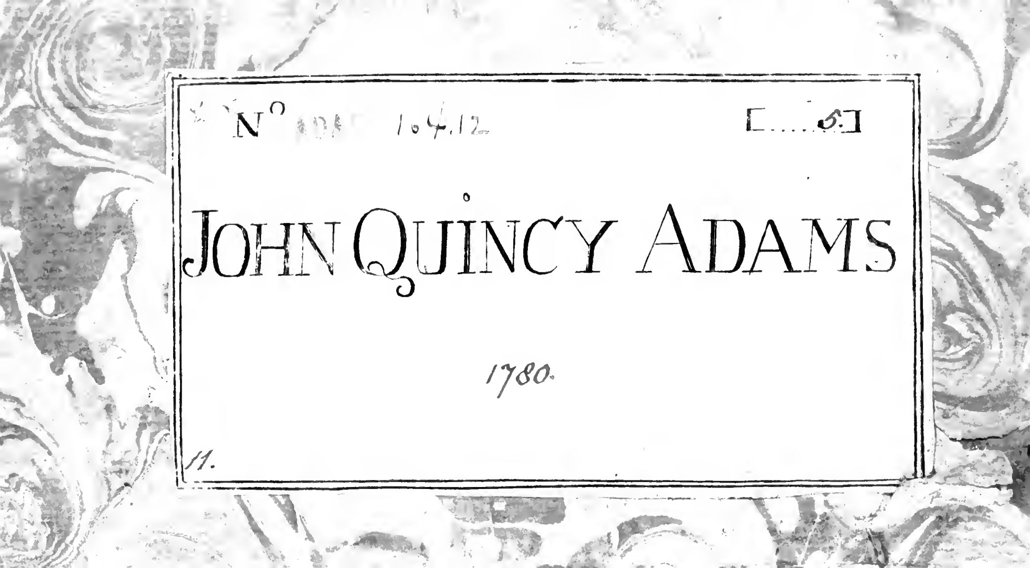
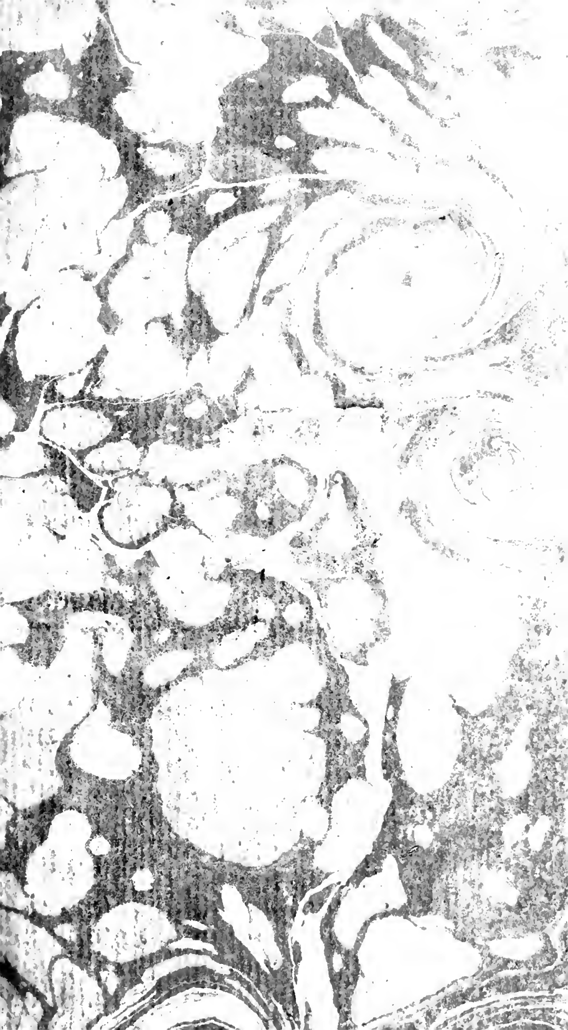




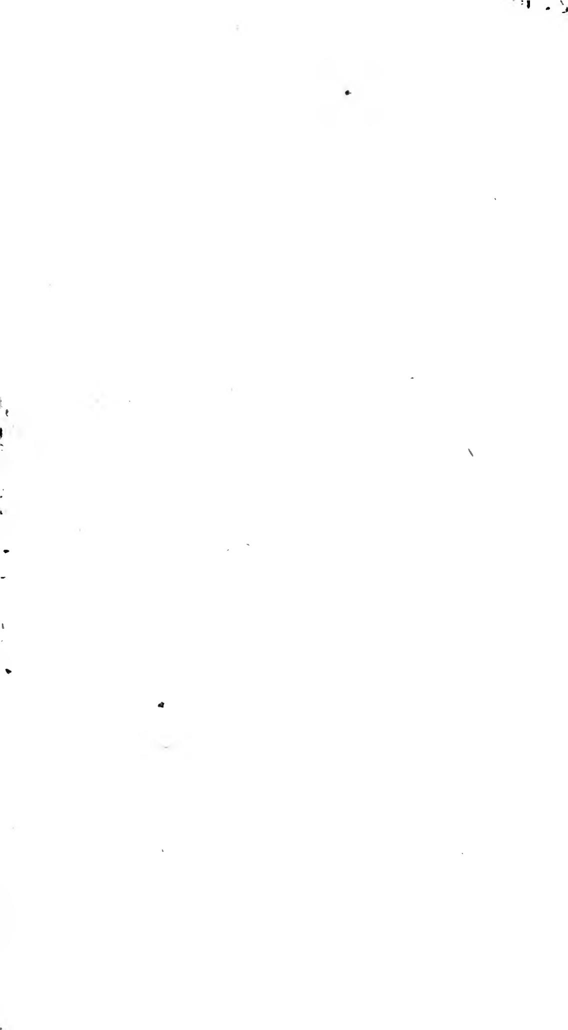
JOHN QUINCY ADAMS

1780.

11.









FABLES
DE
LA FONTAINE.
PREMIERE PARTIE.

AVIS DU LIBRAIRE.

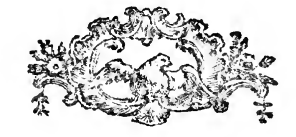
LE nom de La Fontaine me dispense de parler du mérite de ses Fables. Je me borne seulement à parler de l'exactitude de l'Edition que j'offre au public. Tout le monde connoît la grande Edition de cet Ouvrage en quatre volumes in-folio *avec des gravures superbes : dans cette seule Edition il y a la vie de La Fontaine faite avec le plus grand soin, d'après les sources les plus vraies & les plus abondantes. L'Editeur (M. de Montenault) le dépeint tel qu'il étoit, & a cru ne pouvoir mettre trop de simplicité dans la vie d'un homme qui étoit la simplicité même. Pour rendre cette Edition la plus complette & la plus parfaite qu'il fût possible, on a consulté presque toutes les Editions qui ont été faites des Fables, & particuliérement celles de 1668, 1678 & 1694, revues par La Fontaine lui-même, ou corrigées de son vivant : elles ont servi à corriger le texte altéré par des mots ou des vers retranchés ou ajoutés mal-à-propos, & défiguré par une ponctuation vicieuse qui affoiblit & détruit le sens de cet Auteur. Dans la plupart des Editions qui ont été faites jusqu'à présent, il y manque aussi plusieurs Fables entieres dans le douzieme Livre. On n'a rien ajouté ni supprimé aux choses que La Fontaine a jointes à ses Fables, quelque superflues qu'elles puissent paroître. On s'est contenté d'ajouter quelques notes pour faciliter aux jeunes gens l'intelligence de certains mots qui ne sont plus usités. Je n'ai rien épargné pour la typographie : les épreuves ont été corrigées sur la grande Edition ; & j'ose espérer qu'il ne me sera pas échappé de fautes. La vénération dont je me suis toujours senti pénétré pour La Fontaine, a exigé ce soin de ma part pour sa réputation.*

FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR M. DE LA FONTAINE.

Nouvelle Édition revue avec ſoin, & augmentée de Notes eſſentielles à l'intelligence du Texte.



PREMIERE PARTIE.

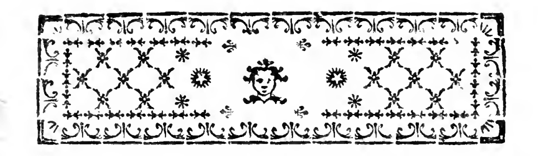


A PARIS,

Chez Jean-François BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxb. St. Germain.

M DCC LXXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



AU ROI.

SIRE,

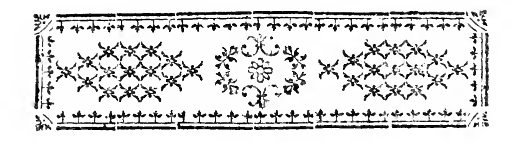
L'accueil que VOTRE MAJESTÉ veut bien faire à cette édition, eſt une ſuite de la bienveillance de vos ayeux pour l'immortel La Fontaine, & des bienfaits dont il fut particulierement honoré par le Duc de Bourgogne votre auguſte Pere. Il manquoit encore à ces Fables la protection de VOTRE MAJESTÉ, & l'avantage de s'embellir des

grâces qu'elles reçoivent aujourd'hui de la perfection qu'ont atteint les Arts. C'est de votre regne glorieux qu'ils tiennent leur progrès & l'ardeur qui les inspire : ils devoient donc à leur tour en célébrer la gloire. Aussi l'annoncent-ils dans tout ce qu'ils font ; & tandis que vos vertus, SIRE, tracent à l'Europe le modele d'un grand Roi, les Arts enrichissent l'Univers d'une décoration nouvelle, où la postérité n'admirera pas moins les monuments du goût & la sagacité des talents, que la grandeur & la sagesse du Gouvernement qui les fit éclôre. Puisse cette édition consacrer ainsi les preuves de mon zele, & publier le profond respect avec lequel je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant & très-fidele serviteur & sujet,
DE MONTENAULT.



VIE

DE

LA FONTAINE.

LE rang & les dignités ont souvent jetté de l'éclat sur de petits hommes qui possédoient de grands emplois. Les conseils qu'ils reçoivent, les secours étrangers qui leur viennent, le bonheur même d'une infinité de hazards, & la flatterie, s'empressent de déguiser leur juste valeur, & de lier leurs actions aux événements de l'Histoire les plus remarquables. C'est ainsi que leur nom, soutenu des mains de la fortune & décoré d'une gloire qui leur fut absolument étrangere, parvint à s'échapper de l'oubli. Placés ailleurs, dépouillés de leurs titres & réduits à leurs propres forces, ils n'eussent peut-être rien laissé de singulier après eux que la mémoire de leur parfaite inutilité. Car ni l'importance des emplois, ni l'amas des circonstances les plus bruyantes, ne nous distinguent point parmi ceux qui pensent & qui savent juger. Pour bien connoître les hommes, c'est dans leur vie privée, dans leurs actions les plus simples & les plus naturelles, qu'il faut les prendre : c'est là qu'ils n'ont d'autres titres pour être tirés de la foule, que leurs vertus, leurs talents & leur esprit. C'est là, c'est dans leur ame que résident les droits légitimes & personnels qu'ils ont à notre estime : tout le reste n'est point eux ; & dans ce sens, il n'est point de légers détails qui ne soient intéressants, & qui ne

caractérisent une partie essentielle de ce qu'ils sont. C'est ce qu'a reconnu La Fontaine en nous donnant la vie d'Esope. Je ne saurois mieux faire, en écrivant la sienne, que de suivre son exemple. En effet, soustraire les petites circonstances de la vie d'un homme illustre, c'est à mon avis dérober un plaisir véritable aux lecteurs curieux, & les priver des moyens les plus sûrs de démêler ce qu'il vaut.

C'est pourquoi j'ai tâché, en rejettant toutes puérilités, toutes anecdotes vulgaires, de recueillir la plûpart des choses que j'ai trouvées éparses en différentes sources, & qui m'ont paru les plus propres à peindre l'esprit & le caractere de ce grand homme, dont la vie se rencontre par-tout sans être nulle part (1).

JEAN DE LA FONTAINE naquit le 8 Juillet 1621, à Château-Thierry, Ville de la Brie, située sur la Marne. Son pere, issu d'une ancienne famille bourgeoise, y exerçoit la charge de Maître particulier des Eaux & Forêts; & sa mere, Françoise Pidoux, étoit fille du Bailli de Coulommiers, petite Ville à treize lieues de Paris.

Son éducation ne fut ni brillante ni secondée des soins & de l'habileté qui font naître les talents. Mais la nature préserva la force des siens de l'affoiblissement, & peut-être de l'extinction, où ils auroient pû tomber par l'incapacité des maîtres de campagne, qui ne lui apprirent qu'un peu de latin. C'est tout ce qu'il dut aux premieres instructions de sa jeunesse.

---

(1) J'emploie ici l'expression dont se servit M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoise, lorsque je le consultai sur le projet de donner une vie de La Fontaine; & je m'en sers avec d'autant plus de reconnoissance, qu'en ayant lui-même composé une, très-succinte à la vérité, dont je me suis aidé, son jugement justifie la hardiesse & la nécessité de mon entreprise.

A l'âge de dix-neuf ans, il voulut entrer dans l'Oratoire, l'on ne sait trop par quelle inspiration. Mais il n'avoit point consulté son caractere, qui commençoit à se décider, & qui l'éloignoit de tout assujéttissement. Les regles & les exercices, en usage dans cette Congrégation, lui devinrent bientôt un pesant fardeau : son humeur indépendante ne put s'y plier ; il en sortit dix-huit mois après.

Rentré dans le monde, sans choix d'occupations, & sans aucune vue particuliere, ses parents songerent à le produire. Son pere le revêtit de sa charge ; on le maria avec Marie Hericart, fille d'un Lieutenant au Bailliage royal de la Ferté-Milon, qui joignoit à la beauté, beaucoup d'esprit. Il n'eut, pour ainsi dire, point de part à ces deux engagements : on les exigea de lui, & il s'y soumit plutôt par indolence que par goût. Aussi n'exerça-t-il sa charge, pendant plus de vingt ans, qu'avec indifférence : & quant à sa femme, qui étoit d'une humeur impérieuse & fâcheuse, il s'en écarta le plus qu'il put, quoiqu'il fît cas d'ailleurs de son esprit, & qu'il la consultât sur tous les ouvrages qui lui donnerent d'abord quelque réputation. C'est elle qu'il a voulu dépeindre, dans sa Nouvelle de Belphégor, sous le nom de *Madame Honesta* :

> *Belle & bien faite, ...*
> *. . . . . mais d'un orgueil extrême ;*
> *& d'autant plus que de quelque vertu*
> *un tel orgueil paroissoit revêtu.*

Souvent les talents se développent par les inspirations que l'on reçoit dans la jeunesse. Le pere de La Fontaine aimoit passionnément les vers, quoiqu'il fût d'ailleurs incapable d'en juger, & plus encore d'en faire. Cette inclination lui étoit chere ; il vouloit la voir renaître dans son fils, qu'il ne cessoit d'exciter à l'étude de la poésie. Mais ses instances redoublées n'avoient encore rien eu de séduisant pour le jeune La Fontaine. Insensible aux attraits qu'on lui vantoit, il avoit atteint sa vingt-deuxieme année, sans donner

le moindre ſigne d'un penchant qui devoit bientôt le captiver entierement. Une rencontre imprévue vint tout-à-coup le décider, & fit germer dans ſon ame l'amour de la poéſie, que toutes les leçons & le goût particulier de ſon pere n'avoient pû faire éclôre. Un Officier, alors en garniſon à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'Ode de Malherbe, qui commence par ces vers :

Que direz-vous, races futures,
ſi quelquefois un vrai diſcours
vous récite les aventures
de nos abominables jours ?

Cette Ode lue & déclamée avec emphaſe, transporta La Fontaine, & fit en même temps développer en lui le goût & l'enthouſiaſme des vers (1). Malherbe, dès cet inſtant, fut l'unique objet de ſes délices : il le liſoit, il l'étudioit ſans ceſſe ; & non content de l'apprendre par cœur, il alloit juſques dans les bois en déclamer les vers. Il fit plus, il voulut l'imiter ; & comme il nous l'apprend lui-même dans une épître à M. Huet, les premiers accents de ſa lyre furent montés ſur le ton & l'harmonie des vers de ce poëte.

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
il penſa me gâter : à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me déſilla les yeux.
L'auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
eſtimoit dans ſes vers le tour & la cadence.
Qui ne les eût priſés ? J'en demeurai ravi . . . . .
mais ces traits ont perdu quiconque l'a ſuivi.

---

(1) C'eſt alors qu'il eût pu s'appliquer la ſurpriſe de Perſe :

Nec fonte labra prolui caballino :
Nec in bicipiti ſomniaſſe Parnaſſo
Memini, ut repentè ſic Poëta prodirem.

Perſ. prolog. vers 1, 2, 3.

C'est ainsi que débuta La Fontaine; & c'est ici, à proprement parler, la naissance du talent supérieur qu'on ne peut se lasser d'admirer dans ses ouvrages, & qui les fera passer à la postérité la plus reculée. Heureusement, comme il le dit, le charme cessa; il ne s'en tint point à Malherbe. Glorieux de ses premieres productions, il voulut en avoir des témoins pour en jouir davantage. Son pere fut le premier qui les vit, & le bon-homme en pleura de joie. Flatté de ce premier succès, il fut chercher encore l'approbation d'un de ses parents nommé Pintrel, Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry, homme de bon sens, qui n'étoit point sans goût, & qui cultivoit même les lettres (1). Mais celui-ci examinant les choses de plus près, loua d'abord ses essais; l'interrogea sur les routes qu'il suivoit; joignit les conseils aux louanges, & voulut, en lui inspirant des principes plus solides, le guider dans la carriere où il alloit se livrer. Il lui mit entre les mains, Horace, Virgile, Térence, Quintilien, comme les vraies sources du bon goût & de l'art d'écrire. La Fontaine suivit ces avis avec d'autant plus de docilité, qu'il ne tarda pas à sentir ces beaux traits d'une élégance simple & noble dont Malherbe s'éloignoit, autant par une ardeur inconsidérée de génie, que par une étude trop recherchée d'harmonie, d'expressions ampoulées, & d'ornements superflus.

A ces livres il joignit la lecture de Rabelais, de Marot, & de l'Astrée de d'Urfé, seuls auteurs François qu'il affectionnât. Ils étoient, en effet, chacun dans leur espece, très-propres à nourrir & à fortifier la trempe d'esprit de La Fontaine, ainsi que le genre de composition auquel son goût & son penchant le déterminoient plus particulierement. Rabelais lui inspiroit l'enjouement ingénieux qui devoit animer ses compo-

---

(1) On a de lui une traduction des Epîtres de Séneque, imprimée à Paris en 1681, que La Fontaine eut soin de donner au public après sa mort.

fictions. Marot, qui lui fervit de modele, en préparoit le ftyle, & l'Aftrée de d'Urfé broyoit, pour ainfi dire, dans fon imagination, les couleurs riantes & variées de ces images champêtres, qu'il a fi bien rendues, & qui lui font fi familieres. Quant aux autres auteurs François, il en lifoit peu, *fe divertiffant mieux*, difoit-il, *avec les Italiens.* Auffi lut-il & relut-il l'Ariofte & Bocace qu'il aima fingulierement, & qu'il fut fi bien s'approprier, qu'en les imitant, il a furpaffé fes modeles. Enfin, il fit fes délices de Platon & de Plutarque. L'affortiment de ces deux auteurs, à ceux qu'avoit choifi La Fontaine, & qui nous indique le caractere fingulier de fon génie, paroît d'abord avoir quelque chofe de bizarre. Mais l'on doit en être d'autant moins furpris, qu'un homme d'un efprit original fait tout mettre à profit ; & que du fein de la gravité même, fortent fouvent ce fel & ces penfées vraies & ingénieufes, qui font l'ame de la badinerie & de l'enjouement, & fans lefquelles toute compofition languit. Auffi La Fontaine avoit-il étudié férieufement ces deux auteurs, dont il avoit noté par-tout les maximes de morale ou de politique qu'il a femées dans fes Fables. C'eft ce qu'a remarqué l'un de fes fucceffeurs à l'Académie (1), fur les exemplaires de Platon & de Plutarque, qui avoient appartenus à La Fontaine.

Dès lors, livré aux lettres, & d'un caractere auffi libre qu'indépendant, il s'abandonnoit tout entier à fon goût & à fon penchant, fans fe reffentir des diftractions de fon état & de fes engagements, lorfqu'une petite aventure parut troubler cette profonde indifférence. Un Capitaine de Dragons, nommé *Poignan*, retiré à Château-Thierry, vieux militaire, par conféquent homme d'habitude, avoit pris en affection la maifon de La Fontaine, & confommoit auprès de fa femme le loifir & l'ennui qu'il ne favoit où porter. Cet

(1) M. l'Abbé d'Olivet. Voyez l'Hiftoire de l'Académie, Tome 2, Edit. 1734, p. 314, &c.

Officier n'étoit rien moins que galant, & son âge autant que son humeur, pouvoit mettre à l'abri des ombrages, un mari même soupçonneux & jaloux. Cependant, soit par malignité, soit pour s'en divertir, on en fit de mauvais rapports à La Fontaine. Son caractere simple & crédule ne lui permit point de rien examiner, de rien approfondir : il écouta tous les discours, & crut même que son honneur exigeoit qu'il se battît avec Poignan. Saisi de cette idée, il part de grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, le presse de s'habiller & de sortir avec lui. Poignan surpris de cette saillie, & n'en prévoyant pas le but, le suit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville : *je veux me battre avec toi*, lui dit La Fontaine, *on me l'a conseillé* ; & après lui en avoir expliqué les raisons, La Fontaine, sans attendre la réponse de Poignan, met l'épée à la main, & le force d'en faire de même. Le combat ne fut pas long. Poignan, sans abuser des avantages que l'exercice des armes pouvoit lui avoir donné sur son adversaire, lui fit sauter d'un coup l'épée de la main, & en même-temps sentir le ridicule de son cartel. Cette satisfaction parut suffisante à La Fontaine : Poignan le ramena chez lui, où ils acheverent, en déjeunant, de s'entendre mieux & de se réconcilier (1).

Les ouvrages de La Fontaine acquéroient déja de la célébrité, lorsque la fameuse Duchesse de Bouillon,

---

(1) M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés sur la vie de son pere, imprimés à *Lausanne* & à *Geneve* en 1747, page 258, 259, 260, raconte ce fait à peu-près de la même maniere ; mais il ajoute qu'après ce combat, comme Poignan protestoit de ne plus remettre les pieds chez lui, puisque cela avoit pu lui donner quelque inquiétude, La Fontaine lui repartit en lui serrant la main : *au contraire, j'ai fait ce que le public vouloit ; maintenant je veux que tu viennes chez moi tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi.*

niece du Cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Elle joignoit à l'assemblage heureux des grâces de son sexe, un esprit badin, délicat, enjoué & cultivé. Curieuse des talents, sur-tout éprise de goût pour le genre d'écrire qu'avoit embrassé La Fontaine, elle s'empressa de le connoître & de l'accueillir. Le Poëte ne fut pas insensible à ses avances : il lui fit assiduement sa cour, & le desir de lui plaire, échauffé par les charmes de la Duchesse, lui inspira cette gaieté libre & badine à laquelle on prétend que nous devons les plus aimables de ses Contes.

Lorsque Madame la Duchesse de Bouillon fut rappellée de son exil, elle emmena La Fontaine à Paris. Cette ville fameuse qui rassemble tant de beaux esprits ; où les talents se développent, & se communiquent une chaleur réciproque ; où le vrai mérite peut briller de tout son éclat ; cette Capitale, dis-je, avoit de puissants attraits pour La Fontaine. Aussi ne laissoit-il échapper aucune des occasions qui pouvoient l'y conduire. C'étoit ordinairement lorsqu'il étoit excédé des humeurs de sa femme. Alors sans aigreur, sans reproches, il partoit, & restoit à Paris, autant que ses facultés pouvoient le lui permettre. Mais son peu d'arrangement dans ses affaires domestiques, & la mauvaise économie de sa femme, ne lui permettoient pas souvent d'y faire un long séjour. L'un & l'autre sembloient être d'accord pour dissiper un patrimoine honnête & suffisant pour leur condition ; & c'est peut-être le seul cas où ces époux ayent marqué le plus d'intelligence.

A son arrivée à Paris, La Fontaine y fit rencontre d'un de ses parents, nommé *Jannart*, favori de M. Fouquet, Sur-Intendant des Finances, & pour lors dans la plus grande faveur. La Fontaine profita de cette rencontre, & de l'accès que sa réputation, déja répandue, pouvoit lui donner auprès de ce Ministre. Il lui fut présenté, il lui plut ; & pour rendre sa situation plus aisée, M. Fouquet lui fit une pension (1). La recon-

(1) La Fontaine en tenoit compte à M. Fouquet, par

noiſſance que La Fontaine conſerva de ce bienfait, eſt conſacrée par différentes pieces de vers inſérées dans l'édition de ſes œuvres poſthumes, imprimées à Paris *in*-8. 1729, où l'on voit, qu'indépendamment de l'attention qu'il eut de faire ſa cour à Monſieur & à Madame Fouquet, il eut la généreuſe hardieſſe de faire éclater ſes plaintes & ſes regrets ſur la diſgrace de ce Miniſtre, arrivée en 1661, dans un temps où la colere du Roi & la prévention du public ne permettoient guere une franchiſe ſi courageuſe. Quant à Jannart, qui fut enveloppé dans la diſgrace de ſon maître, La Fontaine incapable d'abandonner ſon ami, le ſuivit dans ſon exil à Limoges.

A ſon retour de Limoges, d'où Jannart fut bientôt rappellé, La Fontaine fut gratifié d'une charge de Gentilhomme chez la célebre Henriette d'Angleterre, premiere femme de *Monſieur*. Mais il ne jouit pas longtemps de cette poſition brillante, ni des eſpérances de fortune qu'elle pouvoit lui promettre. La mort précipitée de cette Princeſſe les fit preſque auſſi tôt évanouir.

Cependant ſes poéſies lui avoient acquis de puiſſants & généreux protecteurs, à la tête deſquels étoient *Monſieur*, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme, Meſdames de Bouillon & de Mazarin. Madame de la Sabliere (1) ſur-tout, femme d'eſprit & d'un mérite

---

une autre penſion de vers qu'il lui payoit exactement par quartier. C'eſt en ſe préparant à cette ſorte de payement, qu'il dit dans une Epître à un de ſes amis:

> *Pâques, jour ſaint, veut autre poéſie;*
> *j'envoirai lors, ſi Dieu me prête vie,*
> *pour achever toute la penſion,*
> *quelque Sonnet plein de dévotion.*
> *Ce terme-là, pourroit être le pire,*
> *on me voit peu ſur tels ſujets écrire.*

(1) Elle aimoit la Poéſie & la Philoſophie, mais ſans oſtentation. C'eſt pour elle que Bernier, qui demeuroit chez elle, fit l'abrégé de Gaſſendi.

rare, le rechercha plus particulierement encore. Elle connoissoit l'indifférence de La Fontaine, non-seulement sur ce qui pouvoit concerner en gros sa fortune, mais encore sur tous les menus détails de son entretien personnel. Elle eut la générosité de l'attirer chez elle, & de le dispenser des soins qu'il étoit incapable de prendre.

La Fontaine jusque-là ne s'étoit soutenu à Paris que par les bienfaits des protecteurs dont je viens de parler. Mais ces secours, comme on le sent, venoient de loin en loin, & n'avoient rien de réglé. Il n'étoit pas homme à calculer ses besoins; aussi se trouvoit-il souvent dans l'embarras. Il n'en étoit pas plus ému, & lorsque les ressources lui manquoient, il s'en alloit à Château-Thierry (1) vendre quelque portion d'héritage qu'il revenoit aussi-tôt dissiper à Paris sans prévoir la nécessité future, ni s'inquiéter de la diminution visible de son patrimoine.

Chez Madame de la Sabliere, il profita de la compagnie & des entretiens de Bernier, dont il prit de bonnes leçons de Physique. Son dévouement aux lettres, le rendoit jaloux de l'amitié de tous les grands hommes de son siecle. Il les connoissoit, il les recherchoit avec empressement, & saisissoit toutes les occasions de s'instruire, soit par leurs conversations, soit en participant à leur étude & à leurs connoissances. Il visitoit souvent Racine; ils faisoient ensemble de fréquentes lectures d'Homere & des autres poëtes Grecs dans la version latine, car La Fontaine n'entendoit point leur langue. Tous les deux à portée de sentir & de reconnoître les beaux morceaux qu'ils rencontroient, ils les examinoient, se communiquoient leurs remarques & leurs réflexions. La Fontaine, sur-tout, s'affectionnoit singulierement des beaux traits qui l'avoient une fois frappé. Son ame alors se remplissoit d'une espece

(1) Il faisoit ordinairement ce voyage tous les ans vers le mois de Septembre, accompagné de Boileau, Racine, Chapelle, ou de quelques autres amis.

d'enthousiasme

d'enthousiasme qui, pendant plusieurs jours, s'emparoit de son esprit, au point de lui ôter la liberté de s'occuper de tout autre objet : il y rêvoit sans cesse, il en parloit de même. C'est ainsi, rapporte-t-on, que s'étant un jour laissé conduire à Ténébres par Racine, & que s'ennuyant de la longueur de l'Office, il se mit à lire dans un volume de la Bible, qui contenoit les petits Prophêtes. Il étoit tombé par hazard sur la priere des Juifs dans Baruch, lorsque se retournant tout à coup vers Racine : *qui étoit ce Baruch ?* lui dit-il, *savez-vous que c'étoit un beau génie ?* Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, & ne se lassoit point de demander à tous ceux qu'il rencontroit : *avez-vous lu Baruch ? c'étoit un grand génie.* Ce trait qui, dans tout autre, indiqueroit une sotte surprise, caractérise la préoccupation naturelle dont l'esprit de La Fontaine étoit susceptible, & la forte impression qu'il recevoit des objets sur lesquels il avoit une fois fixé son esprit.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce même homme, si négligent dans ses affaires & dans ses dehors, si incapable de tous soins de fortune, de toutes vues politiques, étoit d'un conseil excellent & sûr pour tous ceux qui, dans quelque situation difficile, venoient lui confier leurs peines. Insensible pour tout ce qui le regardoit, il s'attendrissoit à la vue des malheureux; il adoptoit, pour ainsi dire, l'état & l'embarras de ceux qui étoient dans l'infortune, ou dans l'incertitude inquiette de la conduite qu'ils devoient tenir en certains cas, qui pouvoient décider de leur sort : il trouvoit des expédients heureux, & leur donnoit les meilleurs conseils. C'étoient les seules occasions où l'on peut dire qu'il sortoit de lui-même.

Toujours plongé dans quelque méditation, où il étoit comme absorbé, on le voyoit dans une distraction prodigieuse, ne sachant souvent, ni ce qu'on disoit dans une conversation, ni ce qu'il y disoit lui-même; à moins qu'il ne se trouvât familierement à table avec

des personnes de sa connoissance, & qu'on y traitât quelque sujet agréable & de son goût. Alors sa contenance & les traits de sa physionomie qui, dans toute autre occasion, n'annonçoient rien moins qu'un homme d'esprit, se paroient des grâces de son génie ; ses yeux s'animoient, parloient le langage de ses idées ; il disoit tout ce qu'il vouloit, & le disoit si bien, qu'il enchantoit les oreilles les plus délicates. C'est à ces instants agréables, dont il ne s'est jamais apperçu lui même, qu'il devoit l'empressement qu'ont eu les personnes les plus distinguées de la Cour & de la ville, de jouir de sa conversation & de l'admettre à leur table. Mais l'on doit bien s'appercevoir par ce que j'ai tracé de son caractere, qu'il ne donnoit pas indifféremment par-tout la même satisfaction ni le même plaisir. Témoin l'avanture rapportée par Vigneul Marville (1).

« Trois de complot, dit-il, par le moyen d'un quatrieme qui avoit quelque habitude auprès de cet » homme rare, nous l'attirâmes dans un petit coin de » la ville, à une maison consacrée aux Muses, où » nous lui donnâmes un repas, pour avoir le plaisir de » jouir de son agréable entretien. Il ne se fit point » prier ; il vint à point nommé sur le midi. La compagnie étoit bonne, la table propre & délicate, & » le buffet bien garni. Point de compliments d'entrée, » point de façons, nulle grimace, nulle contrainte. La » Fontaine garda un profond silence ; on ne s'en étonna » point, parce qu'il avoit autre chose à faire qu'à » parler. Il mangea comme quatre, & but de même. » Le repas fini, on commença à souhaiter qu'il parlât ; » mais il s'endormit. Après trois quarts d'heure de » sommeil il revint à lui. Il vouloit s'excuser sur ce » qu'il avoit fatigué. On lui dit que cela ne demandoit » point d'excuse, que tout ce qu'il faisoit étoit bien » fait. On s'approcha de lui, on voulut le mettre en » humeur & l'obliger à laisser voir son esprit ; mais » son esprit ne parut point, il étoit allé je ne sais où,

(1) Dans ses Mélanges de Littérature, T. 2. p. 354.

» & peut-être alors animoit-il ou une grenouille dans
» les marais, ou une cigale dans les prés, ou un renard
» dans sa taniere; car durant tout le temps que La
» Fontaine demeura avec nous, il ne nous sembla être
» qu'une machine sans ame. On le jetta dans un carrosse,
» ou nous lui dîmes adieu pour toujours. Jamais gens
» ne furent plus surpris, & nous nous disions les uns
» aux autres: comment se peut-il faire qu'un homme
» qui a su rendre spirituelles les plus grossieres bêtes du
» monde, & les faire parler le plus joli langage qu'on
» ait jamais oui, ait une conversation si seche, & ne
» puisse pas pour un quart d'heure faire venir son esprit
» sur ses levres, & nous avertir qu'il est là ».

Une autre fois, étant invité à dîner dans un de ces endroits où le maître de la maison présente un homme d'esprit aux convives, comme un des mets de sa table, il mangea beaucoup, & ne dit mot. Comme il se retiroit de table de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie, on lui représenta qu'il avoit très-peu de chemin à faire : *je prendrai le plus long*, répondit La Fontaine, & le voilà parti (1).

Il s'avisoit rarement d'entamer la conversation; & comme il étoit presque toujours préoccupé, il y plaçoit souvent des idées ou des réflexions bizarres & singulieres, auxquelles on ne s'attendoit guere. Il étoit un jour chez M. Despréaux avec plusieurs personnes d'une érudition distinguée; Racine, entr'autres, & Boileau le Docteur. On y parloit depuis long-temps de S. Augustin & de ses ouvrages; mais La Fontaine, tranquille & silencieux, n'avoit point encore pris part à cette con-

(1) C'étoit chez M. Laugeois d'Imbercourt, Fermier-Général, où M. Freron prétend qu'il *fit si bonne chere avec si peu de dépense d'esprit*. M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés sur la vie de son pere, dit que c'étoit chez M. le Verrier. Voyez le Tome premier de ce Livre.

verſation, lorſque s'éveillant tout-à-coup au nom de S. Auguſtin : *croyez-vous*, s'écria-t-il, en s'adreſſant à l'Abbé Boileau, *que S. Auguſtin eut plus d'eſprit que Rabelais ?* Le Docteur interdit de la queſtion, & le parcourant des yeux avec ſurpriſe : *prenez-garde*, répondit-il, *Monſieur de La Fontaine, vous avez un de vos bas à l'envers ;* ce qui étoit vrai.

Le bruit ni le diſcours ne pouvoient troubler la léthargie apparente de ſes méditations. Il étoit auſſi difficile de l'en tirer, que d'interrompre dans ſa converſation le fil des idées dont il étoit une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec Moliere & Deſpréaux, où l'on diſputoit ſur le genre dramatique, il ſe mit à condamner les *à parte*. *Rien*, diſoit-il, *n'eſt plus contraire au bon ſens. Quoi ! le parterre entendra ce qu'un acteur n'entend pas, quoiqu'il ſoit à côté de celui qui parle !* Comme il s'échauffoit en ſoutenant ſon ſentiment de façon qu'il n'étoit pas poſſible de l'interrompre & lui faire entendre un mot : *il faut*, diſoit Deſpréaux à haute voix, tandis qu'il parloit : *il faut que La Fontaine ſoit un grand coquin, un grand maraut ;* & répétoit continuellement les mêmes paroles, ſans que La Fontaine ceſſât de diſſerter. Enfin l'on éclata de rire ; ſur quoi revenant à lui comme d'un rêve interrompu : *de quoi riez-vous donc ?* demanda-t-il : *comment*, lui répondit Deſpréaux, *je m'épuiſe à vous injurier fort haut, & vous ne m'entendez point, quoique je ſois ſi près de vous, que je vous touche ; & vous êtes ſurpris qu'un acteur ſur le théâtre n'entende point un* à parte, *qu'un autre acteur dit à côté de lui ?*

C'étoit ainſi que Racine & Deſpréaux, avec leſquels il étoit extrêmement lié, s'amuſoient quelquefois à ſes dépens. Auſſi l'appelloient-ils le *Bon-homme ;* quoiqu'ils connuſſent bien d'ailleurs tout ce qu'il valoit. Une fois, entr'autres, qu'ils étoient à ſouper chez Moliere, avec Deſcoteaux, célebre joueur de flûte, La Fontaine y parut plus rêveur & plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de ſa diſtraction, Deſpréaux, & Racine qui étoit naturellement porté à

la raillerie (1), se mirent à l'agacer par différents traits plus vifs & plus piquants les uns que les autres. Mais La Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avoient cependant poussé si loin la raillerie, que Moliere touché de la patience & de la douceur de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, & de dire à Descoteaux, en le tirant à part au sortir de table : *nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le Bon-homme.*

La plûpart de ses actions n'étoient ni préméditées, ni suivies : le hazard en produisoit une partie, & l'autre étoit l'ouvrage des inspirations d'autrui. Lorsque Madame de La Fontaine se fut retirée à Château-Thierry, Racine & Despréaux représenterent à notre Poëte que cette séparation n'étoit pas décente & ne lui faisoit point honneur. Ils lui conseillerent un raccommodement. La Fontaine, sans délibérer, partit. Il se rendit en droiture chez sa femme : mais le domestique de la maison qui ne le connoissoit point, lui dit que Madame de La Fontaine étoit au salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ses amis qui le retint à souper. La Fontaine bien régalé, oublia sa mission; & sans songer à sa femme, se remit le lendemain dans la voiture publique, & revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empresserent de lui demander le succès de son voyage : *j'ai été pour voir ma femme*, leur dit-il, *mais je ne l'ai point trouvée ; elle étoit au salut.*

L'amour des lettres est souvent un vainqueur impérieux qui domine sur les sentiments les plus naturels. Lorsque l'esprit est une fois livré à cet amour, les autres facultés de l'ame, languissantes, semblent être arrêtées à ce charme puissant, & devenir indifférentes pour les objets extérieurs. La Fontaine, saisi par cet enchantement, étoit non-seulement incapable des

(1) M. de Valincourt remarque qu'il avoit l'esprit porté à la raillerie, & même à une raillerie amere. Voyez les Mémoires sur la vie de Jean Racine, pages 192, 193, 194, &c. T. I.

converſations ordinaires, ainſi que le grand Corneille, La Bruyere, Rouſſeau, Mallebranche, &c. mais ſon indifférence alloit juſqu'à l'oubli de lui-même & des objets qui le regardoient de plus près. Il eut un fils en 1660 (1), qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. M. De Harlay, depuis Premier Préſident, l'avoit adopté, & s'étoit chargé de ſon éducation & de ſa fortune. Il y avoit déja pluſieurs années que La Fontaine l'avoit perdu de vue, lorſqu'on les fit rencontrer dans une maiſon où l'on vouloit jouir du plaiſir de la ſurpriſe du pere. La Fontaine, en effet, ne ſe douta point que ce fût ſon fils. Il l'entendit parler; & témoigna à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'eſprit & de très-bonnes diſpoſitions. L'on ſaiſit ce moment pour lui dire que c'étoit ſon fils; mais ſans être plus ému: *ah!* répondit-il, *j'en ſuis bien aiſe.*

Cette indifférence alloit en lui juſqu'à l'inſenſibilité. Un jour Madame de Bouillon, allant à Verſailles, le rencontra le matin qui rêvoit ſeul ſous un arbre du Cours. Le ſoir en revenant elle le retrouva dans le même endroit & dans la même attitude, quoiqu'il fît très-froid, & qu'il n'eût ceſſé de pleuvoir toute la journée (2).

C'eſt ainſi que travailloit ſouvent La Fontaine : tous les endroits lui étoient bons & indifférents. Il n'eut jamais de cabinet particulier, ni de bibliotheque. La vaine recherche des commodités, la manie de certains arrangements, la ſymmétrie étudiée des ornements, la compoſition & le choix d'un appartement; toutes ces choſes, devenues ſouvent l'inquiétude & le tour-

(1) Mort en 1722. De ce fils ſont iſſus un garçon & trois filles, qui ſont encore exiſtants.

(2) Ce n'eſt pas dans une poſition ſemblable qu'Horace eût dit :

> . . . . *hæc ego mecum*
> *Compreſſis agito labris. Ubi quid datur otî,*
> *Illudo chartis.* . . . .

Horat. Sat. IV v. 137, &c.

ment de quelques personnes d'esprit, ne vinrent jamais piquer son goût, ni troubler sa tête. La seule décoration qui lui vint en fantaisie, fut celle d'environner l'intérieur d'un cabinet de toutes les figures, en plâtre & en terre cuite, des anciens Philosophes qu'il put rassembler ou faire jetter en moule. Cet assemblage le divertissoit; il appelloit ce réduit : *la chambre des Philosophes* (1).

Le célebre Lully, natif de Florence, se mit un jour en tête d'avoir un Opéra de lui. Il fut le trouver, le cajola, & le berça si bien des promesses les plus flateuses, qu'il parvint à son but. Lully étoit ardent, impatient; & son activité ne permit point à La Fontaine de s'endormir. Il l'obsédoit sans cesse, soit pour des dispositions toujours nouvelles de quelques scenes, soit pour des alongements ou racourcissements de certains vers, soit enfin pour des changements qui varioient chaque jour au gré de ses caprices. Cet ouvrage étoit enfin fini, lorsqu'au bout de quatre mois de persécution, Lully, sans mot dire, abandonna La Fontaine & son Opéra, pour adopter celui d'Alceste de Quinault, qu'il mit en musique, & qui fut joué à Saint-Germain devant la Cour. La Fontaine, aussi sensible à la perte de son temps & de son loisir, qu'au mépris du musicien, ne put se refuser à l'indignation qu'inspira ce procédé à tous ses amis. C'est à leur sollicitation qu'il composa le morceau plein de sel, intitulé *le Florentin*, qu'on trouve dans ses œuvres posthumes, & dans lequel, en parlant du mauvais tour de Lully, il peint ainsi son caractere :

. . . . . . Il me fit travailler.
Le paillard s'en vint réveiller
un enfant des neuf sœurs, enfant à barbe grise,
qui ne devoit en nulle guise
être dupe; il le fut, & le sera toujours :
vienne encore un trompeur, je ne tarderai gueres, &c.

---

(1) Voyez une Lettre de lui à M. de Bonrepaux, du 31 Août 1687, insérée parmi les Œuvres de Saint-Evremont.

Incapable de haine, ou de conſerver long-temps le reſſentiment des injures, il ne tarda pas à être fâché d'avoir écrit contre Lully. C'eſt ce qu'on voit dans une de ſes épîtres à Madame Thiange, où, parmi les excuſes qu'il emploie, & en parlant des conſeils qui lui avoient été donnés, il dit :

Les conſeils. Et de qui? du public; c'eſt la ville,
c'eſt la Cour, & ce ſont toutes ſortes de gens,
les amis, les indifférents,
qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient ſouffrir cette atteinte à mon nom.
La méritois-je? on dit que non.

C'eſt le ſeul reſſentiment qu'il eut dans ſa vie. Son humeur tranquille & débonnaire le rendoit inſenſible à toutes les petites délicateſſes qui heurtent la vanité, & qui bleſſent l'amour-propre de la plupart des hommes. On eût dit qu'il étoit incapable de ſentir même la raillerie piquante : on en a déja vu quelques exemples. Auſſi ſes amis avoient-ils le droit de lui faire, ou de lui dire tout ce qu'ils vouloient : jamais il ne s'en fâchoit. Il ſouffroit aiſément leur mauvaiſe humeur, & ne leur tenoit que des propos obligeants, même dans les occaſions où la patience peut échapper aux plus modérés. Le peu d'eſtime qu'il avoit de lui-même, ſon humilité naturelle, capable de faire honneur à la dévotion & à la piété même qu'il n'avoit pas, lui déroboient la connoiſſance de ſon mérite, & de la ſublimité de ſes talents. Ses productions étoient les fruits d'un génie aiſé; elles couloient tellement de ſource, & lui coûtoient ſi peu d'effort, qu'il ne faiſoit pas plus d'attention à ce qu'elles valoient, qu'il en faiſoit à ce qui le regardoit lui-même. Perſonne n'ignora plus que lui l'eſtime dont il étoit digne : auſſi étoit-il de tous les hommes le moins propre à faire remarquer qu'il la méritoit. Il regardoit l'induſtrie qu'il eut fallu pour cela, comme une peine, ou comme un ſoin qui ne le concernoit pas, & qui n'étoit que l'affaire des

autres. C'étoit en vain qu'à table, ou dans un cercle, on auroit attendu de lui quelque propos ou quelque récit qui répondît à la licence répandue dans une bonne partie de ses ouvrages. Personne n'étoit, ni plus retenu devant les femmes, qu'il aimoit & qu'il respectoit beaucoup, ni plus réservé & plus circonspect dans les conversations, même les plus familieres & les plus libres. Lorsqu'il étoit obligé d'aller dans quelques compagnies où l'on exigeoit le récit de quelques Fables, ou de quelques Contes, il s'en excusoit modestement sur son incapacité à les bien rendre, & sur son défaut de mémoire. S'il étoit davantage pressé, il présentoit à sa place, dit-on, un nommé *Gaches* qu'il menoit souvent avec lui, & qui, prenant aussi-tôt la parole, s'acquittoit très-bien de ces sortes de commissions.

Personne ne fut si simple & si naïf dans son air, dans ses manieres, & dans toutes ses actions. A le voir agir, à observer la singularité de ses surprises, on l'eut pris pour l'homme du monde le plus neuf ou le plus incapable de sentiment. Ce caractere, d'une ingénuité qui tenoit de l'enfance, ayant passé de sa plus tendre jeunesse dans son âge le plus mûr, pouvoit le faire regarder, par ceux qui ne le connoissoient pas, comme une espece d'automate. C'est en badinant sur l'impression naturelle qui résultoit de son exterieur & de ses mœurs, que Madame de la Sabliere dit un jour, après avoir congédié tous ses domestiques à la fois : *je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat, & mon La Fontaine.*

Lorsqu'il publia son Livre des *Amours de Psiché & de Cupidon*, la malignité de quelques courtisans voulut insinuer à plusieurs personnes, qu'il avoit eu en vue certaines amours de Louis XIV. L'on crut y découvrir des traits de plaisanterie & de satyre, qui, sans être même voilés par la fiction, s'appliquoient exactement à ce Monarque. Le goût de ces commentaires, & la fausse clef de cette prétendue énigme, commençoient à s'accréditer, lorsque La Fontaine, qui ne s'appercevoit de rien, & qui n'avoit eu aucune mau-

vaise intention, fut tout-à-coup effrayé par les avertissements de ses amis, & par la conséquence de ces bruits. Il courut faire part de ses craintes au Duc de Saint-Aignan, l'un des favoris de Louis XIV, qui, sans adopter entierement ses excuses, en eut cependant compassion, & promit de le tirer d'affaire. *Faites relier*, lui dit ce Seigneur, *un exemplaire de cet ouvrage. Je vous introduirai chez le Roi, dans le moment qu'il sera le plus environné de courtisans; vous lui présenterez vous même votre livre, & soyez persuadé qu'après cette démarche il n'y aura plus d'interprétations.* Ce projet eut le succès qu'on en attendoit; chacun se tut, & La Fontaine reprit sa tranquillité ordinaire.

La mort de M. Colbert, arrivée en 1683, laissa une place vacante à l'Académie Françoise, pour laquelle La Fontaine (1) & Despréaux furent en concurrence. Ces deux grands poëtes avoient également le droit de se mettre sur les rangs. Mais la licence répandue dans les ouvrages de notre Auteur (2), réveilloit dans cette Compagnie une délicatesse qui sembloit ne devoir pas lui être favorable. Cependant La Fontaine, que la plupart des Académiciens désiroient pour confrere, à cause de son rare génie & de sa grande réputation, eut seize voix contre sept. Mais Despréaux étoit plus connu à la Cour. Louis XIV même l'honoroit d'une bienveillance particuliere (3). Son parti se hâta d'intéresser la religion

---

(1) Il avoit alors soixante-trois ans.

(2) Lorsque La Fontaine témoigna souhaiter d'être admis à l'Académie Françoise, *il écrivit*, dit M. Perrault, *une lettre à un Prélat de la Compagnie, où il marquoit, & le déplaisir de s'être laissé aller à une telle licence, & la résolution où il étoit de ne plus composer rien de semblable.*

(3) Il étoit chargé, dès ce temps-là par Louis XIV, d'écrire son histoire, conjointement avec Racine; & Despréaux étoit alors à la suite de ce Prince, pour

du Roi ; & les ordres qu'on en attendoit pour la réception de La Fontaine, demeurerent ſuſpendus. Dans cet intervalle, il parut ſentir l'aiguillon de la gloire qu'il avoit juſqu'alors regardée avec trop d'indifférence. Ses amis vinrent l'exciter, & le tirerent de ſon inaction naturelle. Il ſe donna des mouvements, & préſenta au Roi une Ballade, dont l'envoi étoit ajuſté aux circonſtances dans leſquelles ſe trouvoit La Fontaine. Il y ſollicite en ſa faveur, & tire parti du refrain, qui ſert en même temps à célébrer la gloire du Monarque.

> *Quelques eſprits ont blâmé certains jeux,*
> *certains récits qui ne ſont que ſornettes;*
> *ſi je défere aux leçons qu'ils m'ont faites,*
> *que veut-on plus? ſoyez moins rigoureux,*
> *plus indulgent, plus favorable qu'eux;*
> *Prince, en un mot, ſoyez ce que vous êtes,*
> l'évenement ne peut que m'être heureux.

Il prit fort à cœur le ſuccès de cette affaire, & c'eſt le ſeul trait d'ambition qu'on puiſſe remarquer dans le cours de ſa vie. Cependant ſix mois s'étoient écoulés ſans déciſion de la part du Roi, lorſqu'une autre place vint à vaquer à l'Académie par la mort de M. Bezons ; Deſpréaux y fut élu. Ce fut alors que Louis XIV, mieux diſpoſé en faveur de Deſpréaux, mais qui s'étoit fait une loi de ne jamais prévenir les ſuffrages de l'Académie, s'expliqua ainſi au Député qui venoit lui rendre compte de cette ſeconde élection : *Le choix qu'on a fait de M. Deſpréaux, m'eſt agréable, & ſera généralement approuvé. Vous pouvez*, ajouta-t-il, *recevoir inceſſamment La Fontaine ; il a promis d'être ſage.*

L'Académie reçut avec joie cette approbation ; & ſans attendre la réception de Deſpréaux, qui ſe trou-

---

être témoin oculaire de ſes expéditions. M. de Valincourt ſuccéda à Racine, & fut aſſocié à Deſpréaux, après la mort duquel il reſta ſeul chargé de cet ouvrage.

voit en Flandres avec le Roi, & qui eut été faite le même jour, elle se hâta de procéder à celle de La Fontaine, qui se fit le 2 Mai 1684 Cet empressement, & la haute opinion qu'on avoit de ses talents, furent manifestés publiquement dans cette assemblée, par M. l'Abbé de la Chambre, qui étoit alors Directeur. Il prit la parole, & s'adressant à La Fontaine : *L'Académie*, dit-il, *reconnoît en vous, Monsieur, un de ces excellents ouvriers, un de ces fameux artisans de la belle gloire, qui la va soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France, & pour perpétuer la mémoire d'un regne si fécond en merveilles.*

Elle reconnoît en vous, un génie aisé & facile, plein de délicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui, dans sa simplicité apparente, & sous un air négligé, renferme de grands trésors & de grandes beautés.

Il fut estimé & chéri de ses confreres, parmi lesquels il parut toujours avec cette candeur & cette bonté de caractere qu'on ne peut se donner, ni même imiter quand on ne l'a pas. Simple, doux, ingénu, plein de droiture, il n'eut jamais la moindre mésintelligence avec aucun d'eux. Lors même que Furetiere se fut rendu indigne de la place qu'il occupoit à l'Académie, & qu'il fut question de l'en exclure (1), La Fontaine ne put se résoudre à concourir à cette flétrissure. Il voulut donc étayer Furetiere de son suffrage ; mais malheureusement, l'une de ses distractions ordinaires (2) le surprit au moment qu'on alloit au

---

(1) Voyez l'Histoire de l'Académie par M. Pelisson, où les particularités & les causes de cette exclusion sont détaillées.

(2) Parmi plusieurs distractions, on rapporte qu'il portoit depuis deux jours un habit neuf, sans s'en être apperçu; lorsqu'un de ses amis, qu'il rencontra dans la rue, vint lui causer une grande surprise, en lui en faisant son compliment. C'étoit Madame d'Her-

ſcrutin pour cette excluſion. Au lieu de placer ſes boules comme il le falloit, il mit la noire où devoit être la blanche, & ajouta une voix à celles qui étoient déja contre Furetiere, ce que celui-ci ne lui pardonna pas.

La Fontaine ne connoiſſoit, ni les intrigues, ni l'art de briguer les faveurs; il fuyoit la Cour, pour laquelle il n'avoit pas moins d'éloignement que pour tous ceux auprès deſquels il falloit s'aſſujettir, ſe contraindre, ou ſe déguiſer. Mais il n'eſt pas moins ſurprenant qu'il ait échappé ſeul, parmi tous les grands hommes de ſon temps, aux libéralités & aux bienfaits de Louis XIV, auxquels, comme l'obſerve M. de Voltaire, il avoit droit de prétendre, & par ſon mérite, & par ſa pauvreté. Après la mort de Madame de la Sabliere, il ſe trouva réduit dans la ſituation la plus difficile à ſupporter. En perdant cette illuſtre amie, La Fontaine perdit auſſi les douceurs de la vie qui lui étoient les plus cheres & les plus précieuſes. Son repos & ſa tranquillité en furent troublés. Il ſe vit iſolé, & contraint de pourvoir à ſes beſoins, devenus plus ſenſibles par l'âge, & que l'attention & la générofité de ſa bienfaictrice lui avoient laiſſé ignorer pendant une bonne partie de ſa vie. La néceſſité, s'il faut le dire, penſa pour lors l'exiler de ſa patrie, & dérober honteuſe-

---

vard, dont j'aurai occaſion de parler dans la ſuite, qui, à l'inſu de La Fontaine, avoit fait mettre cet habit dans ſa chambre, à la place de celui qu'il portoit ordinairement.

Une autre fois, & ce fait eſt confirmé par une tradition bien conſtante, il oublia d'avoir été à l'enterrement d'une perſonne, chez laquelle il arriva pour dîner avec quelques amis qui s'étoient embarqués ſous ſa conduite. Mais le portier lui ayant dit que ſon maître étoit mort depuis huit jours: *ah!* répondit La Fontaine avec étonnement, *je ne croyois pas qu'il y eut ſi long-temps.*

ment à la France l'un des génies qui lui ait fait le plus d'honneur. Il étoit aussi connu par ses ouvrages en Angleterre, qu'estimé par les qualités de son ame. Madame de Bouillon (1) s'y trouvoit alors avec Madame de Mazarin, sa sœur. Elles apprirent que La Fontaine ne vivoit pas commodément à Paris : elles voulurent l'attirer à Londres, & se joignirent pour cet effet à Madame Harvey (2), au Duc de Devonshire, à Milord Montaigu, à Milord Godolphin, qui, tous ensemble, s'engagerent à lui assurer une subsistance honorable. Saint-Evremont ne fut pas le dernier à vouloir le séduire. Il lui écrivit plusieurs lettres, & La Fontaine étoit ébranlé, lorsqu'il fut détourné de ce voyage par les dernieres circonstances de sa vie, dont je vais rendre compte (3).

---

(1) Elle étoit arrivée en Angleterre dès l'année 1687 pour voir sa sœur.

(2) Elisabeth Montaigu, veuve de M. le Chevalier d'Harvey, mort à Constantinople, où il avoit été envoyé en Ambassade par Charles II. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit & de mérite. C'est elle qui contribua le plus à faire venir en Angleterre Madame de Mazarin, avec qui elle lia ensuite une amitié très-étroite. Etant allée à Paris en 1683, La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez Milord Montaigu son frere, Ambassadeur d'Angleterre. Elle lui donna alors le sujet de la Fable du *Renard Anglois*, où La Fontaine a fait entrer son éloge, & qu'il lui adressa.

(3) L'on prétend qu'alors La Fontaine se mit à apprendre la langue Angloise, & que la sécheresse & l'ennui de cette étude, le détournerent d'aller en Angleterre. Mais notre langue y étoit, dès ce temps, aussi connue qu'aujourd'hui. Saint-Evremont, à portée de l'instruire de ce qui s'y passoit, n'apprit jamais l'Anglois ; & La Fontaine étoit moins capable qu'un autre, d'être arrêté par une précaution aussi superflue.

Vers la fin de 1692, il tomba dangereusement malade. Jusqu'alors il n'avoit gueres porté sa vue sur le culte ni sur les objets de la Religion; & les affaires de son salut avoient été enveloppées dans l'oubli & dans la profonde indifférence qui regnoient sur sa vie. La loi naturelle dirigeoit son cœur, & guidoit l'innocence de ses mœurs. Son esprit, ennemi du travail, incapable d'effort ou de contention, de quelque nature qu'elle pût être, ne se donna jamais la peine de suivre long-temps le même objet, & moins encore de se porter à la contemplation des choses qui sont hors de la sphere naturelle de l'homme. Le Curé de St. Roch, informé de la maladie sérieuse de La Fontaine, lui envoya le P. Poujet (1), homme d'esprit, & qui pour lors étoit Vicaire de cette paroisse. Ce prêtre, pour donner à sa visite un air moins sérieux & moins suspect, se fit annoncer de la part de son pere, chez qui La Fontaine alloit quelquefois, pour s'informer de l'état de sa santé. Pour lui ôter toute méfiance, il se fit accompagner d'un ami commun, qui l'étoit encore plus particulierement du malade. Après les politesses d'usage, le P. Poujet fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion, & sur les preuves qu'on en tire, tant de la raison que des livres saints. Sans se douter du but de ses discours: *je me suis mis*, lui dit La Fontaine avec sa naïveté ordinaire, *depuis quelque temps, à lire le Nouveau Testament : je vous assure*, ajouta-t-il, *que c'est un fort bon livre; oui, par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu; c'est l'éternité des peines : je ne comprends pas*, dit-il, *comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Le P.

(1) *Amable Poujet.* Il venoit de quitter récemment les bancs de Sorbonne, où il avoit pris tous ses grades & le bonnet de Docteur. Il entra depuis dans l'Oratoire. Il composa le Catéchisme de Montpellier, & mourut à Paris en 1723.

Poujet satisfit à cette objection, par les meilleures raisons qu'il put trouver dans ce moment; & La Fontaine, après plusieurs repliques, fut si content de l'entendre, qu'il le pria de revenir. Le P. Poujet ne demandoit pas mieux; il partit, & lui laissa l'ami qu'il avoit amené. Le but de cette séparation préméditée, étoit d'amener La Fontaine à la confidence de ses sentiments & de ses dispositions présentes. En effet, satisfait de cette visite, il dit à son ami, que s'il avoit à se confesser, il ne prendroit point d'autre Directeur que cet ecclésiastique.

Le P. Poujet, instruit du succès de sa visite, fut exact depuis ce temps, à lui en rendre deux par jour, dans lesquelles il ne cessoit, en le familiarisant avec ses discours, d'éclaircir ses doutes, & de répondre à ses questions, avec l'adresse & la sagesse d'un habile homme. Ce n'étoit, au fond, ni l'impiété, ni l'incrédulité qu'il avoit à combattre. La Fontaine, toujours vrai, toujours sincere, & rempli de bonne foi, ne cherchoit qu'à s'instruire, & à se convaincre. Il ne vouloit point faire tenir à sa bouche un langage que son cœur ou son esprit démentissent. Je ne rapporterai point les différentes objections qu'il fit, ni la maniere dont le P. Poujet sut y satisfaire. Mais je ne saurois passer sous silence deux points intéressants, sur lesquels La Fontaine eut peine à se rendre. Le premier fut une satisfaction publique sur ses Contes, que ce directeur exigea de lui : l'autre, la promesse de ne jamais donner aux Comédiens une piece de théâtre qu'il avoit composée depuis peu, & dont il avoit reçu les applaudissements des connoisseurs, & des amis auxquels il l'avoit lue.

Quoique La Fontaine ne regardât pas ses Contes comme un ouvrage irrépréhensible, il ne pouvoit cependant imaginer qu'ils fussent capables de produire des effets aussi pernicieux qu'on le prétendoit. Il protestoit qu'en les écrivant, ils n'avoient jamais fait de mauvaises impressions sur lui : & comme sa maniere ordinaire étoit de juger des autres par lui-même, il

attribuoit ce qu'on lui disoit là-dessus, à une trop grande délicatesse. C'est ainsi qu'il se défendoit contre l'espece d'amende-honorable qu'on exigeoit de lui; mais l'éloquence du P. Poujet l'emporta sur ses répugnances. La Fontaine convaincu, se résigna, & consentit à ce que ce directeur jugeoit nécessaire & convenable dans cette occasion. Quant à la piece de théâtre, il ne se rendit point avec la même docilité. Les discussions & la controverse, entre son ami Racine & M. Nicole, sur ce point, étoient encore présentes à son esprit. La décision du P. Poujet lui parut trop sévere; il en appella à une consultation en forme de plusieurs Docteurs de Sorbonne. Elle ne lui fut point favorable; & sans balancer, il jetta sa piece au feu, sans en retenir de copie. Cet ouvrage est resté perdu; on n'en sait pas même le titre.

Parmi tous ces débats & toutes ces exhortations, où se trouvoient employées, tantôt une douce persuasion, & tantôt la crainte des peines de l'autre vie, je ne dois pas oublier les réflexions de la Garde de La Fontaine, qui désignent d'une maniere aussi naturelle qu'originale, les sentiments & l'opinion qu'il inspiroit de lui. *Eh! ne le tourmentez pas tant*, dit elle un jour avec impatience au P. Poujet, *il est plus bête que méchant.* Une autre fois, avec un air de compassion : *Dieu n'aura jamais*, disoit-elle, *le courage de le damner.*

Enfin, après plus de six semaines de conférences assidues & redoublées, La Fontaine fit une confession générale, & reçut le Saint Viatique le 12 Février 1693, avec des sentiments dignes de la candeur de son âme, & des vertus du meilleur Chrétien. C'est dans ce moment, qu'avec une présence d'esprit admirable, & dans les meilleurs termes, il détesta ses Contes (1) en présence de Messieurs de l'Académie. Il les avoit fait prier

(1) Il renonça en même-temps au profit qui devoit lui revenir d'une nouvelle édition de ses Contes qu'il avoit retouchée, & qui s'imprimoit alors en Hollande.

de se rendre chez lui par Députés, pour être les témoins publics de son repentir, de ses dispositions, & de la protestation authentique qu'il fit, de n'employer ses talents à l'avenir, s'il recouvroit la santé, qu'à des sujets de piété (1).

Il tint exactement parole (2). Il revint de cette maladie, & la premiere fois qu'il put assister à l'Académie, il y renouvella la protestation qu'il avoit faite devant les Députés, & fit lecture, dans l'assemblée, d'une paraphrase en vers François, de la prose des morts

---

(1) Quelques-uns crurent alors que La Fontaine étoit mort, ou qu'il ne releveroit point de cette maladie : & ce fut dans ce temps que le Poête Liniere répandit dans Paris l'épigramme suivante :

Je ne jugerai de ma vie
d'un homme avant qu'il soit éteint :
Pelisson est mort en impie,
& La Fontaine comme un saint.

Cependant aucuns de ces faits n'étoient vrais. Car La Fontaine ne mourut pas ; & de ce que la violence de la maladie avoit surpris Pelisson, sans lui donner le temps de recevoir les derniers Sacrements qu'il avoit différés au lendemain, l'on ne pouvoit en inférer qu'il fût mort en impie.

(2) C'est par une erreur peu réfléchie & mal hazardée, que Lokman, dans son livre des Amours de Psiché & de Cupidon, en Anglois, *in*-8°. 1744, imprimé à Londres, suppose dans une vie qu'il a voulu donner de La Fontaine, qu'après cette maladie, il composa encore quelques pieces trop libres, & dans le goût de ses Contes. Il en cite pour preuve l'édition d'un Livre intitulé : *Ouvrages de Prose & de Poésie, des sieurs Maucroy & de La Fontaine*, qui parut en 1685 ; époque bien antérieure à la conversion de La Fontaine, & qu'il pouvoit aisément consulter.

Dies iræ. Il l'avoit composée pour s'entretenir de la pensée de la mort, & pour se pénétrer des vérités les plus terribles de la Religion.

Le jour qu'il reçut le Saint-Viatique, Monsieur le Duc de Bourgogne, qui n'avoit encore atteint que sa onzieme année, fit une action digne du sang des Bourbons. De son pur mouvement, & sans y être porté par aucun conseil, il envoya un Gentilhomme à La Fontaine, pour s'informer de l'état de sa santé, & pour lui présenter, de sa part, une bourse de cinquante louis d'or. Il lui fit dire en même-temps, qu'il auroit souhaité d'en avoir davantage; mais que c'étoit tout ce qui lui restoit du mois courant, & de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs. Ce Prince, dans qui l'Europe voyoit de si bonne heure germer les vertus & les sentiments dignes de la grandeur de son rang, se mit dès ce temps à la tête des bienfaicteurs de La Fontaine; & par ses largesses, écarta la nécessité qui, comme nous l'avons vu plus haut, alloit bientôt livrer La Fontaine à l'ambitieuse rivalité d'une Nation qui nous dispute la gloire de soutenir le mérite, & de récompenser les talents.

Après sa maladie, La Fontaine fut invité par Madame d'Hervard (1), qui l'aimoit beaucoup, à venir loger chez elle. Il accepta cette offre; & retrouva dans cet asyle les douceurs & les attentions que Madame de la Sabliere avoit eues autrefois pour lui. Il se mit alors à traduire en vers les hymnes de l'Eglise. Mais il n'avança pas beaucoup dans ce nouveau genre de travail: il l'avoit entrepris trop tard, pour être secondé de ce feu poétique qui l'avoit autrefois animé; & qui se trouvoit alors éteint & dissipé par l'âge, la maladie, le

---

(1) Femme de M. d'Hervard, Conseiller au Parlement, qui conserva la mémoire de La Fontaine avec tant de vénération, qu'il se faisoit un plaisir de montrer dans sa maison, depuis lors l'hôtel d'Armenonville, la chambre où La Fontaine étoit mort, comme on fait remarquer à Rome la maison de Ciceron.

régime, & par les austérités qu'il pratiquoit dans sa pénitence.

Il vécut encore deux ans dans cette langueur, & plus il sentoit diminuer ses forces, plus il redoubloit de ferveur (1). Il mourut le 13 Mars 1695, âgé de soixante treize ans, huit mois cinq jours, & fut enterré dans le cimetiere de St. Joseph, au même endroit où l'on avoit placé le corps de son ami Moliere, vingt-deux ans auparavant. Lorsqu'on le deshabilla pour le mettre au lit de la mort, il se trouva couvert d'un cilice (2). Ce que M. Racine le fils n'a point laissé échapper, lorsqu'il le dépeint ainsi :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
vrai dans sa pénitence, à la fin de ses jours ;
du Maître qu'il approche, il prévient la justice,
& l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.

---

(1) C'est ici l'occasion de rapporter une lettre qui fait bien connoître ses dispositions. Il l'écrivit à son ami M. de Maucroy, un mois avant sa mort.

« Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est » bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que » tu me croyes plus malade d'esprit que de corps. Il » me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage ; » mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que » le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze » jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, » si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que » cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit, » au milieu de la rue . . . . une si grande foiblesse, » que je crus véritablement mourir. O ! mon cher, » *mourir n'est rien ;* mais songes-tu que *je vais comparoître devant Dieu ?* Tu sais comme j'ai vécu. » Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi ». *Œuvres diverses de La Fontaine, T. 3, pag. 173, édit. de la Haye,* 1729.

(2) M. l'Abbé d'Olivet a vu ce cilice entre les mains

Il me reste un mot à dire de ses compositions, à caractériser plus particulierement son génie. Il ne connut jamais d'efforts ni de contrainte dans ses ouvrages. L'indépendance de son esprit fut égale à celle de sa vie; & l'amour de la liberté fut le guide de sa plume & de ses productions, comme il l'étoit de son goût & de ses inclinations. C'est cette aisance & cette facilité d'écrire, qui le faisoit ingénieusement appeller par Madame de Bouillon, *un Fablier*, pour dire que ses Fables étoient une production naturelle des idées qui se trouvoient toutes arrangées dans sa tête. Le soin de les en retirer, fut tout son travail, ou, pour mieux dire, fut l'ouvrage de la plus douce & tranquille rêverie dont il s'occupoit. Aussi ne fit-il pas plus de cas de ces mêmes ouvrages, que de la peine qu'ils lui couterent. C'est ainsi qu'il apprécie modestement l'un & l'autre dans l'épitaphe qu'il s'est composée lui-même.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
mangeant son fonds après son revenu,
& crut les biens chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser;
deux parts en fit, dont il souloit passer,
l'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Ses expressions délicates, enjouées & naïves, furent des copies fideles de la belle nature, dont le goût, de concert avec l'esprit, lui firent saisir par-tout les nuances & les traits. C'est ainsi qu'en remaniant les ouvrages des Anciens, il se les est rendu propres, & leur a prêté une tournure & des grâces qu'ils n'avoient point. Aussi sage, aussi sensé qu'Esope, il l'a surpassé, autant par la justesse des applications, que par l'élégance & la précision. Plus vif, plus rempli d'intérêt & de chaleur que Phedre, il l'a laissé derriere lui, &

---

de M. de Maucroy, qui le gardoit comme un monument précieux de la mémoire de cet illustre ami.

s'eſt ouvert dans ſes Fables une carriere toute neuve, toute parſemée de fleurs & d'agréments piquants (1). Auſſi peut-on dire qu'il eſt parvenu au plus haut point de perfection où l'on puiſſe atteindre dans ce genre.

Ses Contes, quoique d'une moindre perfection, ſont des chefs-d'œuvres d'une autre eſpece, qui, dans le genre naïf, ſerviront toujours de modele pour la narration. L'intérêt & la ſaillie, toujours à côté du ſimple & du naturel, y charment l'eſprit, & ſurprennent l'imagination d'une maniere agréable & ſéduiſante. Lorſque La Fontaine raconte, l'on oublie qu'on lit une fiction, on s'oublie ſoi-même; & livré à une eſpece d'enchantement, l'on croit entendre & voir tout ce qu'on lit. S'il change de ſtyle, & qu'il adreſſe quelquefois la parole aux Dames dans ſes vers, quelle élégance! quelle fineſſe dans ſes compliments! quelle tournure délicate & galante dans ſes louanges!

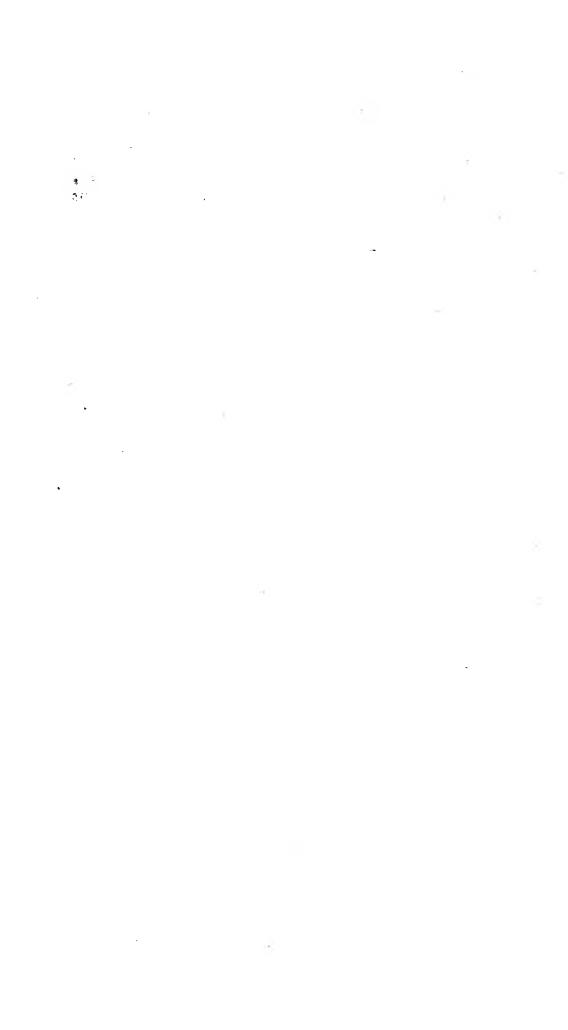
A travers tous ces avantages, cet excellent Auteur n'a pas mis la derniere main à toutes ſes pieces. Libre en écrivant, comme en toute autre choſe, ſon indolence & ſa pareſſe ſe manifeſtent quelquefois par des conſtructions vicieuſes, ou par des défauts de langage. Mais par-tout où l'on puiſſe s'arrêter à critiquer ces petites fautes, on apperçoit toujours l'homme de génie & le grand écrivain. S'il pouvoit être ſoupçonné de malice ou de quelqu'adreſſe recherchée, l'on diroit même que ces négligences, dans la place qu'elles occupent, ſont ſouvent l'effet de l'art; tant elles ſont imperceptibles & réparées par les choſes qui les précedent ou

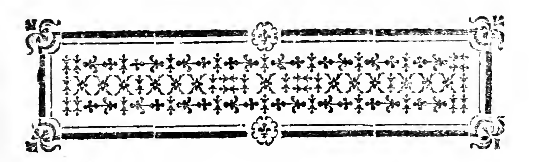
(1) C'eſt ce qu il ne connoiſſoit pas, ſe mettant fort au-deſſous de Phedre. Mais, comme a dit M. de Fontenelle, *cela ne tiroit point à conſéquence, & La Fontaine ne le cédoit ainſi à Phedre, que par bêtiſe.* Mot plaiſant, expreſſion ſinguliere, mais qui caractériſe d'une maniere auſſi fine que juſte, l'indifférence d'un génie ſupérieur, qui néglige de rechercher ſon mérite.

qui les accompagnent. Mais il ne pouvoit se gêner, comme nous l'avons observé plus haut; il suivoit son humeur & sa fantaisie, & parcourant tantôt un sujet, & tantôt un autre, il se livroit à différents genres, ce qui lui a fait quelquefois négliger la correction dans ses Poésies. Cette légéreté d'humeur dont il se divertissoit lui-même, mettoit fort en colere Madame de Sévigné, qui, dans une de ses lettres, dit, d'un air piqué: *je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable, de forcer son esprit à sortir de son genre, & combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons, fait une mauvaise musique.* En ceci, cependant La Fontaine, loin de forcer son esprit, ne suivoit que son caprice & son inconstance: c'est ainsi qu'il s'en explique dans un discours à Madame de la Sabliere.

Papillon du Parnasse & semblable aux abeilles,
à qui le bon Platon compare nos merveilles;
je suis chose légere, & vole à tous sujets.
Je vais de fleur en fleur, & d'objets en objets;
à beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Mémoire,
si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.







A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

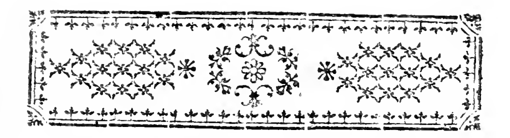
S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie ; puisque le plus sage des Anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, *vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes ; mais en même-temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des*

réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, & tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, & lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qui est nécessaire qu'un Prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite ; mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage. Ce

ſont, MONSEIGNEUR, *les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naiſſance ; c'eſt l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de ſi grands deſſeins, quand vous le conſidérez qui regarde ſans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de ſon entrepriſe ; quand il pénétre dès ſa premiere démarche juſques dans le cœur d'une Province, où l'on trouve à chaque pas des barrieres inſurmontables, & qu'il en ſubjugue une autre en huit jours, pendant la ſaiſon la plus ennemie de la guerre, lorſque le repos & les plaiſirs régnent dans les Cours des autres Princes ; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher auſſi des éléments ; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ſes peuples comme un Auguſte. Avouez le vrai*, MONSEIGNEUR, *vous ſoupirez pour la gloire auſſi bien que lui, malgré l'impuiſſance de vos années : vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer ſon rival dans l'amour de cette divine*

Maitreſſe. Vous ne l'attendez pas MONSEIGNEUR, *vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'eſprit, de courage & de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les moments. Certainement c'eſt une joie bien ſenſible à notre Monarque, mais c'eſt un ſpectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainſi croître une jeune plante, qui couvrira un jour de ſon ombre tant de peuples & de nations. Je devrois m'étendre ſur ce ſujet; mais comme le deſſein que j'ai de vous divertir eſt plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables, & n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci. C'eſt,* MONSEIGNEUR, *que je ſuis avec un zele reſpectueux,*

Votre très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidele Serviteur,
DE LA FONTAINE.



PRÉFACE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce Recueil. Ce n'est pas (1) qu'un des Maîtres de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers. Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun : que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plupart de ces récits, la briéveté, qu'on peut fort bien appeller l'âme du Conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût : je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les grâces Lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, & chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les Fables qu'on attribue à Esope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte, est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en

---

(1) Patru, célebre Avocat au Parlement de Paris, & membre de l'Académie Françoise.

faire un des ornements de cette Préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du mystere là dessous; d'autant plus que les Dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique & la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la derniere qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie; mais il n'y en a point non plus sans fictions; & Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choisir des Fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en vers, les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs, la poésie & nos Fables. Phedre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment; & par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du Prince des Philosophes. Après Phedre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin, les modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples, non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise : au contraire, je me suis flatté de l'espérance, que, si je ne courois dans cette carriere avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible, que mon travail fera naître à d'autres personnes, l'envie de porter la chose plus loin.

Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée, qu'il reste encore plus de Fables à mettre en vers, que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire, celles qui m'ont semblé telles. Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; & si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation; soit que ma témérité ait été heureuse, & que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein: quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance, ni l'extrême brieveté qui rendent Phedre recommandable; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit, en récompense, égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes: la langue Latine n'en demandoit pas davantage; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractere & le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes: moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs: c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces Fables étant sues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui. On veut de la nouveauté & de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'eſt pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage, qu'on en doit meſurer le prix, que par ſon utilité & par ſa matiere. Car, qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'eſprit, qui ne ſe rencontre dans l'Apologue : c'eſt quelque choſe de ſi divin, que pluſieurs perſonnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choiſiſſant, pour leur ſervir de pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne ſai comme ils n'ont point fait deſcendre du Ciel ces mêmes Fables, & comme ils ne leur ont point aſſigné un Dieu qui en eut la direction, ainſi qu'à la poéſie & à l'éloquence. Ce que je dis n'eſt pas tout à-fait ſans fondement, puiſque, s'il m'eſt permis de mêler ce que nous avons de plus ſacré parmi les erreurs du paganiſme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles; & la parabole eſt-elle autre choſe que l'Apologue? c'eſt-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'inſinue avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il eſt plus commun & plus familier. Qui ne nous propoſeroit à imiter que les maîtres de la ſageſſe, nous fourniroit un ſujet d'excuſe : il n'y en a point, quand des abeilles & des fourmis ſont capables de cela même qu'on nous demande.

C'eſt pour ces raiſons que Platon, ayant banni Homere de ſa République, y a donné à Eſope une place très-honorable. Il ſouhaite que les enfants ſucent ces Fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne ſauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la ſageſſe & à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles ſont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces Fables? Dites à un enfant que Craſſus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays, ſans conſidérer comment il en ſortiroit : que cela le fit périr, lui & ſon armée, quelqu'effort qu'il fît pour ſe retirer. Dites au même

enfant,

enfant, que le Renard & le Bouc descendirent au fond d'un puits, pour y éteindre leur soif; que le Renard en sortit, s'étant servi des épaules & des cornes de son camarade, comme d'une échelle : au contraire le Bouc y demeura, pour ne pas avoir eu tant de prévoyance; & par conséquent, qu'il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant; ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence : car, dans le fonds, elles portent un sens très-solide. Et comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, & par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel & la terre; de même aussi, par les raisonnements & les conséquences que l'on peut tirer de ces Fables, on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les propriétés des animaux, & leurs divers caracteres y sont exprimés : par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces pieces si différentes, il composa notre espece, il fit cet ouvrage qu'on appelle petit monde. Ainsi ces Fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent, confirme les personnes d'âge avancé, dans les connoissances que l'usage leur a données, & apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitants, ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins

qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'eſt qu'un Lion, un Renard, ainſi du reſte ; & pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'eſt à quoi les Fables travaillent : les premieres notions de ces choſes proviennent d'elles.

J'ai déja paſſé la longueur ordinaire des préfaces, cependant je n'ai pas encore rendu raiſon de la conduite de mon ouvrage. L'Apologue eſt compoſé de deux parties, dont on peut appeller, l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps eſt la Fable, l'âme eſt la moralité. Ariſtote n'admet la Fable que dans les animaux ; il en exclut les hommes & les plantes. Cette regle eſt moins de néceſſité que de bienſéance, puiſque ni Eſope, ni Phedre, ni aucun des Fabuliſtes ne l'a gardée : tout au contraire de la moralité dont aucun ne ſe diſpenſe. Que s'il m'eſt arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, & où il eſt aiſé au lecteur de la ſuppléer. *On ne conſidere en France que ce qui plait : c'eſt la grande regle, & pour ainſi dire la ſeule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de paſſer par-deſſus les anciennes coutumes, lorſque je ne pouvois les mettre en uſage ſans leur faire tort. Du temps d'Eſope, la Fable étoit contée ſimplement, la moralité ſéparée, & toujours enſuite. Phedre eſt venu, qui ne s'eſt pas aſſujetti à cet ordre : il embellit la narration, & tranſporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il ſeroit néceſſaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte, que pour en obſerver un qui n'eſt pas moins important : c'eſt Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de ſon eſprit, ni contre celle de ſa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réuſſir, n'en vient juſques-là ; il abandonne les choſes dont il voit bien qu'il ne ſauroit rien faire de bon.

Et quæ

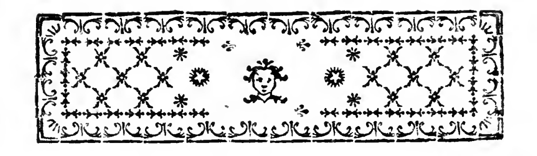
» *Deſperat tractata nitiſcere poſſe, relinquit.*

C'eſt ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités, du ſuccès deſquelles je n'ai pas bien eſpéré.

Il ne reſte plus qu'à parler de la vie d'Eſope. Je ne vois preſque perſonne qui ne tienne pour fabuleuſe, celle que Planude nous a laiſſée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à ſon héros un caractere & des aventures qui répondiſſent à ſes Fables. Cela m'a paru d'abord ſpécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle eſt en partie fondée ſur ce qui ſe paſſe entre Xantus & Eſope : on y trouve trop de niaiſeries; & qui eſt le Sage à qui de pareilles choſes n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été ſérieuſe. Ce qui me confirme en mon ſentiment, c'eſt que le caractere que Planude donne à Eſope, eſt ſemblable à celui que Plutarque lui a donné dans ſon *Banquet des ſept Sages*; c'eſt-à-dire, d'un homme ſubtil, & qui ne laiſſe rien paſſer. On me dira que le Banquet des ſept Sages eſt auſſi une invention. Il eſt aiſé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu impoſer à la poſtérité dans ce traité là, lui qui fait profeſſion d'être véritable par-tout ailleurs, & de conſerver à chacun ſon caractere. Quand cela ſeroit, je ne ferois que mentir ſur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que ſi je m'arrête à la mienne? Car, ce que je puis, eſt de compoſer un tiſſu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Eſope. Quelque vraiſemblable que je le rende, on ne s'y aſſurera pas; & Fable pour Fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.







LA VIE

D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere & d'Esope. A peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est dont il y a lieu de s'étonner, vu que l'Histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de Princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; & nous ignorons les plus importantes de celle d'Esope & d'Homere; c'est à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siecles suivants. Car, Homere n'est pas seulement le pere des Dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grece s'est tant vantée; lui qui enseignoit la véritable sagesse, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des regles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes, mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses; particulierement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siecle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas être

encore éteinte, j'ai cru qu'il favoit par tradition ce qu'il a laiffé. Dans cette croyance, je l'ai fuivi, fans retrancher de ce qu'il a dit d'Efope, que ce qui m'a femblé trop puérile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienféance.

Efope étoit Phrygien, d'un bourg appellé *Amorium*. Il naquit vers la cinquante feptieme Olympiade, quelques deux cents ans après la fondation de Rome. On ne fauroit dire s'il eut fujet de remercier la nature, ou bien de fe plaindre d'elle : car en le douant d'un très-bel efprit, elle le fit naître difforme & laid de vifage, ayant à peine figure d'homme ; jufqu'à lui refufer entierement la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être efclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au refte, fon âme fe maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre ; foit qu'il le jugeât incapable de toute autre chofe ; foit pour s'ôter de devant les yeux un objet fi défagréable. Or, il arriva que ce maître étant allé voir fa maifon des champs, un payfan lui donna des figues : il les trouva belles, & les fit ferrer fort foigneufement, donnant ordre à fon Sommelier, appellé Agathopus, de les lui apporter au fortir du bain. Le hazard voulut qu'Efope eut affaire dans le logis. Auffi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus fe fervit de l'occafion, & mangea les figues avec quelques-uns de fes camarades : puis ils rejetterent cette friponnerie fur Efope, ne croyant pas qu'il fe pût jamais juftifier, tant il étoit begue, & paroiffoit idiot. Les châtiments dont les anciens ufoient envers leurs efclaves, étoient fort cruels, & cette faute très-puniffable. Le pauvre Efope fe jetta aux pieds de fon maître, & fe faifant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit, pour toute grâce, qu'on furfît de quelques moments fa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiede, la but en préfence de

ſon Seigneur, ſe mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'enfuit, ſans rendre autre choſe que cette eau ſeule. Après s'être juſtifié, il fit ſigne qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura ſurpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Eſope. Agathopus & ſes camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & ſe mirent les doigts dans la bouche, mais ils ſe garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laiſſa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues toutes crues encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Eſope ſe garantit : ſes accuſateurs furent punis doublement, pour leur gourmandiſe & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, & le Phrygien étant à ſon travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns diſent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prierent au nom de Jupiter Hoſpitalier, qu'il leur enſeignât le chemin qui conduiſoit à la ville. Eſope les obligea premierement de ſe repoſer à l'ombre ; puis leur ayant préſenté une légere collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au ciel, & prierent Jupiter de ne pas laiſſer cette action charitable ſans récompenſe. A peine Eſope les eut quittés, que le chaud & la laſſitude le contraignirent de s'endormir. Pendant ſon ſommeil il s'imagina que la fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moyen, lui faiſoit préſent de cet art dont on peut dire qu'il eſt l'Auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en ſurſaut ; & en s'éveillant : Qu'eſt ceci ? dit-il, ma voix eſt devenue libre ; je prononce bien un rateau une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cauſe qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas qui étoit là en qualité d'économe, & qui avoit l'œil ſur les eſclaves, en eut battu un outrageuſement, pour une faute qui ne le méritoit pas, Eſope ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ſes mauvais traitements ſeroient ſus.

Zénas, pour le prévenir, & pour se venger de lui, alla dire au maître, qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphêmer & à médire de leur Seigneur. Le maître le crut, & passa bien plus avant; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, & lui demanda si, pour de l'argent, il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir: mais je te vendrai, si tu le veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le Marchand dit: est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendroit pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappella, & lui dit: achetes-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient & qui soient méchants, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, & dit en riant: les Dieux soient loués; je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves: si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage, fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain; c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise: mais dès la dînée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant: ainsi le soir, & de même le lendemain; de façon qu'au bout de deux

jours il marchoit à vuide. Le bon ſens & le raiſonnement du perſonnage furent admirés.

Quant au marchand, il ſe défit de tous ſes eſclaves, à la réſerve d'un Grammairien, d'un Chantre, & d'Eſope, leſquels il alla expoſer en vente à Samos. Avant que de les mener ſur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde ſa marchandiſe : Eſope, au contraire, ne fut vêtu que d'un ſac, & placé entre ſes deux compagnons, afin de leur donner du luſtre. Quelques acheteurs ſe préſenterent, entr'autres un Philoſophe appellé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils ſavoient faire : tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit ſon Chantre mille oboles ; ſon Grammairien trois mille ; & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Eſope par-deſſus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégouta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez ſoi ſans avoir fait quelque emplette, ſes diſciples lui conſeillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de ſi bonne grace ; on en feroit un épouvantail, il divertiroit les gens par ſa mine. Xantus ſe laiſſa perſuader, & fit prix d'Eſope à ſoixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui feroit propre, comme il l'avoit demandé à ſes camarades. Eſope répondit ; à rien, puiſque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douanne remirent généreuſement à Xantus le ſol pour livre, & lui en donnerent quittance ſans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût aſſez délicat, & à qui toutes ſortes de gens ne plaiſoient pas ; ſi bien que de lui aller préſenter ſérieuſement ſon nouvel eſclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & ſe faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un ſujet de plaiſan-

terie, & alla dire au logis, qu'il venoit d'acheter un jeune esclave, le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme, se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit long-temps que le Philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit : car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractere, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens, & de l'ignorance de son maître. Celui ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie, aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire; & ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier, qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme, qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouseroit

un second, qui auroit aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réservoit toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le Philosophe & sa femme. Le Philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Esope : va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément, va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie? Esope répondit là dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce; c'étoit la chienne qui enduroit tout, & revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue. Le Philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colere, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons, ni les prieres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, & fit tant, qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maitresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'aprêts. Esope lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la

garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pieces à son maître, & tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au Philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sausses : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louerent d'abord ce mets, à la fin ils s'en dégouterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la verité & de la raison. Par elle on bâtit les villes & on les police ; on instruit, on persuade, on regne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Eh bien dit Xantus (qui prétendoit l'attraper) achetes-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez-moi ; & je veux diversifier.

Le lendemain Esope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, & qui pis est, de la calomnie. Par elles on détruit les villes ; on persuade de méchantes choses. Si d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre elle profere des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire, car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine ? reprit Esope. Et trouves-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place ; & voyant un paysan qui regardoit toute chose avec froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur mais il disoit en lui-même : c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout, il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit que blâmer son cuisinier : rien ne lui plaisoit ; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé ; ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du Philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée : il faut brûler l'ouvriere, car elle ne me fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais quérir ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le Philosophe, & lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Esope trouvoit occasion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? savois-je que l'on me feroit aller où je vais ? Le Magistrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si rempli d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par-là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope ; & combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, aussi-bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés ; le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisieme de fureur. On se moqua de son observation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer toute entiere ; & pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, & que sa maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien alarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour qu'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du Philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déja. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non les fleuves qui entrent dedans : c'est pourquoi celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé, pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, & dit que le temps de l'affranchir n'étoit

pas encore venu : ſi toutefois les Dieux l'ordonnoient ainſi , il y conſentiroit: partant qu'il prît garde au premier préſage qu'il auroit étant ſorti du logis: s'il étoit heureux , & que par exemple deux corneilles ſe préſentaſſent à ſa vue, la liberté lui ſeroit donnée: s'il n'en voyoit qu'une , qu'il ne ſe laſsât point d'être eſclave. Eſope ſortit auſſi-tôt. Son maître étoit logé à l'écart , & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors , qu'il apperçut deux corneilles qui s'abattirent ſur le plus haut. Il en alla avertir ſon maître, qui voulut voir lui-même s'il diſoit vrai. Tandis que Xantus venoit , une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Eſope : qu'on lui donne les étrivieres. L'ordre fut exécuté. Pendant le ſupplice du pauvre Eſope , on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Eſope, les préſages ſont bien menteurs ! moi qui ai vu deux corneilles , je ſuis battu ; mon maître qui n'en a vu qu'une eſt prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on ceſsât de fouetter Eſope; mais quant à la liberté, il ne ſe pouvoit réſoudre à la lui donner , encore qu'il la promît en diverſes occaſions.

Un jour ils ſe promenoient tous deux parmi de vieux monuments , conſidérant avec beaucoup de plaiſir les inſcriptions qu'on y avoit miſes. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre , quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit compoſée (1) des premieres lettres de certains mots. Le Philoſophe avoua ingénûment que cela paſſoit ſon eſprit. Si je vous fais trouver un tréſor par le moyen de ces lettres , lui dit Eſope , quelle récompenſe aurai-je? Xantus lui promit la liberté & la moitié du tréſor. Elles ſignifient, pourſuivit Eſope , qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet, ils le trouverent après avoir creuſé

(1) αβδαεθχ.

quelque peu dans la terre. Le Philoſophe fut ſommé de tenir parole; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit il à Eſope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres: ce me ſera un autre tréſor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, pourſuivit Eſope, comme étant les premieres lettres de ces mots: Ἀποβὰς, Βήματα, &c. C'eſt-à-dire: *Si vous reculez quatre pas, & que vous creuſiez, vous trouverez un tréſor.* Puiſque tu es ſi ſubtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi: n'eſpere donc pas que je t'affranchiſſe. Et moi, repliqua Eſope, je vous dénoncerai au Roi Denys; car c'eſt à lui que le tréſor appartient; & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le ſignifient. Le Philoſophe intimidé, dit au Phrygien qu'il prît ſa part de l'argent & qu'il n'en dît mot, de quoi Eſope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choiſies de telle maniere qu'elles renfermoient un triple ſens, & ſignifioient encore: *en vous en allant, vous partagerez le tréſor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Eſope, eſt-ce ainſi que les Philoſophes s'acquittent de leurs promeſſes? mais faites ce que vous voudiez, il faudra qne vous m'affranchiſſiez malgré vous.

Sa prédiction ſe trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque ſceau que l'on appoſoit aux délibérations du Conſeil) & le fit tomber au ſein d'un eſclave. Le Philoſophe fut conſulté là-deſſus, & comme étant philoſophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda du temps, & eut recours à ſon oracle ordinaire: c'étoit Eſope. Celui-ci conſeilla de le produire en public; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en ſeroit toujours à ſon maître; ſinon, il n'y auroit que l'eſclave de blâmé. Xantus approuva la choſe, & le fit monter à

la

la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun éclata de rire; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette maniere. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considérer le vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître & l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu : s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussi-tôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le Philosophe résista long-temps. A la fin, le Prévôt de Ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il avoit, comme Magistrat; de façon que le Philosophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige; & que l'aigle enlevant leur sceau, ne signifioit autre chose qu'un Roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos, qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la fortune présentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre d'esclavage, dont les commencements étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens, de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Esope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus e leur envoya demander, avec promesse de leur laisser a liberté, s'ils le lui livroient. Des principaux de la

ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'achèteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups & les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il : une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les sauterelles Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette cigale, je n'ai que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration & de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps là le Phrygien composa ses Fables, lesquelles il laissa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus, Roi de Babylone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problêmes à résoudre sur toutes sortes de matieres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende,

ſelon qu'ils répondroient bien ou mal aux queſtions propoſées : en quoi Lycérus, aſſiſté d'Eſope, avoit toujours l'avantage, & ſe rendoit illuſtre parmi les autres, ſoit à réſoudre, ſoit à propoſer.

Cependant notre Phrygien ſe maria, & ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui ci le paya d'ingratitude, & fut ſi méchant, que d'oſer ſouiller le lit de ſon bienfaiteur. Cela étant venu à la connoiſſance d'Eſope, il le chaſſa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par leſquelles il ſembloit qu'Eſope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, perſuadé par le cachet & par la ſignature de ces lettres, commanda à un de ſes officiers, nommé Hermippus, que ſans autre enquête, il fît mourir promptement le traître Eſope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui ſauva la vie, & à l'inſu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un ſépulcre, juſqu'à ce que Necténabo, Roi d'Egypte, ſur le bruit de la mort d'Eſope, crut à l'avenir rendre Lycérus ſon tributaire. Il oſa le provoquer, & le défia de lui envoyer des architectes qui ſuſſent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes ſortes de queſtions. Lycérus ayant lu les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de ſon Etat, chacun d'eux demeura court ; ce qui fit que le Roi regretta Eſope : quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, ſe juſtifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il enverroit au printemps les architectes & le répondant à toutes ſortes de queſtions. Lycérus remit Eſope en poſſeſſion de tous ſes biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Eſope le reçut comme ſon enfant ; &, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & ſon Prince, ſe rendre terrible à ſes ennemis, facile & commode aux autres ; bien traiter ſa femme, ſans pourtant lui confier ſon

secret; parler peu, & chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur-tout, n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi même. Ennus touché de ces avertissements & de la bonté d'Esope, comme un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Nectenabo, Esope choisit des aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire) il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Nectenabo, qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas; & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eut cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes & le répondant. Esope dit que le répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esope à Nectenabo, que je vous ai trouvé les ouvriers, fournissez-leur des matériaux. Nectenabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur, Il proposa toutefois ceci à Esope. J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone: qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemaim; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfants, & allerent se plaindre au Roi. On

fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos Dieux? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esope: car la nuit derniere il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roi: comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos jumens entendent de si loin nos chevaux hennir, & conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil & savants en questions énigmatiques. Il leur fit un régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposerent à Esope diverses choses: celle-ci entr'autres: il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arc-boutants, & autour de ces arc-boutants se promenent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; & les arc-boutants, les jours, autour desquels se promenent alternativement le jour & la nuit.

Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, & que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions des choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule, par laquelle Nectenabo confessoit de devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Nectenabo, toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria: voilà

la plus grande fausseté du monde : je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodope, celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie & de bienveillance : ce Roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grece encore une fois. Lycérus ne le laissa pas partir sans embrassements & sans le faire promettre sur les autels, qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les Villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flotent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable : de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & de sacrilége, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme des gens qui étoient en peine. Ils l'accuserent d'avoir dérobé leur vase. Esope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire, n'empêcha point qu'on le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquerent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'apperçut, fondit sur lui, & l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet asyle, parce que ce n'est qu'une petite chapelle : mais un jour viendra, que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dedans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prieres de l'escarbot, enleva un lievre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'Oracle

par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autres que d'expier leur forfait, & satisfaire aux mânes d'Esope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengerent aussi la mort de leur Sage. La Grece envoya des Commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.



FABLES



FABLES

CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR M. DE LA FONTAINE.



A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Je chante les héros dont Esope est le pere,
troupe de qui l'histoire, encor que mensongere,
contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, & même les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes,
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre Rejeton d'un Prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,

& qui, faiſant fléchir les plus ſuperbes têtes,
comptera déſormais ſes jours par ſes conquêtes,
quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
les faits de tes ayeux, & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
te tracer, en ces vers, de légeres peintures;
& ſi de t'agréer je n'emporte le prix,
j'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.





LIVRE PREMIER.



FABLE PREMIERE.

La Cigale & la Fourmi.

LA Cigale ayant chanté
tout l'été,
se trouva fort dépourvue
quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
de mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
chez la Fourmi sa voisine,
la priant de lui prêter
quelque grain pour subsister
jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous pairai, lui dit-elle,
avant l'Oût (1), foi d'animal,
intérêt & principal.

(1) *Oût*; pour Août. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que c'est à cause de la mesure du vers que ce mot est écrit ici de cette maniere.

La Fourmi n'eſt pas prêteuſe:
c'eſt-là ſon moindre défaut.
Que faiſiez-vous au temps chaud?
dit-elle à cette emprunteuſe.
Nuit & jour, à tout venant
je chantois, ne vous déplaiſe.
Vous chantiez? j'en ſuis fort aiſe;
hé bien, danſez maintenant.



FABLE II.

Le Corbeau & le Renard.

MAÎTRE Corbeau ſur un arbre perché,
tenoit en ſon bec un fromage:
Maître Renard, par l'odeur alléché (1),
lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monſieur du Corbeau!
que vous êtes joli! que vous me ſemblez beau!
ſans mentir, ſi votre ramage
ſe rapporte à votre plumage,
vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le Corbeau ne ſe ſent pas de joie:
&, pour montrer ſa belle voix,
il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proie.
Le Renard s'en ſaiſit, & dit: mon bon Monſieur,
apprenez que tout flatteur
vit aux dépens de celui qui l'écoute:
cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.
Le Corbeau honteux & confus
jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

---

(1) *Alléché:* attiré.

FABLE III.

La Grenouille qui ſe veut faire auſſi groſſe que le Bœuf.

UNE Grenouille vit un Bœuf
qui lui ſembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas groſſe en tout comme un œuf,
envieuſe s'étend, & s'enfle, & ſe travaille,
pour égaler l'animal en groſſeur,
diſant : regardez bien, ma ſœur ;
eſt-ce aſſez ? dites-moi, n'y ſuis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
s'enfla ſi bien, qu'elle creva.

Le monde eſt plein de gens qui ne ſont pas plus ſages :
tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs :
tout petit Prince a des Ambaſſadeurs :
tout Marquis veut avoir des Pages.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

DEUX Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
l'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge ſi belle,
n'eût voulu pour beaucoup en être ſoulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
& faiſoit ſonner ſa ſonnette :
quand l'ennemi ſe préſentant,

comme il en vouloit à l'argent,
ſur le Mulet du fiſc une troupe ſe jette,
le ſaiſit au frein & l'arrête.
Le Mulet, en ſe défendant,
ſe ſent percer de coups; il gémit, il ſoupire.
Eſt-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
ce Mulet qui me ſuit, du danger ſe retire,
& moi j'y tombe & j'y péris.
Ami, lui dit ſon camarade,
il n'eſt pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
ſi tu n'avois ſervi qu'un meûnier, comme moi,
tu ne ſerois pas ſi malade.

FABLE V.

Le Loup & le Chien.

Un Loup n'avoit que les os & la peau,
tant les Chiens faiſoient bonne garde :
ce Loup rencontre un Dogue auſſi puiſſant que beau,
gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eut fait volontiers;
mais il falloit livrer bataille;
& le Mâtin étoit de taille
à ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
entre en propos, & lui fait compliment
ſur ſon embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
d'être auſſi gras que moi, lui répartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
vos pareils y ſont miſérables,
cancres, heres (1) & pauvres diables,

(1) *Cancre*, *here*. Ces deux mots ſont de peu d'uſage, ſur-tout le premier. Ils ſont aſſez bien expliqués par

dont la condition eſt de mourir de faim.
Car, quoi? rien d'aſſuré : point de franche lipée (1) :
tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur deſtin.
Le Loup reprit : que me faudra-t-il faire?
Preſque rien, dit le Chien; donner la chaſſe aux gens
portans bâtons, & mendiants;
flatter ceux du logis, à ſon maître complaire:
moyennant quoi, votre ſalaire
ſera force reliefs (2) de toutes les façons,
os de poulets, os de pigeons,
ſans parler de mainte careſſe.
Le Loup déja ſe forge une félicité,
qui le fait pleurer de tendreſſe.
Chemin faiſant, il vit le col du Chien pelé :
qu'eſt cela? lui dit-il. Rien. Quoi! rien? Peu de choſe.
Mais encor? Le collier dont je ſuis attaché,
de ce que vous voyez eſt peut-être la cauſe.
Attaché! dit le Loup : vous ne courez donc pas
où vous voulez? Pas toujours; mais qu'importe?
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
je ne veux en aucune ſorte;
& ne voudrois pas même à ce prix un tréſor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, & court encor.

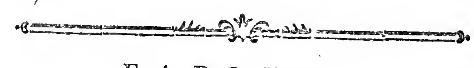
---

ce qui les précéde & les ſuit dans le texte. *Cancre* dit encore : maigre, décharné.

(1) *Lipée :* chere, repas.

(2) *Reliefs* : reſtes de viandes d'un repas.





FABLE VI.

La Genisse, la Chevre & la Brebis, en société avec le Lion.

La Genisse, la Chevre, & leur sœur la Brebis,
avec un fier Lion, Seigneur du voisinage,
firent société, dit-on, au temps jadis,
& mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les lacs de la Chevre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussi-tôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
& dit : nous sommes quatre à partager la proie;
puis, en autant de parts le cerf il dépeça,
prit pour lui la premiere en qualité de Sire :
elle doit être à moi, dit il, & la raison,
c'est que je m'appelle Lion :
à cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort;
Comme le plus vaillant je prétends la troisieme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrieme,
je l'étranglerai tout d'abord.



FABLE VII.

La Besace.

Jupiter dit un jour : que tout ce qui respire
s'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur;
si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
il peut le déclarer sans peur :

je mettrai remede à la chose.
Venez, Singe, parlez le premier, & pour cause;
voyez ces animaux : faites comparaison
de leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait? Moi, dit-il, pourquoi non?
n'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
mon portrait, jusqu'ici ne m'a rien reproché;
mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché:
jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut, de sa forme il se loua très-fort,
glosa sur l'Eléphant, dit qu'on pourroit encor
ajoûter à sa queue, ôter à ses oreilles;
que c'étoit une masse informe & sans beauté.
L'Eléphant étant écouté,
tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appétit,
Dame Baleine étoit trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
se croyant pour elle une colosse.
Jupin les renvoya, s'étant censurés tous :
du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous,
notre espece excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, & Taupes envers nous,
nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
nous créa besaciers tous de même maniere,
tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
& celle de devant pour les défauts d'autrui.

FABLE VIII.

L'Hirondelle & les petits Oiseaux.

Une Hirondelle en ses voyages
avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu,
peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
& devant qu'ils fussent éclos,
les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre (1) se seme,
elle vit un manant (2) en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons ;
je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De-là naîtront engins (3) à vous envelopper,
& lacets pour vous attraper ;
enfin mainte & mainte machine,
qui causera dans la saison
votre mort ou votre prison :
gare la cage ou le chaudron.

---

(1) *La chanvre.* L'usage le plus général est de faire chanvre masculin.

(2) *Manant.* C'est presqu'en général, actuellement, un terme d'injure; mais sa vraie signification, & celle dans laquelle il est employé ici, est paysan, villageois, *&c.*

(3) *Engin.* Ce vieux mot a plusieurs significations. Il est mis ici pour piege, filet, *&c.*

C'eſt pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiſeaux ſe moquerent d'elle :
ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chéneviere fut verte,
l'Hirondelle leur dit : arrachez brin à brin
ce qu'a produit ce maudit grain,
ou ſoyez ſûrs de votre perte.
Prophête de malheur, babillarde, dit-on,
le bel emploi que tu nous donnes!
il nous faudroit mille perſonnes
pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crûe,
l'Hirondelle ajouta : ceci ne vas pas bien :
mauvaiſe graine eſt tôt venue.
Mais puiſque juſqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
dès que vous verrez que la terre
ſera couverte, & qu'à leurs bleds
les gens n'étant plus occupés,
feront aux Oiſillons la guerre,
quand reginglettes (1) & réſeaux
attraperont petits Oiſeaux,
ne volez plus de place en place;
demeurez au logis, ou changez de climat :
imitez le canard, la grue & la bécaſſe.
Mais vous n'êtes pas en état
de paſſer, comme nous, les déſerts & les ondes,
ni d'aller chercher d'autres mondes :
c'eſt pourquoi vous n'avez qu'un parti qui ſoit ſûr,
c'eſt de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oiſillons, las de l'entendre,
ſe mirent à jaſer auſſi confuſément,
que faiſoient les Troyens, quand la pauvre Caſſandre
ouvroit la bouche ſeulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.

---

(1) *Reginglette.* Le vers ſuivant indique aſſez que c'eſt une machine pour prendre des Oiſeaux.

Maint Oisillon se vit esclave retenu.
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
& ne croyons le mal que quand il est venu.



FABLE IX.

Le Rat de ville & le Rat des champs.

AUTREFOIS le Rat de ville
invita le Rat des champs,
d'une façon fort civile,
à des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête:
rien ne manquoit au festin:
mais quelqu'un troubla la fête
pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussi-tôt:
& le citadin (1) de dire:
achevons tout notre rôt.

(1) *Citadin.* Habitant d'une cité, d'une ville. Ce terme est peu en usage.

C'eſt aſſez, dit le ruſtique :
demain vous viendrez chez moi.
Ce n'eſt pas que je me pique
de tous vos feſtins de Roi ;

mais rien ne vient m'interrompre :
je mange tout à loiſir.
Adieu donc, ſi du plaiſir
que la crainte peut corrompre.

FABLE X.

Le Loup & l'Agneau.

LA raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure ;
nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau ſe déſaltéroit
dans le courant d'une onde pure.
Un Loup ſurvient à jeun, qui cherchoit aventure,
& que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend ſi hardi de troubler mon breuvage ?
dit cet animal plein de rage :
tu ſeras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majeſté
ne ſe mette pas en colere,
mais plutôt qu'elle conſidere
que je me vas déſaltérant
dans le courant,
plus de vingt pas au-deſſous d'elle ;
& que, par conſéquent, en aucune façon,
je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle :
& je ſai que de moi tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait ſi je n'étois pas né ?
reprit l'Agneau ; je tete encor ma mere.
Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frere.

Je n'en ai point. C'eſt donc quelqu'un des tiens;
car vous ne m'épargnez guere,
vous, vos bergers & vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-deſſus, au fond des forêts
le Loup l'emporte, & puis le mange
ſans autre forme de procès.



FABLE XI.

L'Homme & ſon Image.

Pour M. le Duc de la Rochefoucault.

Un Homme, qui s'aimoit ſans avoir de rivaux,
paſſoit dans ſon eſprit pour le plus beau du monde.
Il accuſoit toujours les miroirs d'être faux,
vivant plus que content dans ſon erreur profonde.
Afin de le guérir, le ſort officieux
préſentoit par-tout à ſes yeux
les conſeillers muets dont ſe ſervent nos Dames.
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
miroirs aux poches des galants,
miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narciſſe ? il ſe va confiner
aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
n'oſant plus des miroirs éprouver l'aventure :
mais un canal, formé par une ſource pure,
ſe trouve en ces lieux écartés :
il s'y voit, il ſe fâche, & ſes yeux irrités
penſent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi ! le canal eſt ſi beau,
qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; & cette erreur extrême
est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même :
tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
miroirs, de nos défauts les peintres légitimes.
Et quant au canal, c'est celui
que chacun sait, le livre des *Maximes*.

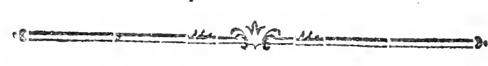


FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon à plusieurs queues.

Un Envoyé du Grand-Seigneur,
préféroit, dit l'Histoire, un jour chez l'Empereur,
les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
notre Prince a des dépendants
qui, de leur chef, sont si puissants,
que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de sens,
lui dit : je sais par renommée
ce que chaque Electeur peut de monde fournir;
& cela me fait souvenir
d'une aventure étrange, & qui pourtant est vraie.
J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer :
& je crois qu'à moins on s'effraye.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
quand un autre Dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
& bien plus d'une queue, à passer se présente.

Me voilà saisi derechef (1)
d'étonnement & d'épouvante.
Ce chef passe, & le corps, & chaque queue aussi.
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
de votre Empereur & du nôtre.



FABLE XIII.

Les Voleurs & l'Ane.

POUR un Ane enlevé, deux Voleurs se battoient :
l'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poings trotoient,
& que nos champions songeoient à se défendre,
arrive un troisieme larron,
qui saisit maître Aliboron (2).
L'Ane, c'est quelquefois une pauvre province.
Les voleurs sont tel & tel Prince,
comme le Transilvain, le Turc & le Hongrois :
au lieu de deux, j'en ai rencontré trois.
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise.
Un quart voleur survient, qui les accorde net,
en se saisissant du baudet.

(1) *Derechef :* de nouveau, une seconde fois. Cet adverbe vieillit.

(2) *Aliboron.* On donne quelquefois ce nom à l'Ane dans le style familier.



FABLE XIV.

Simonide préſervé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
les Dieux, ſa Maitreſſe & ſon Roi.
Malherbe le diſoit : j'y ſouſcris quant à moi :
ce ſont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille & gagne les eſprits.
Les faveurs d'une belle en ſont ſouvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
l'éloge d'un Athlete; &, la choſe eſſayée,
il trouva ſon ſujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'Athlete étoient gens inconnus,
ſon pere un bon bourgeois, lui ſans autre mérite:
matiere infertile & petite.
Le Poëte, d'abord, parla de ſon héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
il ſe jette à côté, ſe met ſur le propos
de Caſtor & Pollux, ne manque pas d'écrire
que leur exemple étoit aux luteurs glorieux;
éleve leurs combats, ſpécifiant les lieux
où ces freres s'étoient ſignalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces Dieux
faiſoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'Athlete avoit promis d'en payer un talent;
mais quand il le vit, le galant
n'en donna que le tiers; & dit fort franchement
que Caſtor & Pollux acquitaſſent le reſte.
Faites-vous contenter par ce couple céleſte.
Je vous veux traiter cependant :
venez ſouper chez moi : nous ferons bonne vie.
Les conviés ſont gens choiſis,

mes parents, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit : peut-être qu'il eut peur
de perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient, l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table, & la cohorte
n'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce; & pour prix de ses vers,
ils l'avertissent qu'il déloge,
& que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, & le plafond
ne trouvant plus rien qui l'étaie,
tombe sur le festin, brise plats & flacons,
n'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complette
la vengeance due au Poëte,
une poutre cassa les jambes à l'Athlete,
& renvoya les conviés
pour la plupart estropiés.
La Renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle, on doubla le salaire,
que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mere,
qui, les payant à qui mieux mieux,
pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte; & dis premierement,
qu'on ne sauroit manquer de louer largement
les Dieux & leurs pareils : de plus, que Melpomene
souvent, sans déroger, trafique de sa peine :
enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les Grands se font honneur, dès-lors qu'ils nous font grâce.
Jadis l'Olympe & le Parnasse
étoient freres & bons amis.

FABLE XV.

La Mort & le Malheureux.

Un Malheureux appelloit tous les jours
la Mort à ſon ſecours.
O Mort, lui diſoit-il, que tu me ſembles belle !
viens vite, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à ſa porte, elle entre, elle ſe montre.
Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
qu'il eſt hideux! que ſa rencontre
me cauſe d'horreur & d'effroi!
n'approche pas, ô Mort; ô Mort, retire-toi.

Mécénas fut un galant homme:
dit quelque part : qu'on me rende impotent,
cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en ſomme
je vive, c'eſt aſſez, je ſuis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

Ce ſujet a été traité d'une autre façon par Eſope, comme la Fable ſuivante le fera voir. Je compoſai celle-ci pour une raiſon qui me contraignoit de rendre la choſe ainſi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'euſſe beaucoup mieux fait de ſuivre mon original, & que je laiſſois paſſer un des plus beaux traits qui fut dans Eſope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne ſaurions aller plus avant que les Anciens : ils ne nous ont laiſſé pour notre part, que la gloire de les bien ſuivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Eſope; non que la mienne le mérite, mais à cauſe du mot de Mécénas que j'y fais entrer, & qui eſt ſi beau & ſi à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

FABLE XVI.

La Mort & le Bûcheron.

Un pauvre Bûcheron tout couvert de ramée,
sous le faix du fagot, aussi-bien que des ans,
gémissant & courbé, marchoit à pas pesants,
& tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
le créancier & la corvée,
lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort, elle vient sans tarder:
lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
à recharger ce bois, tu ne tarderas guere.

Le trépas vient tout guer
mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plutôt souffrir que mourir,
c'est la devise des hommes.



FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges & ses deux Maîtresses.

Un Homme de moyen âge,
en tirant sur le grison,
jugea qu'il étoit saison
de songer au mariage.
Il avoit du comptant,
& partant
de quoi choisir. Toutes vouloient lui plaire :
en quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n'est pas une petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
l'une encor verte, & l'autre un peu bien mûre,
mais qui réparoit par son art
ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
en riant, en lui faisant fête,
l'alloient quelquefois testonnant (1),
c'est-à-dire, ajustant sa tête.
vieille à tous moments de sa part emportoit
un peu de poil noir qui restoit,
afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
demeura sans cheveux, & se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
qui m'avez si bien tondu :
j'ai plus gagné que perdu :

---

(1) *Testonner.* La Fontaine explique lui même ce vieux mot dans le vers suivant.

car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
je vécusse, & non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne :
je vous suis obligé, belles, de la leçon.

FABLE XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

COMPERE le Renard se mit un jour en frais,
& retint à dîner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & sans beaucoup d'apprêts.
Le galant, pour toute besogne,
avoit un brouet (1) clair ; (il vivoit chichement)
ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette,
& le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
à quelque temps de là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
de la Cicogne son hotesse,
loua très-fort sa politesse,
trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit sur-tout, Renards n'en manquent point :
il se réjouissoit à l'odeur de la viande
mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
en un vase à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,
mais le museau du Sire étoit d'autre mesure ;

(1) *Brouet* : bouillie.

il lui fallut à jeûn retourner au logis ;
honteux comme un Renard qu'une poule auroit pris,
ferrant la queue, & portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'eſt pour vous que j'écris ;
attendez-vous à la pareille.

FABLE XIX.

L'Enfant & le Maître d'école.

Dans ce récit je prétends faire voir
d'un certain ſot la remontrance vaine.

Un jeune Enfant dans l'eau ſe laiſſa choir (1),
en badinant ſur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un ſaule ſe trouva,
dont le branchage, après Dieu, le ſauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce ſaule,
par cet endroit paſſe un Maître d'école.
L'Enfant lui crie : au ſecours, je péris.
Le Magiſter ſe tournant à ſes cris,
d'un ton fort grave à contre-temps s'aviſe
de le tancer. Ah, le petit babouin !
voyez, dit-il, où l'a mis ſa ſottiſe !
& puis, prenez de tels fripons le ſoin.
Que les parents ſont malheureux, qu'il faille
toujours veiller à ſemblable canaille !
qu'ils ont de maux ! & que je plains leur ſort !
Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne penſe.
Tout babillard, tout cenſeur, tout pédant,
ſe peut connoître au diſcours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
le Créateur en a béni l'engeance.

(1) *Choir* : tomber. Ce mot commence à vieillir.

En toute affaire ils ne ſont que ſonger
au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger,
tu feras après ta harangue.



FABLE XX.

Le Coq & la Perle.

Un jour un Coq détourna
une perle qu'il donna
au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il ;
mais le moindre grain de mil (1)
ſeroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
d'un manuſcrit qu'il porta
chez ſon voiſin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il eſt bon ;
mais le moindre ducaton
ſeroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

Les Frélons & les Mouches à miel.

A L'ŒUVRE on connoît l'artiſan.

Quelques rayons de miel ſans maître ſe trouverent.
Des Frêlons les réclamerent.
Des Abeilles s'oppoſant,

(1) *Mil* : millet.

devant

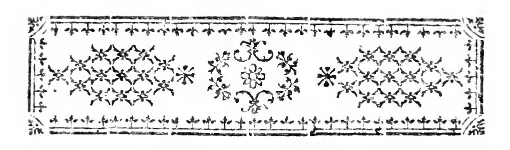
devant certaine Guêpe on traduisit la cause.
Il étoit mal-aisé de décider la chose.
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
de couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
avoient long-temps paru. Mais quoi? dans les Frêlons
ces enseignes étoient pareilles.
La Guêpe ne sachant que dire à ces raisons,
fit enquête nouvelle; &, pour plus de lumiere,
entendit une fourmilliere.
Le point n'en put être éclairci.
De grâce, à quoi bon tout ceci?
dit une Abeille fort prudente;
depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte;
n'a-t-il point assez léché l'ours?
Sans tant de contredits & d'interlocutoires,
& de fatras & de grimoires,
travaillons, les Frêlons & nous:
on verra qui sait faire, avec un suc si doux,
des cellules si bien bâties.
Le refus des Frêlons fit voir
que cet art passoit leur savoir;
& la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût-à-Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
que des Turcs en cela l'on suivît la mode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code.
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge;
on nous mine par des longueurs.
On fait tant à la fin, que l'huître est pour le juge,
les écailles pour les plaideurs.

FABLE XXII.

Le Chêne & le Roſeau.

Le Chêne un jour dit au Roſeau :
vous avez bien ſujet d'accuſer la nature.
Un roitelet pour vous eſt un peſant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
fait rider la face de l'eau,
vous oblige à baiſſer la tête :
cependant que mon front, au Caucaſe pareil,
non content d'arrêter les rayons du ſoleil,
brave l'effort de la tempête.
Tout vous eſt Aquilon, tout me ſemble Zéphir.
Encor ſi vous naiſſiez à l'abri du feuillage
dont je couvre le voiſinage,
vous n'auriez pas tant à ſouffrir ;
je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naiſſez le plus ſouvent
ſur les humides bords des Royaumes du vent.
La nature envers vous me ſemble bien injuſte.
Votre compaſſion, lui répondit l'Arbuſte,
part d'un bon naturel, mais quittez ce ſouci :
les vents me ſont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, & ne romps pas. Vous avez juſqu'ici
contre leurs coups épouvantables,
réſiſté ſans courber le dos :
mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots :
du bout de l'horiſon accourt avec furie
le plus terrible des enfants
que le nord eût porté juſque-là dans ſes flancs.
L'Arbre tient bon, le Roſeau plie :
le vent redouble ſes efforts,
& fait ſi bien qu'il déracine
celui de qui la tête étoit au ciel voiſine,
& dont les pieds touchoient à l'empire des morts



LIVRE DEUXIEME.

FABLE PREMIERE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

QUAND j'aurois, en naiſſant, reçu de Calliope
les dons qu'à ſes amants cette Muſe a promis,
je les conſacrerois aux menſonges d'Eſope :
le menſonge & les vers de tout temps ſont amis.
Mais je ne me crois pas ſi chéri du Parnaſſe,
que de ſavoir orner toutes ſes fictions ;
on peut donner du luſtre à leurs inventions :
on le peut, je l'eſſaye, un plus ſavant le faſſe.
Cependant juſqu'ici, d'un langage nouveau,
j'ai fait parler le Loup & répondre l'Agneau :
j'ai paſſé plus avant, les Arbres & les Plantes
ſont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement !
Vraiment, me diront nos critiques,
vous parlez magnifiquement
de cinq ou ſix contes d'enfants.
Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus authentiques,
& d'un ſtyle plus haut ? En voici. Les Troyens,
après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
avoient laiſſé les Grecs, qui, par mille moyens,
par mille aſſauts, par cent batailles,
n'avoient pu mettre à bout cette fiere cité :
quand un cheval de bois, par Minerve inventé,

d'un rare & nouvel artifice,
dans ſes énormes flancs reçut le ſage Ulyſſe,
le vaillant Diomede, Ajax l'impétueux,
que ce coloſſe monſtrueux
avec leurs eſcadrons devoit porter dans Troye,
livrant à leur fureur ſes Dieux mêmes en proie :
ſtratagême inoui, qui, des fabricateurs
paya la conſtance & la peine.
C'eſt aſſez, me dira quelqu'un de nos auteurs,
la période eſt longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre cheval de bois,
vos héros, avec leurs phalanges,
ce ſont des contes plus étranges,
qu'un Renard qui cajole un Corbeau ſur ſa voix.
De plus, il vous ſied mal d'écrire en ſi haut ſtyle.
Eh bien, baiſſons d'un ton. La jalouſe Amarille
ſongeoit à ſon Alcippe, & croyoit de ſes ſoins
n'avoir que ſes moutons & ſon chien pour témoins.
Tircis qui l'apperçut, ſe gliſſe entre des ſaules ;
il entend la bergere adreſſant ſes paroles
au doux Zéphir, & le priant
de les porter à ſon amant.
Je vous arrête à cette rime,
dira mon cenſeur à l'inſtant :
je ne la tiens pas légitime,
ni d'une aſſez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit cenſeur, te tairas-tu ?
ne ſaurois-je achever mon conte ?
C'eſt un deſſein très-dangereux
que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats ſont malheureux :
rien ne ſauroit les ſatisfaire.



FABLE II.

Conſeil tenu par les Rats.

Un Chat nommé Rodilardus,
faiſoit de Rats telle déconfiture (1),
Que l'on n'en voyoit preſque plus,
tant il en avoit mis dedans la ſépulture.
Le peu qu'il en reſtoit n'oſant quitter ſon trou,
ne trouvoit à manger que le quart de ſon ſou;
& Rodilard paſſoit, chez la gent (2) miſérable,
non pour un Chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut & au loin
le galant alla chercher femme,
pendant tout le ſabbat qu'il fit avec ſa dame,
le demeurant des Rats tint Chapitre en un coin,
ſur la néceſſité préſente.
Dès l'abord, leur doyen, perſonne très-prudente,
opina qu'il falloit, & plutôt que plus tard,
attacher un grelot au cou de Rodilard;
qu'ainſi, quand il iroit en guerre,
de ſa marche avertis, ils s'enfuiroient ſous terre:
qu'il n'y ſavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monſieur le doyen.
Choſe ne leur parut à tous plus ſalutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit: je n'y vas point, je ne ſuis pas ſi ſot.

---

(1) *Déconfire :* défaire, tailler en pieces.
(2) *Gent :* nation, aſſemblage d'un grand nombre de la même eſpece. C'eſt le ſingulier de *gens ;* mais il eſt très-peu en uſage, & ſeulement dans le ſtyle familier.

L'autre : je ne faurois. Si bien que fans rien faire
on fe quitta. J'ai maints Chapitres vus,
qui pour néant fe font ainfi tenus :
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines ;
voire (1), Chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?
la Cour en Confeillers foifonne.
Eft-il befoin d'exécuter ?
l'on ne rencontre plus perfonne.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

Un Loup difoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard, fon voifin, d'affez mauvaife vie,
pour ce prétendu vol par lui fut appellé.
Devant le Singe il fut plaidé,
non point par Avocats, mais par chaque Partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
de mémoire de Singe, à fait plus embrouillé.
Le Magiftrat fuoit en fon lit de Juftice.
Après qu'on eut bien contefté,
repliqué, crié, tempêté,
le Juge, inftruit de leur malice,
leur dit : je vous connois de long-temps, mes amis ;
& tous deux vous pairez l'amende :
car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;

---

(1) *Voire*. Il eft difficile de donner la vraie fignification de ce vieux adverbe, qui eft très-énergique ici : il paroît cependant qu'on peut le rendre à-peu-près par : *& même auffi*.

& toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.
Le Juge prétendoit qu'à tort & à travers,
on ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, étoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phedre. C'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux & une Grenouille.

Deux Taureaux combattoient à qui posséderoit
une Génisse avec l'Empire.
Une Grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
quelqu'un du peuple croassant.
Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
que la fin de cette querelle
sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant
le fera renoncer aux campagnes fleuries?
il ne regnera plus sur l'herbe des prairies,
viendra dans nos marais regner sur les roseaux;
& nous foulant aux pieds jusqu'au fond des eaux,
tantôt l'une, & puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
du combat qu'a causé Madame la Génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
s'alla cacher à leurs dépens;
il en écrasoit vingt par heure.
Hélas! on voit que de tout temps
les petits ont pâti des sottises des grands.

FABLE V.

La Chauvesouris & les deux Belettes.

Une Chauvesouris donna tête baissée,
dans un nid de Belette : & si-tôt qu'elle y fut,
l'autre envers les souris de long-temps courroucée,
pour la dévorer accourut.
Quoi? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
après que votre race a tâché de me nuire?
n'êtes vous pas souris? parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.
Pardonnez moi, dit la pauvrette,
ce n'est pas ma profession.
Moi souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles:
grâce à l'Auteur de l'univers,
je suis oiseau : voyez mes ailes;
vive la gent qui fend les airs.
Sa raison plut & sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
aveuglément se va fourer
chez une autre Belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La Dame du logis, avec son long museau,
s'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.
Moi, pour telle passer! vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris, vivent les rats;
Jupiter confonde les chats.
Par cette adroite répartie,
elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés, qui, d'écharpes changeants,
aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le Sage dit, selon les gens,
vive le Roi, vive la Ligue.

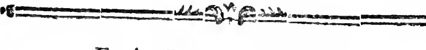
FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une fleche.

MORTELLEMENT atteint d'une fleche empennée (1),
un Oiseau déploroit sa triste destinée;
& disoit, en souffrant un surcroît de douleur:
faut-il contribuer à son propre malheur?
Cruels humains, vous tirez de nos ailes
de quoi faire voler ces machines mortelles:
mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet toujours une moitié
fournira des armes à l'autre.

(1) *Empenné* : garni de plumes. Ce mot n'est gueres d'usage qu'en parlant d'une fleche.





FABLE VII.

La Lice & sa Compagne.

Une Lice étant sur son terme,
& ne sachant où mettre un fardeau si pesant,
fait si bien, qu'à la fin sa compagne consent
de lui prêter sa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court : elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit :
je suis prête à sortir avec toute ma bande,
si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
il faut que l'on en vienne aux coups,
il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
ils en auront bientôt pris quatre.



FABLE VIII.

L'Aigle & l'Escarbot.

L'AIGLE donnoit la chasse à maître Jean Lapin,
qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.
Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
étoit sûr : mais où mieux? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant sur lui, nonobstant cet asyle,
l'Escarbot intercede & dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
d'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux;
mais ne me faites pas cet affront, je vous prie,
& puisque Jean Lapin vous demande la vie,
donnez la lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux:
c'est mon voisin, c'est mon compere.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
choque de l'aile l'Escarbot,
l'étourdit, l'oblige à se taire,
enleve Jean Lapin. L'Escarbot indigné,
vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, & voyant ce ménage,
remplit le ciel de cris; &, pour comble de rage,
ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an, vivre en mere affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut;
la mort de Jean Lapin, derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois,
n'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganimede,
du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,

dépose en son giron ses œufs, & croit qu'en paix
ils seront dans ce lieu; que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre :
hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
sur la robe du Dieu fit tomber une crotte :
le Dieu la secouant, jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle sut l'inadvertance,
elle menaça Jupiter
d'abandonner sa Cour, d'aller vivre au désert :
de quitter toute dépendance,
avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'Escarbot comparut,
fit sa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
le Monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
de transporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
en une autre saison, quand la race Escarbote
est en quartier d'hiver, & comme la marmote,
se cache & ne voit point le jour.



FABLE IX.

Le Lion & le Moucheron.

VA-t-en, chétif insecte, excrément de la terre.
C'est en ces mots que le Lion
parloit un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi
me fasse peur, ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi;
je le mene à ma fantaisie.

A peine il achevoit ces mots,
que lui-même il ſonna la charge,
fut le trompette & le héros.
Dans l'abord il ſe met au large,
puis, prend ſon temps, fond ſur le cou
du Lion qu'il rend preſque fou.
Le quadrupede écume, & ſon œil étincelle:
il rugit: on ſe cache, on tremble à l'environ;
& cette alarme univerſelle
eſt l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle,
tantôt pique l'échine, & tantôt le muſeau,
tantôt entre au fond du naſeau.
La rage alors ſe trouve à ſon faîte montée.
L'inviſible ennemi triomphe, & rit de voir
qu'il n'eſt griffe ni dent en la bête irritée,
qui de la mettre en ſang ne faſſe ſon devoir.
Le malheureux Lion ſe déchire lui-même,
fait réſonner ſa queue à l'entour de ſes flancs,
bat l'air qui n'en peut mais; & ſa fureur extrême
le fatigue, l'abat: le voilà ſur les dents.
L'Inſecte, du combat ſe retire avec gloire:
comme il ſonna la charge, il ſonna la victoire,
va par tout l'annoncer, & rencontre en chemin
l'embuſcade d'une araignée:
il y rencontre auſſi ſa fin.
Quelle choſe par-là nous peut être enſeignée?
J'en vois deux, dont l'une eſt, qu'entre nos ennemis,
les plus à craindre ſont ſouvent les plus petits:
l'autre, qu'aux grands périls, tel a pu ſe ſouſtraire,
qui périt pour la moindre affaire.





FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de ſel.

UN Anier, ſon ſceptre à la main,
menoit en Empereur Romain
deux courſiers à longues oreilles.
L'un d'éponges chargé, marchoit comme un courier:
& l'autre ſe faiſant prier,
portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge étoit de ſel. Nos gaillards pélerins
par monts, par vaux & par chemins
au gué d'une riviere à la fin arriverent,
& fort empêchés ſe trouverent.
L'Anier, qui tous les jours traverſoit ce gué-là,
ſur l'Ane à l'éponge monta,
chaſſant devant lui l'autre bête,
qui voulant en faire à ſa tête,
dans un trou ſe précipita,
revint ſur l'eau, puis échappa:
car au bout de quelques nagées
tout ſon ſel ſe fondit ſi bien,
que le Baudet ne ſentit rien
ſur ſes épaules ſoulagées.
Camarade épongier prit exemple ſur lui,
comme un mouton qui va deſſus la foi d'autrui.
Voilà mon Ane à l'eau; juſqu'au col il ſe plonge,
lui, le conducteur & l'éponge.
Tous trois burent d'autant: l'Anier & le Griſon
firent à l'éponge raiſon.
Celle-ci devint ſi peſante,
& de tant d'eau s'emplit d'abord,
que l'Ane ſuccombant, ne put gagner le bord.
L'Anier l'embraſſoit dans l'attente
d'une prompte & certaine mort.

Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe.
C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.



FABLE XI.

Le Lion & le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des animaux, en cette occasion,
montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru,
qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts,
ce Lion fut pris dans des rets,
dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents,
qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps
font plus que force ni que rage.



FABLE XII.

La Colombe & la Fourmis (1).

L'AUTRE exemple eſt tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruiſſeau buvoit une Colombe :
quand ſur l'eau ſe penchant une Fourmis y tombe.
Et dans cet océan l'on eût vu la Fourmis
s'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe auſſi-tôt uſa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté,
ce fut un promontoire, où la Fourmis arrive.
Elle ſe ſauve; & là-deſſus
paſſe un certain croquant (2) qui marchoit les pieds nus.
Ce croquant, par hazard, avoit une arbalête.
Dès qu'il voit l'oiſeau de Vénus,
il le croit en ſon pot, & deja lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
la Fourmis le pique au talon.
Le vilain (3) retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, & tire de long.
Le ſouper du croquant avec elle s'envole :
point de pigeon pour une obole.

(1) *Fourmis* eſt écrit dans cette Fable avec une *s* à la fin, contre l'uſage, pour éviter deux hiatus, ſavoir : *une Fourmi y tombe* & *la Fourmi arrive*.

(2) *Croquant :* homme de néant, gueux, miſérable.

(3) *Vilain.* Autrefois : payſan, roturier, &c.



FABLE XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Un Astrologue un jour se laissa choir
au fond d'un puits. On lui dit : pauvre bête,
tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
peut servir de leçon à la plûpart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
il en est peu, qui fort souvent
ne se plaisent d'entendre dire,
qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu'Homere & les siens ont chanté,
qu'est-ce, que le hazard parmi l'antiquité,
& parmi nous la Providence?
Or, du hazard il n'est point de science :
s'il en étoit, on auroit tort
de l'appeller hazard, ni fortune, ni sort,
toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontés souveraines
de celui qui fait tout, & rien qu'avec dessein,
qui les fait que lui seul? comment lire en son sein?
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
à quelle utilité? pour exercer l'esprit
de ceux qui de la sphere & du globe ont écrit?
pour nous faire éviter des maux inévitables?
nous rendre dans les biens de plaisirs incapables;
& causant du dégoût pour ces biens prévenus,
les convertir en maux devant (1) qu'ils soient venus?

(1) *Devant.* Voyez la premiere note de la troisieme Fable du quatrieme Livre.

C'eſt erreur, ou plutôt c'eſt crime de le croire.
Le firmament ſe meut, les aſtres font leur cours,
le ſoleil nous luit tous les jours :
tous les jours ſa clarté ſuccede à l'ombre noire,
ſans que nous puiſſions autre choſe inférer
que la néceſſité de luire & d'éclairer,
d'amener les ſaiſons, de mûrir les ſemences,
de verſer ſur les corps certaines influences.
Du reſte, en quoi répond au ſort toujours divers,
ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiſeurs d'horoſcope,
quittez les Cours des Princes de l'Europe.
Emmenez avec vous les Souffleurs tout d'un temps.
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop; revenons à l'hiſtoire
de ce ſpéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de ſon art menſonger,
c'eſt l'image de ceux qui bâillent aux chimeres,
cependant qu'ils ſont en danger,
ſoit pour eux, ſoit pour leurs affaires.

FABLE XIV.

Le Lievre & les Grenouilles.

Un Lievre en ſon gîte ſongeoit,
(car que faire en un gîte à moins que l'on ne ſonge?)
Dans un profond ennui ce Lievre ſe plongeoit :
cet animal eſt triſte, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux,
ſont, diſoit-il, bien malheureux.
Ils ne ſauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaiſir pur : toujours aſſauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
m'empêche de dormir, ſinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque ſage cervelle.

Et la peur se corrige-t-elle ?
je crois même qu'en bonne foi
les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre Lievre ;
& cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet :
un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fievre.
Le mélancolique animal,
en rêvant à cette matiere,
entend un léger bruit : ce lui fut un signal
pour s'enfuir devers sa tanniere.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes :
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
qu'on m'en fait faire ! ma présence
effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
& d'où me vient cette vaillance ?
comment, des animaux qui tremblent devant moi !
je suis donc un foudre de guerre ?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FABLE XV.

Le Coq & le Renard.

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
un vieux Coq adroit & matois (1).
Frere, dit un Renard, adoucissant sa voix,
nous ne sommes plus en querelle :
paix générale cette fois.

---

(1) *Matois* : fin.

Je viens te l'annoncer, descends que je t'embrasse.
Ne me retardes point, de grace :
je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens & toi pouvez vaquer,
sans nulle crainte, à vos affaires :
nous vous y servirons en freres.
Faites-en les feux dès ce soir ;
& cependant viens recevoir
le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
que celle
de cette paix :
& ce m'est une double joie
de la tenir de toi. Je vois deux lévriers
qui, je massure, sont couriers,
que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vite, & seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire,
nous nous réjouirons du succès de l'affaire
une autre fois. Le galant aussi-tôt
tire ses gregues (1), gagne au haut,
mal content de son stratagême ;
& notre vieux Coq, en soi-même,
se mit à rire de sa peur ;
car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

---

(1) *Gregue :* espece de haut-de-chausses. *Tirer ses gregues :* s'enfuir, décamper au plus vite.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'OISEAU de Jupiter enlevant un mouton,
un Corbeau témoin de l'affaire,
& plus foible de reins, & non pas moins glouton,
en voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
marque entre cent moutons, le plus gras, le plus beau,
un vrai mouton de sacrifice.
On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disoit, en le couvant des yeux:
je ne sai qui fut ta nourrice,
mais ton corps me paroît en merveilleux état:
tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonniere créature
pesoit plus qu'un fromage, outre que sa toison
étoit d'une épaisseur extrême,
& mêlée, à-peu-près, de la même façon
que la barbe de Polyphême.
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer, la conséquence est nette.
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leure (1).
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs:
où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

(1) *Leure* : appât.



FABLE XVII.

La Paon ſe plaignant à Junon.

Le Paon ſe plaignoit à Junon.
Déeſſe, diſoit-il, ce n'eſt pas ſans raiſon
que je me plains, que je murmure :
le chant dont vous m'avez fait don
déplait à toute la nature :
au lieu qu'un Roſſignol, chétive créature,
forme des ſons auſſi doux qu'éclatants,
eſt lui ſeul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colere :
oiſeau jaloux, & qui devrois te taire,
eſt-ce à toi d'envier la voix du Roſſignol,
toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
un arc-en ciel nué de cent ſortes de ſoies,
qui te panades, qui déploies
une ſi riche queue, & qui ſemble à nos yeux
la boutique d'un lapidaire?
Eſt-il quelque oiſeau ſous les cieux
plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverſes qualités.
Les uns ont la grandeur & la force en partage:
le Faucon eſt léger, l'Aigle plein de courage,
le Corbeau ſert pour le préſage,
la Corneille avertit des malheurs à venir.
Tous ſont contents de leur ramage.
Ceſſe donc de te plaindre, ou bien pour te punir
je t'ôterai ton plumage.

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en Femme.

Un homme chérissoit éperduement sa Chatte ;
il la trouvoit mignonne, & belle, & délicate,
qui miauloit d'un ton fort doux :
il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prieres, par larmes,
par sortileges, & par charmes,
fait tant qu'il obtient du Destin,
que sa Chatte, en un beau matin,
devient femme, & le matin même,
maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
de fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
ne charma tant son favori,
que fait cette épouse nouvelle
son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte :
il n'y trouve plus rien de Chatte ;
& poussant l'erreur jusqu'au bout,
la croit femme en tout & par-tout.
Lorsque quelques souris qui rongeoient de la natte
troublerent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussi-tôt la Femme est sur pieds :
elle manque son aventure.
Souris de revenir, Femme d'être en posture.
Pour cette fois elle accourut à point :
car ayant changé de figure,
les souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
tant le naturel a de force.
Il se moque de tout : certain âge accompli,

le vaſe eſt imbibé, l'étoffe a pris ſon pli.
En vain de ſon train ordinaire
on le veut déſaccoutumer.
Quelque choſe qu'on puiſſe faire,
on ne ſauroit le réformer.
Coups de fourches, ni d'étrivieres
ne lui font changer de manieres;
& fuſſiez-vous embâtonnés,
jamais vous n'en ſerez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
il reviendra par les fenêtres.



FABLE XIX.

Le Lion & l'Ane chaſſant.

Le Roi des animaux ſe mit un jour en tête
de giboyer (1). Il célébroit ſa fête.
Le gibier du Lion, ce ne ſont point moineaux,
mais beaux & bons ſangliers, daims & cerſs bons & beaux.
Pour réuſſir dans cette affaire,
il ſe ſervit du miniſtere
de l'Ane à la voix de Stentor.
L'Ane à Meſſer (2) Lion fit office de cor.
Le Lion le poſta, le couvrit de ramée,
lui commanda de braire, aſſuré qu'à ce ſon
les moins intimidés fuiroient de leur maiſon.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
à la tempête de ſa voix:
l'air en retentiſſoit d'un bruit épouvantable:

(1) *Giboyer*: chaſſer. La vraie ſignification de ce verbe eſt *chaſſer à l'arquebuſe.*
(2) *Meſſer*; pour Meſſire.

la

la frayeur saisissoit les hôtes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piege inévitable
où les attendoit le Lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié.
Si je ne connoissois ta personne & ta race,
j'en serois moi-même effrayé.
L'Ane, s'il eût osé, se fût mis en colere,
encor qu'on le raillât avec juste raison :
car qui pourroit souffrir un Ane fanfaron ?
ce n'est pas là leur caractere.



FABLE XX.

Testament expliqué par Esope.

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
c'étoit l'oracle de la Grece :
lui seul avoit plus de sagesse
que tout l'Aréopage. En voici pour essai
une histoire des plus gentilles,
& qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
toutes trois de contraire humeur :
une buveuse, une coquette,
la troisieme avare parfaite.
Cet homme par son testament,
selon les loix municipales,
leur laissa tout son bien par portions égales,
en donnant à leur mere tant,
payable quand chacune d'elles
ne posséderoit plus sa contingente part.
Le pere mort, les trois femelles

courent au teſtament, ſans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
la volonté du teſtateur,
mais en vain : car comment comprendre
qu'auſſi-tôt que chacune ſœur
ne poſſédera plus ſa part héréditaire,
il lui faudra payer ſa mere?
ce n'eſt pas un fort bon moyen
pour payer, que d'être ſans bien.
Que vouloit donc dire le pere?
L'affaire eſt conſultée; & tous les Avocats
après avoir tourné le cas
en cent & cent mille manieres,
y jettent leur bonnet, ſe confeſſent vaincus;
& conſeillent aux héritieres
de partager le bien ſans ſonger au ſurplus.
Quant à la ſomme de la veuve,
voici, leur dirent-ils, ce que le Conſeil treuve (1):
il faut que chaque ſœur ſe charge par traité
du tiers payable à volonté,
ſi mieux n'aime la mere en créer une rente
dès le décès du mort courante.
La choſe ainſi réglée, on compoſa trois lots:
en l'un, les maiſons de bouteille,
les buffets dreſſés ſous la treille,
la vaiſſelle d'argent, les cuvettes, les brocs,
les magaſins de Malvoiſie,
les eſclaves de bouche, & pour dire en deux mots,
l'attirail de la goinfrerie (2).
Dans un autre, celui de la coquetterie,
la maiſon de la ville, & les meubles exquis,
les eunuques & les coëffeuſes,
& les brodeuſes,

---

(1) *Treuver* : trouver. On ne ſe ſert plus actuellement de premier.

(2) *Goinfrerie* ; gourmandiſe, débauche de table.

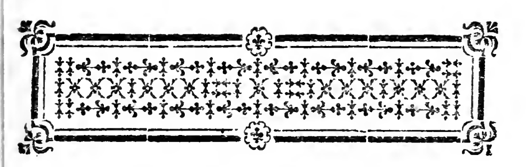
les joyaux, les robes de prix.
Dans le troisieme lot, les fermes, le ménage,
les troupeaux & le pâturage,
valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire,
que peut-être pas une sœur
n'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi, chacune prit son inclination,
le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,
que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva
le partage & le choix. Esope seul trouva
qu'après bien du temps & des peines,
les gens avoient pris justement
le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple qui se pique
d'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
a si mal entendu la volonté suprême
d'un testateur! Ayant ainsi parlé,
il fait le partage lui-même,
& donne à chaque sœur un lot contre son gré,
rien qui pût être convenable,
partant rien aux sœurs d'agréable:
à la coquette l'attirail
qui suit les personnes buveuses:
la biberonne (1) eut le bétail:
la ménagere eut les coëffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
alléguant qu'il n'étoit moyen
plus sûr pour obliger ces filles
à se défaire de leur bien:
qu'elles se marioient dans les bonnes familles,
quand on leur verroit de l'argent:

(1) *Biberonne :* buveuse.

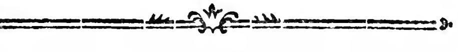
pairoient leur mere tout comptant,
ne poſſéderoient plus les effets de leur pere,
ce que diſoit le teſtament.
Le peuple s'étonna comme il ſe pouvoit faire
qu'un homme ſeul eût plus de ſens
qu'une multitude de gens.

Fin du deuxieme livre.





LIVRE TROISIEME.



FABLE PREMIERE.

Le Meûnier, son Fils, & l'Ane.

A. M. D. M.

L'INVENTION des arts étant un droit d'aîneſſe,
nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece :
mais ce champ ne ſe peut tellement moiſſonner,
que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eſt un pays plein de terres déſertes.
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait aſſez bien inventé :
autrefois à Racan, Malherbe l'a conté.

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de ſa lyre,
diſciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
ſe rencontrant un jour tout ſeuls & ſans témoins,
(comme ils ſe confioient leurs penſers (1) & leurs ſoins)
Racan commence ainſi : dites-moi, je vous prie,
vous qui devez ſavoir les choſes de la vie,
qui par tous ſes degrés avez déja paſſé,
& que rien ne doit fuir en cet âge avancé,

(1) *Leurs penſers.* Ce ſubſtantif maſculin eſt actuellement preſque hors d'uſage.

à quoi me résoudrai-je ? il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance.
Dois-je, dans la province établir mon séjour ?
prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes :
la guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter,
mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : contenter tout le monde ?
écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit, qu'un Meûnier & son fils,
l'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
on lui lia les pieds, on vous le suspendit :
puis cet homme & son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre !
le premier qui les vit, de rire s'éclata (1).
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meûnier, à ces mots, connoît son ignorance.
Il met sur pieds sa bête, & la fait détaler.
L'Ane qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
se plaint en son patois. Le Meûnier n'en a cure (2).
Il fait monter son fils, il suit ; & d'aventure
passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put :
Oh là, oh, descendez que l'on ne vous le dise,
jeune homme qui menez laquais à barbe grise.
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le Meûnier, il vous faut contenter.

---

(1) Aujourd'hui l'on ne dit plus *s'éclater*, mais *éclater de rire.*

(2) *Avoir cure.* Se soucier, se mettre en peine, &c.

L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit : c'est gran'honte
qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
tandis que ce nigaud, comme un Evêque assis,
fait le veau sur son Ane, & pense être bien sage.
Il n'est, dit le Meûnier, plus de veau à mon âge.
Passez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets, coup sur coup renvoyés,
l'homme crut avoir tort, & mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisieme troupe
trouve encore à gloser. L'un dit : ces gens sont fous :
le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourique !
n'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu, dit le Meûnier, est bien fou du cerveau,
qui prétend contenter tout le monde & son pere.
Essayons toutefois, si par quelque maniere
nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'Ane se prélassant (1), marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit : est-ce la mode
que baudet aille à l'aise, & Meûnier s'incommode ?
qui de l'Ane ou du maître est fait pour se lasser ?
je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, & conservent leur Ane :
Nicolas, au rebours : car quand il va voir Jeanne,
il monte sur sa bête, & la chanson le dit.
Beau trio de beaudets ! Le Meûnier répartit :
je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue :
mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
j'en veux faire à ma tête : il le fit, & fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
allez, venez, courez, demeurez en province,
prenez femme, Abbaye, emploi, gouvernement,
les gens en parleront, n'en doutez nullement.

---

(1) *Se prélasser* : marcher gravement, se carrer.



FABLE II.

Les Membres & l'Estomac.

Je devois par la Royauté
avoir commencé mon ouvrage ;
à la voir d'un certain côté,
Messer Gaster (1) en est l'image.
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui, les membres se lassant,
chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme :
& pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;
notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur :
il ne se forma plus de nouveau sang au cœur :
chaque membre en souffrit, les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
que celui qu'ils croyoient oisif & paresseux,
à l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit & donne ; & la chose est égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
tout tire d'elle l'aliment.

---

(1) *Gaster* : l'estomac, en terme de médecine.

Elle fait ſubſiſter l'artiſan de ſes peines,
enrichit le marchand, gage le Magiſtrat,
maintient le laboureur, donne paye au ſoldat,
diſtribue en cent lieux ſes grâces ſouveraines,
entretient ſeul tout l'Etat.
Menenius le ſut bien dire.
La Commune s'alloit ſéparer du Sénat.
Les mécontents diſoient qu'il avoit tout l'Empire,
le pouvoir, les tréſors, l'honneur, la dignité:
au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja poſté,
la plupart s'en alloient chercher une autre terre,
quand Menenius leur fit voir
qu'ils étoient aux membres ſemblables;
& par cet Apologue inſigne entre les Fables,
les ramena dans leur devoir.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

Un Loup qui commençoit d'avoir petite part
aux brebis de ſon voiſinage,
crut qu'il falloit s'aider de la peau du renard,
& faire un nouveau perſonnage.
Il s'habille en berger, endoſſe un hoqueton (1),
fait ſa houlette d'un bâton,
ſans oublier la cornemuſe.
Pour pouſſer juſqu'au bout la ruſe,
il auroit volontiers écrit ſur ſon chapeau:
c'eſt moi qui ſuis Guillot, berger de ce troupeau.

---

(1) *Hoqueton*: eſpece de caſaque. Peu en uſage dans ce ſens là.

Sa perſonne étant ainſi faite,
& ſes pieds de devant poſés ſur ſa houlette,
Guillot le Sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu ſur l'herbette,
dormoit alors profondément.
Son chien dormoit auſſi, comme auſſi ſa muſette.
La plupart des brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laiſſa faire;
& pour pouvoir mener vers ſon fort les brebis,
il voulut ajouter la parole aux habits,
choſe qu il croyoit néceſſaire;
mais cela gâta ſon affaire.
Il ne put du paſteur contreſaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
& découvrit tout le myſtere.
Chacun ſe réveille à ce ſon,
les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre Loup dans cette eſclandre,
empêché par ſon hoqueton,
ne put ni fuir, ni ſe défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes ſe laiſſent prendre.
Quiconque eſt Loup, agiſſe en Loup :
c'eſt le plus certain de beaucoup.



FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les Grenouilles ſe laſſant
de l'état démocratique,
par leurs clameurs firent tant
que Jupin les ſoumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un Roi tout pacifique:
ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,

que la gent marécageuse,
gent fort sotte & fort peureuse,
s'alla cacher sous les eaux,
dans les joncs, dans les roseaux,
dans les trous du marécage,
sans oser de long-temps regarder au visage
celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or, c'étoit un soliveau,
de qui la gravité fit peur à la premiere,
qui de le voir s'aventurant,
osa bien quitter sa taniere.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
il en vint une fourmilliere;
& leur troupe à la fin se rendit familiere
jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le souffre, & se tient toujours coi (1).
Jupin en a bien-tôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une grue,
qui les croque, qui les tue,
qui les gobe à son plaisir :
& Grenouilles de se plaindre;
& Jupin de leur dire : & quoi votre desir
à ses loix croit-il nous astreindre?
vous avez dû premierement
garder votre gouvernement :
mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
que votre premier Roi fût débonnaire & doux :
de celui-ci contentez-vous,
de peur d'en rencontrer un pire.

---

(1) *Coi* : tranquille, en repos.



FABLE V.

Le Renard & le Bouc.

CAPITAINE Renard alloit de compagnie
avec ſon ami Bouc des plus hauts encornés.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que ſon nez.
L'autre étoit paſſé maître en fait de tromperie.
La ſoif les obligea de deſcendre en un puits.
Là, chacun d'eux ſe déſaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
le Renard dit au Bouc : que ferons-nous, compere
ce n'eſt pas tout de boire, il faut ſortir d'ici.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes auſſi:
mets-les contre le mur. Le long de ton échine
je grimperai premierement,
puis ſur tes cornes m'élevant,
à l'aide de cette machine,
de ce lieu ci je ſortirai.
après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il eſt bon; & je loue
les gens bien ſenſés comme toi :
je n'aurois jamais, quant à moi,
trouvé ce ſecret, je l'avoue.
Le Renard ſort du puits, laiſſe ſon compagnon ;
& vous lui fait un beau ſermon
pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
autant de jugement que de barbe au menton,
tu n'aurois pas, à la légere,
deſcendu dans ce puits. Or, adieu, j'en ſuis hors:
tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts :
car pour moi j'ai certaine affaire
qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute choſe il faut conſidérer la fin.

FABLE VI.

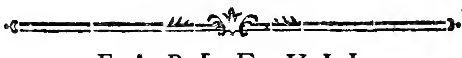
L'Aigle, la Laie & la Chatte.

L'AIGLE avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
la Laie au pied, la Chatte entre les deux;
& sans s'incommoder, moyennant ce partage,
meres & nourrissons faisoient leur tripotage.
La Chatte détruisit par sa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit : notre mort
au moins de nos enfants, car c'est tout un aux meres,
ne tardera possible gueres.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
cette maudite Laie, & creuser une mine ?
c'est pour déraciner le chêne assurément,
& de nos nourrissons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils seront dévorés :
qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
la perfide descend tout droit
à l'endroit
où la Laie est en gésine (1).
Ma bonne amie & ma voisine,
lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits:
obligez-moi de n'en rien dire :
son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
la Chatte en son trou se retire.
L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
de ses petits : la Laie encore moins :

(1) *En gésine;* en couche. Très-vieux.

ſottes de ne pas voir que le plus grand des ſoins
ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez ſoi l'une & l'autre s'obſtine,
pour ſecourir les ſiens dedans l'occaſion ;
l'Oiſeau royal, en cas de mine,
la Laie, en cas d'irruption.
La faim détruiſit tout : il ne reſta perſonne
de la gent marcaſſine, & de la gent aiglonne,
qui n'allât de vie à trépas :
grand renfort pour Meſſieurs les Chats.

Que ne fait point ourdir une langue traîtreſſe
par ſa pernicieuſe adreſſe ?
Des malheurs qui ſont ſortis
de la boëte de Pandore,
celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
c'eſt la fourbe, à mon avis.

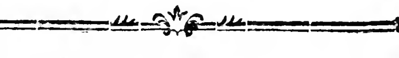


FABLE VII.

L'Ivrogne & ſa Femme.

CHACUN a ſon défaut, où toujours il revient :
honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me ſouvient :
je ne dis rien que je n'appuye
de quelque exemple. Un ſuppôt de Bacchus
altéroit ſa ſanté, ſon eſprit & ſa bourſe.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur courſe,
qu'ils ſont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
avoit laiſſé ſes ſens au fond d'une bouteille,
ſa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
cuverent à loiſir. A ſon réveil il treuve
l'attirail de la mort à l'entour de ſon corps.
Un luminaire, un drap des morts.

Oh ! dit-il, qu'eſt-ceci ? ma femme eſt-elle veuve ?
Là-deſſus, ſon épouſe, en habit d'Aleĉton,
maſquée, & de ſa voix contrefaiſant le ton,
vient au prétendu mort, approche de ſa biere,
lui préſente un chaudeau (1) propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune maniere
qu'il ne ſoit citoyen d'enfer.
Quelle perſonne es-tu ? dit il à ce phantôme.
La celleriere du Royaume
de Satan, reprit-elle ; & je porte à manger
à ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart ſans ſonger :
tu ne leur portes point à boire ?



FABLE VIII.

La Goutte & l'Araignée.

QUAND l'enfer eut produit la Goutte & l'Araignée ;
mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
d'être pour l'humaine lignée
également à redouter.
Or, aviſons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces caſes (2) étroites ;
& ces palais ſi grands, ſi beaux, ſi bien dorés ?
je me ſuis propoſé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchettes :
accommodez-vous, ou tirez.
Il n'eſt rien, dit l'Aragne (3) aux caſes qui me plaiſe.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
de ces gens nommés Médecins,

(1) *Chaudeau* ; eſpece de potage.
(2) *Caſe* ſignifie ici : chaumiere, cabane.
(3) *Aragne* ; pour araignée.

ne crut pas y pouvoir demeurer à ſon aiſe.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
s'étend avec plaiſir ſur l'orteil d'un pauvre homme,
diſant : je ne crois pas qu'en ce poſte je chomme,
ni que d'en déloger, & faire mon paquet,
jamais Hippocrate me ſomme.
L'Aragne cependant ſe campe en un lambris,
comme ſi de ces lieux elle eût fait bail à vie,
travaille à demeurer : voilà ſa toile ourdie :
voilà des moucherons de pris.
Une ſervante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tiſſue, autre coup de balai.
Le pauvre beſtion (1) tous les jours déménage.
Enfin, après un vain eſſai,
il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,
plus malheureuſe mille fois
que la plus malheureuſe Aragne.
Son hôte la menoit, tantôt fendre du bois,
tantôt fouir, houer. Goutte bien tracaſſée,
eſt, dit-on, à demi panſée.
Oh ! je ne ſaurois plus, dit-elle, y réſiſter.
Changeons, ma ſœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter :
elle la prend au mot, ſe gliſſe en la cabane :
point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit ſe loger
chez un prélat qu'elle condamne
à jamais du lit ne bouger.
Cataplaſmes, Dieu ſait ! Les gens n'ont point de honte
de faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la ſorte ſon compte,
& fit très-ſagement de changer de logis.

---

(1) *Beſtion :* bête, animal.



FABLE

FABLE IX.

Le Loup & la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie (1),
se pressa, dit-on, tellement,
qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
près de là passe une Cicogne.
Il lui fait signe, elle accourt.
Voilà l'opératrice aussi tôt en besogne.
Elle retira l'os : puis, pour un si bon tour,
elle demanda son salaire.
Votre salaire? dit le Loup ;
vous riez, ma bonne commere.
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
d'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez, vous êtes une ingrate,
ne tombez jamais sous ma patte.

---

(1) *Frairie* : partie de divertissement, de bonne chere.

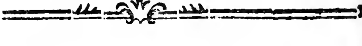




FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On exposoit une peinture,
où l'artisan avoit tracé
un Lion d'immense stature
par un seul homme terrassé.
Les regardants en tiroient gloire.
Un Lion, en passant, rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
on vous donne ici la victoire;
Mais l'ouvrier vous a déçus,
il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
si mes confreres savoient peindre.



FABLE XI.

Le Renard & les Raisins.

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normand,
mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
des raisins mûrs apparemment,
& couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
ils sont trop verds, dit-il, & bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

FABLE XII.

Le Cygne & le Cuisinier.

DANS une ménagerie
de volatilles remplie,
vivoient le Cygne & l'Oison.
Celui-là destiné pour les regards du maître,
celui-ci pour son goût : l'un qui se piquoit d'être
commensal (1) du jardin, l'autre de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,
tantôt on les eût vus côte à côte nager,
tantôt courir sur l'onde, & tantôt se plonger,
sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuisinier ayant trop bu d'un coup,
prit pour Oison le Cygne; & le tenant au cou,
il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.
Le Cuisinier fut fort surpris,
& vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe!
non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe
la gorge à qui s'en sert si bien.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe,
le doux parler ne nuit de rien.

---

(1) *Commensal.* Ce mot est employé ici dans le sens de *fréquenter habituellement* : mais sa vraie signification est. *qui mange à même table avec un autre* : il n'est guere d'usage actuellement, qu'en parlant des Officiers de la Maison du Roi.



FABLE XIII.

Les Loups & les Brebis.

APRÈS mille ans & plus de guerre déclarée,
les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
car si les Loups mangeoient mainte bête égarée;
les bergers, de leur peau, se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages;
les Loups leurs louveteaux, & les Brebis leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
& réglé par des commissaires;
au bout de quelque temps que Messieurs les louvats (1)
se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
étranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leur gens secrettement.
Les chiens, qui sur leur foi, reposoient sûrement,
furent étranglés en dormant.
Cela fut si-tôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échapa.

Nous pouvons conclure de là
qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
j'en conviens : mais de quoi sert-elle
avec des ennemis sans foi?

(1) *Louvats*; pour louveteaux.

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le Lion, terreur des forêts,
chargé d'ans, & pleurant son antique prouesse (1),
fut enfin attaqué par ses propres sujets,
devenus forts par sa foiblesse.
Le cheval s'approchant, lui donne un coup de pied;
le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languissant, triste & morne,
peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
quand voyant l'âne même à son antre courir,
ah! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir,
mais c'est mourir deux fois, que souffrir tes atteintes.



FABLE XV.

Philomele & Progné.

Autrefois Progné l'Hirondelle
de sa demeure s'écarta;
& loin des villes s'emporta
dans un bois où chantoit la pauvre Philomele.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue:
je ne me souviens point que vous soyez venue
depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.

---

1) *Prouesse :* valeur, force. Style familier.

Dites-moi, que pensez vous faire?
ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomele, en est-il de plus doux?
Progné lui répartit: & quoi, cette musique
pour ne chanter qu'aux animaux,
tout au plus à quelque rustique (1)?
le désert est-il fait pour des talents si beaux?
venez faire aux cités éclater leurs merveilles:
aussi bien, en voyant les bois,
sans cesse il vous souvient que Térée autrefois
parmi des demeures pareilles
exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,
qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
en voyant les hommes, hélas!
il m'en souvient bien davantage.

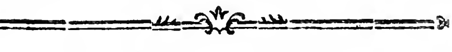
FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne suis pas de ceux qui disent: ce n'est rien,
c'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup; & ce sexe vaut bien
que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
puisqu'il s'agit dans cette Fable
d'une femme qui dans les flots
avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps,
pour lui rendre en cette aventure

(1) *Rustique*: est pris ici substantivement, & signifie: paysan, villageois.

les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
du fleuve, auteur de sa disgrace,
des gens se promenoient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
s'ils n'avoient de sa femme apperçu nulle trace :
nulle, reprit l'un deux; mais cherchez là plus bas,
suivez le fil de la riviere.
Un autre répartit : non, ne le suivez pas,
rebroussez plutôt en arriere.
Quelque soit la pente & l'inclination
dont l'eau par sa course l'emporte,
l'esprit de contradiction
l'aura fait flotter d'autre sorte.
Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
je ne sai s'il avoit raison;
mais que cette humeur soit, ou non,
le défaut du sexe & sa pente,
quiconque avec elle naîtra,
sans faute avec elle mourra,
& jusqu'au bout contredira,
&, s'il peut, encor par delà.



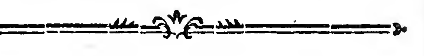
FABLE XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

DAMOISELLE Belette au corps long & fluet,
entra dans un grenier par un trou fort étroit :
elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discrétion,
la galante fit chere lie (1),

(1) *Chere lie* ; bonne chere. Très-vieux.

mangea, rongea : Dieu ſait la vie,
& le lard qui périt en cette occaſion.
La voilà, pour concluſion,
graſſe, maſſue (1) & rebondie.
Au bout de la ſemaine, ayant dîné ſon ſou,
elle entend quelque bruit, veut ſortir par le trou,
ne peut plus repaſſer, & croit s'être mépriſe.
Après avoir fait quelques tours,
c'eſt, dit-elle, l'endroit, me voilà bien ſurpriſe :
j'ai paſſé par ici depuis cinq ou ſix jours.
Un rat qui la voyoit en peine,
lui dit : vous aviez lors la panſe un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre ſortir;
ce que je vous dis-là, l'on le dit à bien d'autres:
mais ne confondons point, par trop approfondir,
leurs affaires avec les vôtres.



FABLE XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'AI lu, chez un conteur de Fables,
qu'un ſecond Rodilard, l'Alexandre des Chats,
l'Attila, le fléau des rats,
rendoit ces derniers miſérables.
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
que ce Chat exterminateur,
vrai Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde:
il vouloit de ſouris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on ſuſpend ſur un léger appui,
la mort aux rats, les ſouricieres,

(1) *Maſlu.* Ce terme populaire eſt très-bien expliqué par le mot qui précede & qui ſuit. On écrit ordinairement : maſlé.

n'étoient

n'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres
les fouris étoient prifonnieres,
qu'elles n'ofoient fortir, qu'il avoit beau chercher,
le galant fait le mort; & du haut d'un plancher
fe pend la tête en bas. La bête fcélérate
à de certains cordons fe tenoit par la patte.
Le peuple des fouris croit que c'eft châtiment,
qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
égratigné quelqu'un, caufé quelque dommage;
enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
fe promettent de rire à fon enterrement,
mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
puis rentrent dans leurs nids à rats,
puis reffortant, font quatre pas,
puis enfin fe mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu reffufcite; & fur fes pieds tombant,
attrape les plus pareffeufes.
Nous en favons plus d'un, dit-il, en les gobant:
c'eft tour de vieille guerre, & vos cavernes creufes
ne vous fauveront pas, je vous en avertis:
vous viendrez toutes au logis.
Il prophétifoit vrai; notre maître Mitis,
pour la feconde fois les trompe & les affine (1),
blanchit fa robe & s'enfarine;
&, de la forte déguifé,
fe niche & fe blotit dans une huche ouverte:
ce fut à lui bien avifé.
La gent trotte-menu s'en vient chercher fa perte.
Un Rat, fans plus, s'abftient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il favoit plus d'un tour:
même il avoit perdu fa queue à la bataille.

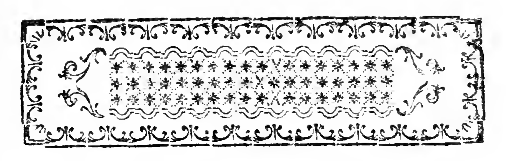
---

(1) *Affiner*: veut dire, dans cette Fable, *furprendre par quelque fineffe.*

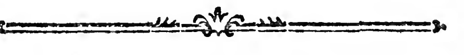
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
s'écria-t-il de loin au Général des Chats;
je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine,
car quand tu serois sac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui : j'approuve sa prudence :
il étoit expérimenté;
& savoit que la méfiance
est mere de la sûreté.

Fin du troisieme Livre.





LIVRE QUATRIEME.



FABLE PREMIERE.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

SÉVIGNÉ de qui les attraits
ſervent aux Grâces de modele,
& qui naquîtes toute belle,
à votre indifférence près :
pourriez-vous être favorable
aux jeux innocents d'une Fable,
& voir, ſans vous épouvanter,
un Lion qu'amour ſut dompter ?
Amour eſt un étrange maître :
heureux qui peut ne le connoître
que par récit, lui ni ſes coups !
Quand on en parle devant vous,
ſi la vérité vous offenſe,
la Fable au moins ſe peut ſouffrir.
Celle-ci prend bien l'aſſurance
de venir à vos pieds s'offrir,
par zele & par reconnoiſſance.

Du temps que les bêtes parloient,
les Lions entre autres vouloient
être admis dans notre alliance.

Pourquoi non? puisque leur engeance
valoit la nôtre en ce temps-là,
ayant courage, intelligence,
& belle hure, outre cela.
Voici comment il en alla.

Un Lion de haut parentage,
en passant par un certain pré,
rencontra bergere à son gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaité
quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur,
la refuser n'étoit pas sûr :
même un refus eût fait possible,
qu'on eût vu quelque beau matin
un mariage clandestin.
Car outre qu'en toute maniere
la belle étoit pour les gens fiers,
fille se coëffe volontiers
d'amoureux à longue criniere.
Le pere donc ouvertement
n'osant renvoyer notre amant,
lui dit : ma fille est délicate :
vos griffes la pourront blesser
quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
on vous les rogne; & pour les dents,
qu'on vous les lime en même-temps;
vos baisers en feront moins rudes,
& pour vous plus délicieux ;
car ma fille y répondra mieux
étant sans ces inquiétudes.
Le Lion consent à cela,
tant son ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes le voilà
comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
il fit fort peu de résistance.
Amour, amour, quand tu nous tiens,
on peut bien dire : adieu prudence.



FABLE II.

Le Berger & la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune étoit petite,
elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage,
le tenterent si bien, qu'il vendit son troupeau,
trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
non plus Berger en chef comme il étoit jadis,
quand ses propres moutons paissoient sur le rivage.
Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis,
fut Pierrot & rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
racheta des bêtes à laine;
& comme un jour les vents retenant leur haleine,
laissoient paisiblement aborder les vaisseaux;
vous voulez de l'argent, ô Mesdames les eaux,
dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelqu'autre:
ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité,
pour montrer par expérience,
qu'un sou, quand il est assuré,
vaut mieux que cinq en espérance;
qu'il faut se contenter de sa condition;
qu'aux conseils de la mer & de l'ambition
nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts & merveilles:
fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.

FABLE III.

La Mouche & la Fourmi.

La Mouche & la Fourmi conteſtoient de leur prix.
O Jupiter, dit la premiere,
faut-il que l'amour-propre aveugle les eſprits
d'une ſi terrible maniere ;
qu'un vil & rampant animal
à la fille de l'air oſe ſe dire égal ?
Je hante les palais, je m'aſſieds à ta table :
ſi l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant (1) toi ;
pendant que celle-ci, chétive & miſérable,
vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez ſoi.
Mais, ma mignone, dites-moi,
vous campez-vous jamais ſur la tête d'un Roi,
d'un Empereur, ou d'une belle ?
je le fais ; & je baiſe un beau ſein quand je veux :
je me joue entre des cheveux :
je rehauſſe d'un teint la blancheur naturelle ;
& la derniere main que met à ſa beauté
une femme allant en conquête,
C'eſt un ajuſtement des Mouches emprunté.
Puis, allez-moi rompre la tête
de vos greniers. Avez-vous dit ?
lui répliqua la ménagere.
Vous hantez les palais : mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la premiere
de ce qu'on ſert devant les Dieux,
croyez-vous qu'il en vaille mieux ?

---

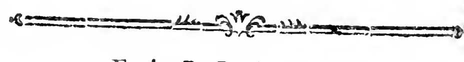
(1) *Devant.* La Fontaine met ici cet adverbe pour *avant* ; mais il n'y a guere aujourd'hui que les gens du commun qui l'employent encore dans ce ſens-là.

Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des Rois & sur celle des ânes
vous allez vous planter, je n'en disconviens pas;
& je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie:
j'en conviens, il est noir ainsi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom Mouche; est-ce un sujet pourquoi
vous fassiez sonner vos mérites?
nomme-t-on pas aussi Mouches les parasites;
cessez donc de tenir un langage si vain:
n'ayez plus ces hautes pensées.
Les Mouches de Cour sont chassées,
Les Mouchards sont pendus; & vous mourrez de faim,
de froid, de langueur, de misere,
quand Phébus regnera sur un autre hémisphere.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai par monts ni par vaux (1)
m'exposer au vent, à la pluie:
je vivrai sans mélancolie:
le soin que j'aurai pris, de soins m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu: je perds le temps: laissez-moi travailler.
Ni mon grenier, ni mon armoire
ne se remplit à babiller.

---

(1) *Vaux*, pluriel de *val*: vallée. Ce pluriel n'est d'usage que dans *courir*, *aller*, *chercher*, &c. *par monts & par vaux.*





FABLE IV.

Le Jardinier & son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
demi-bourgeois, demi-manant,
possédoit en certain village,
un jardin assez propre, & le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue :
là croissoit à plaisir l'oseille & la laitue :
de quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet ;
peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.
Cette félicité par un lievre troublée,
fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée (1)
soir & matin, dit-il ; & des piéges se rit :
les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
il est sorcier, je crois. Sorcier ? Je l'en défie,
repartit le Seigneur. Fût il diable, Miraut,
en dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon-homme, sur ma vie ;
& quand ? & dès demain, sans tarder plus long-temps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà déjeûnons, dit-il ; vos poulets sont-ils tendres ?
la fille du logis, qu'on vous voie, approchez :
quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?
bon-homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
qu'il faut fouiller à l'escarcelle (2).

---

(1) *Goulée* : grosse bouchée ; mais ce mot est mis ici pour *pâture*, *nourriture*.

(2) *Escarcelle* : poche, bourse. N'est plus usité que dans le style burlesque.

Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
auprès de lui la fait asseoir,
prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir:
toutes sottises dont la belle
se défend avec grand respect,
tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeûne très-bien, aussi fait sa famille,
chiens, chevaux & valets, tous gens bien endentés:
il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succede au déjeûné.
Chacun s'anime & se prépare:
les trompes & les cors font un tel tintamarre,
que le bon-homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
le pauvre potager: adieu planches, carreaux:
adieu chicorée & porreaux:
adieu de quoi mettre au potage.
Le lievre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance, il s'enfuit par un trou,
non pas trou, mais trouée, horrible & large plaie
que l'on fit à la pauvre haie
par ordre du Seigneur: car il eût été mal
qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon-homme disoit: ce sont-là jeux de Prince:
mais on le laissoit dire; & les chiens & les gens
firent plus de dégât en une heure de temps,
que n'en auroient fait en cent ans
tous les lievres de la province.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous:
de recourir aux Rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
ni les faire entrer sur vos terres.



FABLE V.

L'Ane & le Chien.

Ne forçons point notre talent :
nous ne ferions rien avec grâce.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens que le ciel chérit & gratifie,
ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser ;
& ne pas ressembler à l'Ane de la Fable,
qui, pour se rendre plus aimable
& plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment, disoit-il en son âme,
ce Chien, parce qu'il est mignon,
vivra de pair à compagnon
avec Monsieur, avec Madame ;
& j'aurai des coups de bâtons ?
Que fait-il ? il donne la patte ?
puis aussi tôt il est baisé :
s'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée,
voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
leve une corne toute usée,
la lui porte au menton fort amoureusement,
non sans accompagner, pour plus grand ornement,
de son chant gracieux cette action hardie.
Oh ! oh ! quelle caresse, & quelle mélodie !
dit le maître aussi-tôt. Holà, Martin-bâton.
Martin-bâton accourt, l'Ane changea de ton.
Ainsi finit la comédie.

FABLE VI.

Le combat des Rats & des Belettes.

LA nation des Belettes,
non plus que celle des chats,
ne veut aucun bien aux Rats:
& ſans les portes étroites
de leurs habitations,
l'animal à longue échine
en feroit, je m'imagine,
de grandes deſtructions.
Or, une certaine année
qu'il en étoit à foiſon,
leur Roi, nommé Ratapon,
mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
déployerent l'étendard.
Si l'on croit la Renommée,
la victoire balança.
Plus d'un guéret s'engraiſſa
du ſang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
tomba preſque en tous endroits
ſur le peuple ſouriquois.
Sa déroute fut entiere:
quoi que pût faire Artarpax,
Pſicarpax, Méridarpax,
qui, tout couverts de pouſſiere,
ſoutinrent aſſez long-temps
les efforts des combattants.
Leur réſiſtance fut vaine;
il fallut céder au ſort:
chacun s'enfuit au plus fort,
tant ſoldat, que capitaine.

Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous
trouvant sa retraite prête,
se sauva sans grand travail.
Mais les Seigneurs sur leur tête,
ayant chacun un plumail,
des cornes ou des aigrettes,
soit comme marques d'honneur,
soit afin que les Belettes
en conçussent plus de peur,
cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
ne fut large assez pour eux:
au lieu que la populace
entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
fut donc des principaux Rats.
Une tête empanachée
n'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
peut souvent en un passage
causer du retardement.
Les petits en toute affaire
esquivent fort aisément:
les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII.

Le Singe & le Dauphin.

C'ETOIT chez les Grecs un usage
que sur la mer tous voyageurs
menoient avec eux en voyage
Singes & chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage,
non loin d'Athenes fit naufrage.

Sans les Dauphins, tout eût péri.
Cet animal eſt fort ami
de notre eſpece : en ſon hiſtoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il ſauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe en cette occurrence,
profitant de la reſſemblance,
lui penſa devoir ſon ſalut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
& ſur ſon dos le fit aſſeoir
ſi gravement, qu'on eût cru voir
ce chanteur que tant on renomme.
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
quand, par hazard, il lui demande :
êtes-vous d'Athenes la grande?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort;
s'il vous y ſurvient quelque affaire,
employez-moi, car mes parents
y tiennent tous les premiers rangs :
un mien couſin eſt Juge-Maire.
Le Dauphin dit bien grand-merci;
& le Pirée a part auſſi
à l'honneur de votre préſence!
vous le voyez ſouvent, je penſe?
Tous les jours : il eſt mon ami,
c'eſt une vieille connoiſſance.
Notre magot prit pour ce coup
le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il eſt beaucoup,
qui prendroient Vaugirard pour Rome;
& qui, caquetants au plus dru,
parlent de tout, & n'ont rien vu.

Le Dauphin rit, tourne la tête;
& le magot conſidéré,
il s'apperçoit qu'il n'a tiré
du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge; & va trouver
quelque homme afin de le ſauver.

FABLE VIII.

L'Homme & l'Idole de bois.

CERTAIN Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
de ces Dieux qui ſont ſourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois.
Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
ſacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais Idole, quel qu'il fût,
n'avoit eu cuiſine ſi graſſe,
Sans que pour tout ce culte à ſon hôte il échût
ſucceſſion, tréſor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, ſi pour un ſou d'orage en quelque endroit
s'amaſſoit d'une ou d'autre ſorte,
l'homme en avoit ſa part, & ſa bourſe en ſouffroit.
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin ſe fâchant de n'en obtenir rien,
il vous prend un lévier, met en pieces l'Idole,
le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
m'as-tu valu, dit-il, ſeulement une obole?
va, ſors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu reſſembles aux naturels
malheureux, groſſiers & ſtupides:
on n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te rempliſſois, plus mes mains étoient vuides:
j'ai bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un Paon muoit : un Geai prit son plumage :
puis après se l'accommoda :
puis parmi d'autres Paons tout fier se panada,
croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
berné, sifflé, moqué, joué,
& par Messieurs les Paons, plumé d'étrange sorte :
même vers ses pareils s'étant réfugié,
il fut par eux mis à la porte.
Il est assez de Geais à deux pieds comme lui,
qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
& que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais ; & ne veux leur causer nul ennui :
ce ne sont pas-là mes affaires.

FABLE X.

Le Chameau & les Bâtons flottants.

Le premier qui vit un Chameau,
s'enfuit à cet objet nouveau.
Le second s'approcha : le troisieme osa faire
un licou pour le Dromadaire.
L'accoutumance (1) ainsi nous rend tout familier.

---

(1) *Accoutumance :* habitude. Ce mot vieillit.

Ce qui nous paroiſſoit terrible & ſingulier,
s'apprivoiſe avec notre vue,
quand ce vint à la continue.
Et, puiſque nous voici tombés ſur ce ſujet,
on avoit mis des gens au guet,
qui voyant ſur les eaux de loin certain objet,
ne purent s'empêcher de dire,
que c'étoit un puiſſant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
& puis nacelle, & puis balot,
enfin bâtons flottants ſur l'onde.

J'en ſais beaucoup de par le monde,
à qui ceci conviendroit bien:
de loin c'eſt quelque choſe, & de près ce n'eſt rien.

FABLE XI.

La Grenouille & le Rat.

TEL, comme dit Merlin, cuide engeigner (1) autrui,
qui ſouvent s'engeigne ſoi-même.
J'ai regret que ce mot ſoit trop vieux aujourd'hui:
il m'a toujours ſemblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au deſſein que j'ai pris:
un Rat plein d'embonpoint, gras & des mieux nourris,
& qui ne connoiſſoit l'Avent ni le Carême,
ſur le bord d'un marais égayoit ſes eſprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en ſa langue:
venez me voir chez moi, je vous ferai feſtin.
Meſſire Rat promit ſoudain:
il n'étoit pas beſoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain

(1) *Cuide engeigner:* croit tromper. Déja vieux du temps de la Fontaine.

la

la curiosité, le plaisir du voyage,
cent raretés à voir le long du marécage :
un jour il conteroit à ses petits enfants
les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
& le gouvernement de la chose publique
aquatique.
Un point sans plus tenoit le galant empêché.
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très-bon remede :
le Rat fut à son pied par la patte attaché.
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commere
s'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
contre le droit des gens, contre la foi jurée,
prétend qu'elle en fera gorge chaude (1) & curée :
(c'étoit, à son avis, un excellent morceau)
déja dans son esprit la galante le croque.
Il atteste les Dieux : la perfide s'en moque.
Il resiste : elle tire. En ce combat nouveau,
un milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
voit d'enhaut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enleve, & par même moyen
la Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & si bien
que de cette double proie
l'oiseau se donne au cœur joie,
ayant, de cette façon,
à souper chair & poisson.
La ruse la mieux ourdie
peut nuire à son inventeur ;
& souvent la perfidie
retourne sur son auteur.

---

(1) *Gorge chaude* : c'est-à-peu près en Fauconnerie ce que *curée* est en Venerie. Proverbialement, faire une gorge chaude de quelque chose, signifie, s'en réjouir, s'en moquer. On ne décidera point dans quel sens la Fontaine emploie ici ce terme : il paroît cependant que c'est dans le second.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNE Fable avoit cours parmi l'Antiquité ;
& la raiſon ne m'en eſt pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité :
voici la Fable toute nue.

La renommée ayant dit en cent lieux
qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre
ne voulant rien laiſſer de libre ſous les Cieux,
commandoit que, ſans plus attendre,
tout peuple à ſes pieds s'allât rendre,
quadrupedes, humains, éléphants, vermiſſeaux,
les Républiques des oiſeaux,
la Déeſſe aux cent bouches, dis-je,
ayant mis par-tout la terreur
en publiant l'Edit du nouvel Empereur,
les Animaux & toute eſpece lige
de ſon ſeul appétit, crurent que cette fois
il falloit ſubir d'autres loix.
On s'aſſemble au déſert. Tous quittent leur taniere :
après divers avis, on réſout, on conclut
d'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniere,
le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le ſeul tribut les tint en peine.
Car que donner ? il falloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
qui poſſédant dans ſon domaine
des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut queſtion de porter ce tribut,
le Mulet & l'Ane s'offrirent,
aſſiſtés du Cheval, ainſi que du Chameau.

Tous quatre en chemin ils se mirent
avec le Singe, Ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monsieur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part,
mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
& j'en serai plus libre, & bien plus en état,
en cas que les voleurs attaquent notre bande,
& que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu;
&, malgré le héros de Jupiter issu,
faisant chere & vivant sur la bourse publique.
Ils arriverent dans un pré
tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré ( ),
où maint mouton cherchoit sa vie,
séjour du frais, véritable patrie
des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
dit-il, je sens un feu qui me brûle au dedans,
& veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire.
On débale; & d'abord le Lion s'écria
d'un ton qui témoignoit sa joie:
que de filles, ô Dieux, mes pieces de monnoie
ont produites! voyez : la plupart sont déja
aussi grandes que leurs meres.

---

(1) *Diapré :* varié de plusieurs couleurs. N'est plus en usage que dans le Blason.

Le croît (1) m'en appartient. Il prit tout là-dessus,
ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura gueres.
Le Singe & les sommiers confus,
sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
& n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait? c'eût été Lion contre Lion:
& le proverbe dit : *Corsaires à Corsaires,*
l'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.



FABLE XIII.

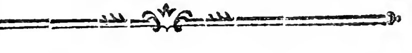
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
âne, cheval & mule aux forêts habitoit :
& l'on ne voyoit point, comme au siecle où nous sommes,
tant de selles & tant de bâts,
tant de harnois pour les combats,
tant de chaises, tant de carrosses,
comme aussi ne voyoit-on pas
tant de festins & tant de nôces.
Or, un Cheval eut alors différend
avec un Cerf plein de vitesse,
& ne pouvant l'attraper en courant,
il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
ne lui donna point de repos

(1) *Croît* : augmentation. On ne se sert ordinairement de ce mot, qu'en parlant du bétail.

que le Cerf ne fût pris, & n'y laissât la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
l'homme son bienfaiteur, disant : je suis à vous :
adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme, il fait meilleur chez nous :
je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
& jusqu'au ventre en la litiere.
Hélas ! que sert la bonne chere,
quand on n'a pas la liberté?
Le Cheval s'apperçut qu'il avoit fait folie :
mais il n'étoit plus temps : déja son écurie
étoit prête & toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien,
sage s'il eût remis une légere offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
c'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
sans qui les autres ne sont rien.



FABLE XIV.

Le Renard & le Buste.

Les Grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit,
Le Renard au contraire à fond les examine,
les tourne de tous sens; & quand il s'apperçoit
que leur fait n'est que bonne mine,
il leur applique un mot qu'un Buste de héros
lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buste creux & plus grand que nature.
Le Renard en louant l'effort de la sculpture :
belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*

Combien de grands Seigneurs sont bustes en ce point.

FABLE XV.

Le Loup, la Chevre & le Chevreau.

LA Bique (1) allant remplir sa traînante mamelle,
& paître l'herbe nouvelle,
ferma sa porte au loquet,
non sans dire à son Biquet (2):
gardez vous sur votre vie,
d'ouvrir que l'on ne vous die
pour enseigne & mot du guet,
foin du Loup & de sa race.
Comme elle disoit ces mots,
Le Loup de fortune (3) passe:
il les recueille à propos,
& les garde en sa mémoire.
La Bique, comme on peut croire,
n'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
& d'une voix papelarde (4)
il demande qu'on ouvre, en disant: foin du Loup,
& croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet soupçonneux, par la fente regarde.
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
s'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point
chez les Loups, comme on sait, rarement en usage).
Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
comme il étoit venu, s'en retourna chez soi.
Où seroit le Biquet s'il eût ajouté foi.

---

(1) *Bique*, (2) *Biquet :* chevre, chevreau. Seulement usités dans quelques Provinces.

(3) *De fortune :* par hazard.

(4) *Papelard :* est pris ici adjectivement, ce qui n'est guere d'usage.

au mot du guet que de fortune
notre Loup avoit entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une;
& le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mere & l'Enfant.

Ce Loup me remet en mémoire
un de ses compagnons qui fut encore mieux pris.
Il y périt : voici l'histoire.

Un villageois avoit à l'écart son logis :
Messer Loup attendoit chape-chute (1) à la porte.
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
veaux de lait, agneaux & brebis,
régiments de dindons, enfin bonne provende (2).
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mere aussi-tôt le gourmande,
le menace, s'il ne se tait,
de le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
remerciant les Dieux d'une telle aventure;
quand la mere appaisant sa chere géniture (3),
lui dit : ne craignez point : s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est-ceci? s'écria le mangeur de moutons.
Dire d'un, puis d'un autre? est-ce ainsi que l'on traite

(1) *Chape-chute :* aventure quelconque.
(2) *Provende :* provision de vivres.
(3) *Géniture :* enfant. Ce terme est vieux, & n'est plus employé que dans le style burlesque.

les gens faits comme moi? me prend on pour un sot?
que quelque jour ce beau marmot
vienne au bois cueillir la noisette.
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison:
un chien de cour l'arrête: épieux & fourches fieres
l'ajustent de toutes manieres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Aussi tôt il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la mere,
tu mangeras mon fils? l'ai-je fait à dessein
qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomme la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit & la tête:
le Seigneur du village à sa porte les mit,
& ce dicton Picard à l'entour fut écrit.

Biaux chires Leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.



FABLE XVII.

Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,
chacun censuroit son ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
indignes d'un tel personnage.
L'autre blâmoit la face, & tous étoient d'avis
que les appartements en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis,
telle qu'elle est, dit-il, *elle pût être pleine!*
Le bon Socrate avoit raison
de trouver pour ceux là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom;
rien n'est plus rare que la chose.

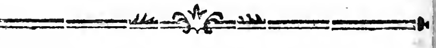
FABLE XVIII.

Le Vieillard & ses Enfants.

Toute puiſſance eſt foible à moins que d'être unie.
Ecoutez là-deſſus l'Eſclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à ſon invention,
c'eſt pour peindre nos mœurs, & non point par envie :
je ſuis trop au-deſſous de cette ambition.
Phedre enchérit ſouvent par un motif de gloire :
pour moi, de tels penſers me ſeroient mal-ſéants.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'hiſtoire
de celui qui tâcha d'unir tous ſes enfants.

Un Vieillard près d'aller où la mort l'appelloit,
mes chers enfants, dit-il (à ſes fils il parloit),
voyez ſi vous romprez ces dards liés enſemble ;
je vous expliquerai le nœud qui les aſſemble.
L'aîné les ayant pris & fait tous ſes efforts,
les rendit en diſant : je le donne aux plus forts.
Un ſecond lui ſuccede & ſe met en poſture,
mais en vain. Un cadet tente auſſi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faiſceau réſiſta :
de ces dards joints enſemble un ſeul ne s'éclata.
Foibles gens! dit le pere, il faut que je vous montre
ce que ma force peut en ſemblable rencontre.
On crut qu'il ſe moquoit, on ſourit, mais à tort.
Il ſépare les dards, & les rompt ſans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.
Tant que dura ſon mal, il n'eut autre diſcours.
Enfin ſe ſentant près de terminer ſes jours :
mes chers enfants, dit-il, je vais où ſont nos peres :
adieu, promettez-moi de vivre comme freres ;
que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ſes trois fils l'en aſſure en pleurant.

Il prend à tous les mains : il meurt ; & les trois freres
trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
d'abord notre Trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare.
L'ambition, l'envie avec les Consultants,
dans la succession entrent en même-temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
le Juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,
ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les freres désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien ; & voulurent trop tard
profiter de ces dards unis, & pris à part.



FABLE XIX.

L'Oracle & l'Impie.

VOULOIR tromper le Ciel, c'est folie à la terre.
Le Dédale des cœurs en ses détours n'enferre
rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Payen qui sentoit quelque peu le fagot,
& qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
par bénéfice d'inventaire,
alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire,
ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?
Il tenoit un moineau, dit-on,
prêt d'étouffer la pauvre bête,
ou de la lâcher aussi-tôt,

pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
& ne me tends plus de panneau;
tu te trouverois mal d'un pareil ſtratagême.
Je vois de loin, j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu ſon tréſor.

L'USAGE ſeulement fait la poſſeſſion.
Je demande à ces gens, de qui la paſſion
eſt d'entaſſer toujours, mettre ſomme ſur ſomme,
quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogene là-bas eſt auſſi riche qu'eux;
& l'avare ici haut, comme lui vit en gueux.
L'homme au tréſor caché qu'Eſope nous propoſe,
ſervira d'exemple à la choſe.

Ce malheureux attendoit
pour jouir de ſon bien une ſeconde vie;
ne poſſédoit pas l'or, mais l'or le poſſédoit.
Il avoit dans la terre une ſomme enfouie,
ſon cœur avec, n'ayant autre déduit (1),
que d'y ruminer jour & nuit,
& rendre ſa chevance (2) à lui-même ſacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
on l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne ſongeât
à l'endroit où giſoit cette ſomme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un foſſoyeur le vit,

---

(1) *Déduit :* ſatisfaction, plaiſir, paſſe-temps, *&c.*
(2) *Chevance :* toutes les richeſſes, tout le bien qu'on poſſede. Vieux.

ſe douta du dépôt, l'enleva ſans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il ſoupire,
il ſe tourmente, il ſe déchire.
Un paſſant lui demande à quel ſujet ſes cris.
C'eſt mon tréſor que l'on m'a pris.
Votre tréſor? où pris? Tout joignant cette pierre.
Eh! ſommes-nous en temps de guerre
pour l'apporter ſi loin? n'euſſiez-vous pas mieux fait
de le laiſſer chez vous en votre cabinet,
que de le changer de demeure?
vous auriez pu ſans peine y puiſer à toute heure.
A toute heure, bons Dieux! ne tient-il qu'à cela!
l'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. Dites moi donc, de grâce,
reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
puiſque vous ne touchiez jamais à cet argent?
Mettez une pierre à la place,
elle vous vaudra tout autant.

FABLE XXI.

L'Œil du Maître.

Un Cerf s'étant ſauvé dans une étable à bœufs,
fut d'abord averti par eux,
qu'il cherchât un meilleur aſyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas :
je vous enſeignerai les pâtis (1) les plus gras :
ce ſervice vous peut quelque jour être utile,
& vous n'en aurez pas regret.
Les bœufs, à toutes fins promirent le ſecret.
Il ſe cache en un coin, reſpire & prend courage.

(1) *Pâtis* : lieu où l'on met paître les beſtiaux.

Sur le ſoir on apporte herbe fraîche & fourage,
comme l'on faiſoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
l'Intendant même: & pas un d'aventure
n'apperçut ni cor, ni ramure,
ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
rend déja grâce aux bœufs, attend dans cette étable
que chacun retournant au travail de Cérès,
il trouve pour ſortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant, lui dit: cela va bien:
mais quoi? l'homme aux cent yeux n'a pas fait ſa revue:
je crains fort pour toi ſa venue.
Juſque là, pauvre Cerf, ne te vantes de rien.
Là-deſſus le maître entre, & vient faire ſa ronde.
Qu'eſt-ceci? dit-il à ſon monde,
je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litiere eſt vieille, allez vite aux greniers.
Je veux voir déſormais vos bêtes mieux ſoignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne ſauroit-on ranger ces jougs & ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf eſt reconnu: chacun prend un épieu:
chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne ſauroient la ſauver du trépas.
On l'emporte, on la ſale, on en fait maint repas,
dont maint voiſin s'éjouit (1) d'être.

Phedre, ſur ce ſujet, dit fort élégamment:
il n'eſt pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

---

(1) *S'éjouir*; pour *ſe réjouir.*



FABLE XXII.

L'Alouette & ses petits, avec le Maître d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
en crédit.

Les Alouettes font leur nid
dans les bleds quand ils sont en herbe,
c'est-à-dire, environ le temps
que tout aime, & que tout pullule dans le monde;
monstres marins au fond de l'onde,
tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernieres,
avoit laissé passer la moitié d'un printemps,
sans goûter les plaisirs des amours printannieres.
A toute force enfin elle se résolut
d'imiter la nature, & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclôre,
à la hâte; le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée (1)
se trouvât assez forte encor
pour voler & prendre l'essor,
de mille soins divers l'Alouette agitée,
s'en va chercher pâture, avertit ses enfants
d'être toujours au guet & faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,

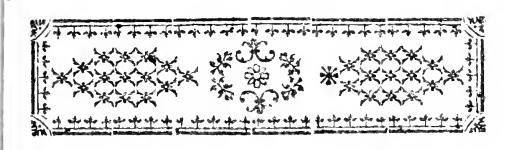
(1) *Nitée* : nichée.

écoutez bien : selon ce qu'il dira,
chacun de nous décampera.
Si-tôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
les prier que chacun, apportant sa faucille,
nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre Alouette de retour,
trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : il a dit que l'aurore levée,
l'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, répartit l'Alouette,
rien ne nous presse encor de changer de retraite :
mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger.
Eux repûs, tout s'endort, les petits & la mere.
L'aube du jour arrive ; & d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
sa ronde, ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents, mere, c'est à cette heure. . . .
Non, mes enfants, dormez en paix :
ne bougeons de notre demeure.
L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisieme fois le maître se souvint
de visiter ses bleds. Notre erreur est extrême,
dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils ; & savez-vous
ce qu'il faut faire ? il faut qu'avec notre famille,
nous prenions dès demain chacun une faucille :
c'est-là notre plus court ; & nous acheverons
notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que le dessein fut su de l'Alouette,

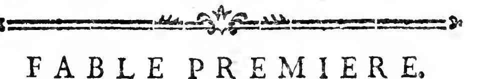
c'eſt à ce coup qu'il faut décamper, mes enfants :
& les petits en même-temps
voletants, ſe culebutants,
délogerent tous ſans trompette.

Fin du quatrieme Livre.





LIVRE CINQUIEME.



FABLE PREMIERE.

Le Bûcheron & Mercure.

A M. LE C. D. B.

VOTRE goût a servi de regle à mon ouvrage ;
j'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
& des vains ornements l'effort ambitieux :
je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
vous les aimez, ces traits ; & je ne les hais pas.
Quant au principal but, qu'Esope se propose,
j'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais & n'instruis,
il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
dont je ne me pique point,
je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent : je ne sai s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
la sotte vanité jointe avecque l'envie ;
deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal

qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
les agneaux aux loups ravissants,
la mouche à la fourmi, faisant de cet ouvrage
une ample Comédie à cent actes divers,
& dont la scène est l'Univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
qui porte de sa part aux belles la parole:
ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain:
c'est sa cognée; & la cherchant en vain,
ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
s'écrioit-il; Jupiter rends-la-moi:
je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
lui dit ce Dieu, la connoîtras-tu bien?
je crois l'avoir, près d'ici, rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
il répondit: je n'y demande rien.
Une d'argent succéde à la premiere:
il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois:
je suis content si j'ai cette derniere.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois,
ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussi-tôt dispersée.
Et Boquillons (1) de perdre leur outil,

(1) *Boquillon:* bûcheron. Vieux.

& de crier pour se le faire rendre.
Le Roi des Dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor,
à chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût crû passer pour une bête
de ne pas dire aussi-tôt : la voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
c'est le plus sûr : cependant on s'occupe
à dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.



FABLE II.

Le Pot de Terre & le Pot de Fer.

Le Pot de fer proposa
au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
disant qu'il feroit que sage (1)
de garder le coin du feu,
car il lui falloit si peu,
si peu, que la moindre chose
de son débris (2) seroit cause :
il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
est plus dure que la mienne,
je ne vois rien qui vous tienne.

---

(1) *Faire que sage* : faire sagement.

(2) *Débris* est ici au singulier contre l'usage ordinaire, & signifie : *ruine*, *destruction*, &c. : c'est l'effet pour la cause.

Nous vous mettrons à couvert,
répartit le Pot de fer :
si quelque matiere dure
vous menace d'aventure,
entre deux je passerai,
& du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
clopin clopant comme ils peuvent,
l'un contre l'autre jettés,
au moindre hoquet (1) qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas,
que par son compagnon il fut mis en éclats,
sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
ou bien il nous faudra craindre
le destin d'un de ces Pots.



FABLE III.

Le petit Poisson & le Pêcheur.

PETIT poisson deviendra grand,
pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
je tiens pour moi que c'est folie :
car de le rattraper il n'est pas trop certain.
Un Carpeau qui n'étoit encore que fretin (2),

(1) *Hoquet* est mis ici par Métonymie, pour *pierre, caillou, inégalité de terrein*, &c.

(2) *Fretin* : petit. La signification ordinaire de ce mot est *chose de rebut, inutile*, &c.

fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviere.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
voilà commencement de chere & de festin :
mettons le en notre gibeciere.
Le pauvre Carpillon lui dit en sa maniere,
que ferez-vous de moi? je ne saurois fournir,
au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi Carpe devenir :
je serai par vous repêchée.
Quelque gros Partisan m'achetera bien cher :
au lieu qu'il vous en faut chercher
peut-être encor cent de ma taille
pour faire un plat : quel plat! croyez-moi, rien qui
vaille.
Rien qui vaille? & bien soit, repartit le Pêcheur,
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
vous irez dans la poële; & vous avez beau dire,
dès ce soir on vous fera frire.

Un *tiens* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras*.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.



FABLE IV.

Les Oreilles du Lievre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
le Lion, qui plein de courroux,
pour ne plus tomber en la peine,
bannit des lieux de son domaine
toute bête portant des cornes à son front.
Chevres, béliers, taureaux aussi-tôt délogerent,
daims & cerfs de climat changerent :
chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lievre appercevant l'ombre de ses oreilles,
craignit que quelque inquisiteur

n'allât interpréter à cornes leur longueur,
ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici:
mes oreilles enfin seroient cornes aussi :
& quand je les aurois plus courtes qu'une autruche,
je craindrois même encor. Le Grillon répartit :
cornes cela! vous me prenez pour cruche!
ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
dit l'animal craintif, & cornes de licornes.
J'aurai beau protester : mon dire & mes raisons
iront aux petites maisons.



FABLE V.

Le Renard qui a la queue coupée.

Un vieux Renard, mais des plus fins,
grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
sentant son Renard d'une lieue,
fut enfin au piege attrapé.
Par grand hazard en étant échappé,
non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
s'étant, dis-je, sauvé, sans queue & tout honteux,
pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux,
que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
& qui va balayant tous les sentiers fangeux?
que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe.
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
mais tournez-vous, de grâce, & l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu:
la mode en fut continuée.

FABLE VI.

La Vieille & les deux Servantes.

Il étoit une Vieille ayant deux Chambrieres,
elles filoient si bien, que les sœurs filandieres
ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
que de distribuer aux Servantes leur tâche.
Dès que Thétis chassoit Phœbus aux crins dorés,
tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
deçà, delà, vous en aurez :
point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
un misérable Coq à point nommé chantoit :
aussi-tôt notre Vieille, encor plus misérable,
s'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
allumoit une lampe, & couroit droit au lit,
où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras;
& toutes deux très-malcontentes,
disoient entre leurs dents : maudit Coq, tu mourras.
Comme elles l'avoient dit, la bête fut gripée.
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
on s'enfonce encor plus avant :
témoin ce couple & son salaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par-là
de Carybde en Sylla.

FABLE VII.

Le Satyre & le Paſſant.

Au fond d'un antre ſauvage,
un Satyre & ſes enfants
alloient manger leur potage
& prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus ſur la mouſſe,
lui, ſa femme & maint petit:
ils n'avoient tapis ni houſſe,
mais tous fort bon appétit.

Pour ſe ſauver de la pluie,
entre un Paſſant morfondu.
Au brouet on le convie,
il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
de le ſemondre (1) deux fois.
D'abord avec ſon haleine
il ſe réchauffe les doigts.

Puis, ſur les mets qu'on lui donne,
délicat, il ſouffle auſſi.
Le Satyre s'en étonne:
notre hôte à quoi bon ceci?

L'un réfroidit mon potage,
l'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
reprendre votre chemin.

(1) *Semondre :* prier, inviter.

Ne

Ne plaiſe aux Dieux que je couche
avec vous ſous même toit.
Arriere ceux dont la bouche
ſouffle le chaud & le froid.

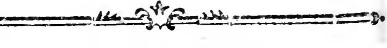
FABLE VIII.

Le Cheval & le Loup.

Un certain Loup, dans la ſaiſon
que les tiedes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
& que les animaux quittent tous la maiſon,
pour s'en aller chercher leur vie;
un Loup, dis-je, au ſortir des rigueurs de l'hiver,
apperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laiſſe à penſer quelle joie.
Bonne chaſſe, dit-il, qui l'auroit à ſon croc.
Eh que n'es-tu mouton! car tu me ſerois hoc:
au lieu qu'il faut ruſer pour avoir cette proie:
ruſons donc. Ainſi dit, il vient à pas comptés,
ſe dit écolier d'Hippocrate:
qu'il connoît les vertus & les propriétés
de tous les ſimples de ces prés:
qu'il ſait guérir, ſans qu'il ſe flatte,
toutes ſortes de maux. Si Dom Courſier vouloit
ne point céler ſa maladie,
lui Loup, gratis le guériroit:
car le voir dans cette prairie,
paître ainſi ſans être lié,
témoignoit quelque mal, ſelon la Médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
une apoſtume (1) ſous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'eſt point de partie

(1) *Apoſtume* : ordinairement : *apoſtême*.

susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,
& fais aussi la Chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
afin de haper son malade.
L'autre qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,
qui vous lui met en marmelade
les mandibules (1) & les dents.
C'est bien fait, dit le Loup en soi-même fort triste,
chacun à son métier doit toujours s'attacher.
tu veux faire ici l'herboriste,
& ne fus jamais que boucher.



FABLE IX.

Le Laboureur & ses Enfants.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine:
c'est le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur sentant sa mort prochaine,
fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
que nous ont laissé nos parents:
un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage
vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût,
creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
où la main ne passe & repasse.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
deçà, delà, par-tout: si bien qu'au bout de l'an

(2) *Mandibules* : mâchoires.

il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le pere fut sage
De leur montrer avant sa mort,
que le travail est un trésor.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

Une Montagne en mal d'enfant
jettoit une clameur si haute,
que chacun au bruit accourant,
crut qu'elle accoucheroit sans faute,
d'une Cité plus grosse que Paris:
elle accoucha d'une Souris.

Quand je songe à cette Fable,
dont le récit est menteur,
& le sens véritable,
je me figure un auteur
qui dit: je chanterai la guerre
que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup: mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.

FABLE XI.

La Fortune & le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très-profond,
dormoit, étendu de son long,
un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette & matelas.

Un honnête homme, en pareil cas,
auroit fait un ſaut de vingt braſſes.
Près de-là tout heureuſement
la Fortune paſſa, l'éveilla doucement,
lui diſant : mon mignon, je vous ſauve la vie :
ſoyez une autre fois plus ſage, je vous prie.
Si vous fuſſiez tombé, l'on s'en fût pris à moi :
cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande en bonne foi,
ſi cette imprudence ſi haute
provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve ſon propos.
Il n'arrive rien dans le monde
qu'il ne faille qu'elle en réponde :
nous la faiſons de tous écots ;
elle eſt priſe à garant de toutes aventures.
Eſt-on ſot, étourdi, prend-on mal ſes meſures,
on penſe en être quitte en accuſant ſon ſort :
bref, la Fortune a toujours tort.

FABLE XII.

Les Médecins.

Le Médecin *Tant-pis* alloit voir un malade,
que viſitoit auſſi ſon confrere *Tant-mieux*.
Ce dernier eſpéroit, quoique ſon camarade
ſoutint que le giſant iroit voir ſes ayeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
leur malade paya le tribut à Nature,
après qu'en ſes conſeils *Tant-pis* eut été cru.
Ils triomphoient encor ſur cette maladie.
L'un diſoit : il eſt mort, je l'avois bien prévu :
s'il m'eût cru, diſoit l'autre, il ſeroit plein de vie.

FABLE XIII.

La Poule aux Œufs d'or.

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner,
Je ne veux pour le témoigner
que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
à celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
s'étant lui même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens riches!
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus,
qui du soir au matin sont pauvres devenus,
pour vouloir trop-tôt être riches!

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

UN Baudet chargé de Reliques,
s'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se carroit,
recevant comme siens l'encens & les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit:
Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
à qui cet honneur se rend,
& que la gloire en est due.

D'un Magistrat ignorant,
c'est la robe qu'on salue.

FABLE XV.

Le Cerf & la Vigne.

Un Cerf, à la faveur d'une Vigne fort haute,
& telle qu'on en voit en de certains climats,
s'étant mis à couvert & fauvé du trépas,
les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens en
faute.
Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors du danger,
broute fa bienfaitrice: ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger:
il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce jufte châtiment;
profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée. Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs à fa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'afyle
qui les a confervés.



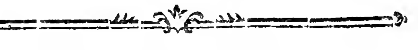
FABLE XVI.

Le Serpent & la Lime.

On conte qu'un Serpent, voifin d'un horloger,
(c'étoit pour l'horloger un mauvais voifinage)
entra dans fa boutique, & cherchant à manger,
n'y rencontra pour tout potage
qu'une Lime d'acier qu'il fe mit à ronger.
Cette Lime lui dit, fans fe mettre en colere:
pauvre ignorant! eh, que prétends-tu faire?

tu te prends à plus dur que toi,
petit Serpent à tête folle :
plutôt que d'emporter de moi
seulement le quart d'une obole,
tu te romprois toutes les dents :
je ne crains que celles du Temps.

Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,
qui n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.



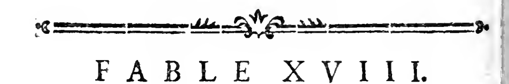
FABLE XVII.

Le Lievre & la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Esope dans ses Fables
nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
& les siens, ce sont même chose.

Le Lievre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille :
quand une meute s'approchant,
oblige le premier à chercher un asyle.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
par les esprits sortants de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
conclut que c'est son Lievre ; & d'une ardeur extrême,
il le pousse ; & Rustaut, qui n'a jamais menti,
dit que le Lievre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à ſon gîte.
La Perdrix le raille, & lui dit :
tu te vantois d'être ſi vîte :
qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
ſon tour vient, on la trouve. Elle croit que ſes ailes
la ſauront garantir à toute extrémité :
mais la pauvrette avoit compté
ſans l'Autour aux ſerres cruelles.



FABLE XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'AIGLE & le Chat-huant leurs querelles ceſſerent ;
& firent tant qu'ils s'embraſſerent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
qu'ils ne ſe goberoient leurs petits peu ni prou (1).
Connoiſſez-vous les miens ? dit l'oiſeau de Minerve.
Non, dit l'Aigle. Tant-pis, reprit le triſte oiſeau.
Je crains en ce cas pour leur peau.
C'eſt hazard, ſi je les conſerve.
Comme vous êtes Roi, vous ne conſidérez
qui ni quoi : Rois & Dieux mettent, quoi qu'on leur die,
tout en même catégorie.
Adieu mes nourriſſons ſi vous les rencontrez.
Peignez-les moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou répartit : mes petits ſont mignons,
beaux, bien faits, & jolis ſur tous leurs compagnons :
Vous les reconnoîtrez ſans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier : retenez-là ſi bien,

(1) *Prou :* aſſez, beaucoup. Ce vieux adverbe n'eſt plus en uſage que dans le ſtyle badin ou comique.

que

que chez moi la maudite Parque
n'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au Hibou, Dieu donna géniture.
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
notre Aigle apperçut d'aventure,
dans les coins d'une roche dure,
ou dans les trous d'une masure,
(je ne sai pas lequel des deux)
de petits monstres fort hideux,
rechignés, un air triste, une voix de Mégere.
Ces enfants ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami :
croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point repas à la légere.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
de ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; & les Dieux sont par lui suppliés
de punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : n'en accuse que toi,
ou plutôt la commune loi,
qui veut qu'on trouve son semblable
beau, bien fait, & sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'Aigle ce portrait :
en avoient-ils le moindre trait ?

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en Guerre.

Le Lion dans sa tête avoit une entreprise.
Il tint conseil de guerre, envoya ses Prévôts,
fit avertir les Animaux :
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'Eléphant devoit sur son dos
porter l'attirail nécessaire,
& combattre à son ordinaire :
l'Ours s'apprêter pour les assauts,

le Renard ménager de certaines pratiques ;
& le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui sont lourds ;
& les Lievres sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roi, je les veux employer.
Notre troupe, sans eux, ne seroit pas complette.
L'Ane effraira les gens, nous servant de trompette,
& le Lievre pourra nous servir de courier.

Le Monarque prudent & sage,
de ses moindres sujets fait tirer quelque usage,
& connoît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.



FABLE XX.

L'Ours & les deux Compagnons.

Deux Compagnons pressés d'argent,
à leur voisin Fourreur vendirent
la peau d'un Ours encor vivant,
mais qu'ils tueroient bien-tôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens :
le marchand, à sa peau devoit faire fortune :
elle garantiroit des froids les plus cuisants :
on en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut (1) prisoit moins ses moutons qu'eux leur Ours,
leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
ils conviennent du prix, & se mettent en quête,
trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.

(1) Voyez Pantagruel, Livre IX, chap. 6, 7 & 8.

Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :
d'intérêt contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un arbre,
l'autre, plus froid que n'est un marbre,
se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
ayant quelque part ouï dire,
que l'Ours s'acharne peu souvent
sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
& de peur de supercherie,
le tourne, le retourne, approche son museau,
flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre : ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend :
court à son compagnon, lui dit que c'est merveille,
qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
car il t'approchoit de bien près,
te retournant avec sa serre ?
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

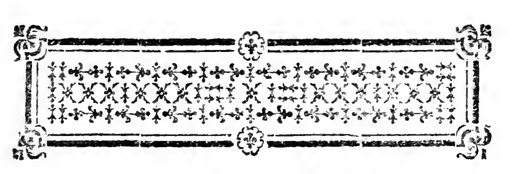
De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
étoit craint par-tout à la ronde ;
& bien qu'animal sans vertu,
il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
découvrit la fourbe & l'erreur.

Martin fit alors son office.
Ceux qui ne savoient pas la ruse & la malice,
s'étonnoient de voir que Martin
chassât les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
par qui cet Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
fait les trois quarts de leur vaillance.

Fin du cinquieme livre.





LIVRE SIXIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Pâtre & le Lion.

Les Fables ne sont pas ce qu'elles semblent être:
le plus simple animal nous tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui:
le Conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feintes, il faut instruire & plaire;
& conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phedre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé.
Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec renchérit & se pique
d'une élégance laconique.
Il renferme toujours son Conte en quatre vers:
bien ou mal je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
L'un amene un Chasseur, l'autre un Pâtre en sa Fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Esope le raconte.

---

(1) *Aucuns.* Voyez la seconde note de la sixieme Fable de ce livre.

Un Pâtre à ſes brebis trouvant quelque mécompte,
voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre; & tend à l'environ
des lacs à prendre Loups, ſoupçonnant cette engeance.
Avant que de partir de ces lieux,
ſi tu fais, diſoit-il, ô Monarque des Dieux,
que le drôle à ces lacs ſe prenne en ma préſence,
& que je goûte ce plaiſir,
parmi vingt veaux je veux choiſir
le plus gras, & t'en faire offrande.
A ces mots ſort de l'antre un Lion grand & fort.
Le Pâtre ſe tapit & dit à demi-mort:
que l'homme ne ſait guere, hélas! ce qu'il demande.
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
& le voir dans ces lacs pris avant que je parte,
ô Monarque des Dieux! je t'ai promis un veau;
je te promets un bœuf, ſi tu fais qu'il s'écarte.

C'eſt ainſi que l'a dit le principal Auteur:
paſſons à ſon imitateur.



FABLE II.

Le Lion & le Chaſſeur.

Un fanfaron, amateur de la chaſſe,
venant de perdre un chien de bonne race,
qu'il ſoupçonnoit dans le corps d'un Lion,
vit un berger. Enſeigne-moi, de grâce,
de mon voleur, lui dit-il, la maiſon,
que de ce pas je me faſſe raiſon.
Le berger dit: c'eſt vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
par chaque mois, j'erre dans la campagne
comme il me plaît, & je ſuis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,

le Lion sort, & vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussi-tôt d'esquiver.
O Jupiter, montre-moi quelque asyle,
s'écria-t-il, qui me puisse sauver.

La vraie épreuve de courage
n'est que dans le danger que l'on touche du doigt:
tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
s'enfuit aussi-tôt qu'il le voit.

FABLE III.

Phébus & Borée.

BORÉE & le Soleil virent un voyageur,
qui s'étoit muni par bonheur
contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
quand la précaution aux voyageurs est bonne:
il pleut, le soleil luit; & l'écharpe d'Iris
rend ceux qui sortent avertis
qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
à tous les accidents, mais il n'a pas prévu
que je saurai souffler de sorte,
qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:
vous plaît-il de l'avoir? Eh bien, gageons nous deux
(dit Phébus) sans tant de paroles,
à qui plutôt aura dégarni les épaules
du cavalier que nous voyons.
Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,

siffle, souffle, tempête, & brise en son passage
maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau:
le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva : le Vent perdit son temps:
plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme:
il eut beau faire agir le collet & les plis.
Si-tôt qu'il fut au bout du terme
qu'à la gageure on avoit mis,
le Soleil dissipe la nue,
récrée, & puis pénetre enfin le cavalier,
sous son balandras (1) fait qu'il sue,
le contraint de s'en dépouiller.
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.



FABLE IV.

Jupiter & le Métayer.

JUPITER eut jadis une Ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; & gens se présenterent,
firent des offres, écouterent:
ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
étoit frayant (2) & rude; & l'autre un autre si.

---

(1) *Balandras :* espece de manteau ou de casaque de campagne. On écrit ordinairement *balandran.*

(2) *Frayant :* coûteux à faire valoir. Ce mot n'est usité qu'en Champagne. Il ne se trouve ni dans le Dictionnaire de l'Académie, ni dans le Traité de l'Ortographe, ni dans l'Abrégé de Richelet.

Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,
promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
le laissât disposer de l'air,
lui donnât saison à sa guise,
qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
enfin du sec & du mouillé,
aussi-tôt qu'il auroit baillé.
Jupiter y consent. Contrat passé: notre homme
tranche du Roi des airs, pleut, vente; & fait en somme
un climat pour lui seul: ses plus proches voisins
ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage, ils eurent bonne année,
pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le Receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre sorte
la température des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ses voisins fructifie & rapporte.
Que fait-il? il recourt au Monarque des Dieux:
il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
fait ce qu'il nous faut mieux que nous.



FABLE V.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

Un Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vu,
fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mere.

J'avois franchi les monts qui bornent cet Etat,
& trottois comme un jeune rat

qui cherche à se donner carriere,
lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
l'un doux, benin & gracieux :
& l'autre turbulent & plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante & rude :
sur la tête un morceau de chair,
une sorte de bras dont il s'éleve en l'air,
comme pour prendre sa volée,
la queue en panache étalée.
Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
fit à sa mere le tableau,
comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
faisant tel bruit & tel fracas,
que moi, qui grâce aux Dieux, de courage me pique,
en ai pris la fuite de peur,
le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
marqueté, longue queue, une humble contenance,
un modeste regard, & pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympatisant
avec Messieurs les rats : car il a des oreilles
en figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat,
l'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
qui, sous son minois hypocrite,
contre toute ta parenté
d'un malin vouloir est porté.
L'autre animal tout au contraire,
bien éloigné de nous mal faire,
servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
de juger des gens sur la mine.

FABLE VI.

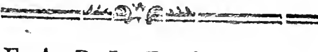
Le Renard, le Singe & les Animaux.

Les Animaux, au décès d'un Lion,
en son vivant, Prince de la contrée,
pour faire un Roi s'assemblerent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée.
Dans une chartre (1) un Dragon la gardoit.
Il se trouva que sur tous essayée,
à pas un d'eux elle ne convenoit.
Plusieurs avoient la tête trop menue,
aucuns (2) trop grosse, aucuns même cornue.
Le Singe aussi fit l'épreuve en riant ;
&, par plaisir, la thiare essayant,
il fit autour force grimaceries,
tours de souplesse, & mille singeries,
passa dedans ainsi qu'en un cerceau
Aux Animaux cela sembla si beau,
qu'il fut élu : chacun lui fit hommage ;
le Renard seul regretta son suffrage,
sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
il dit au Roi : je sai, Sire, une cache ;
& ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de Royauté,

(1) *Chartre* est employé dans cette Fable pour *lieu de sûreté*. Sa véritable & ancienne signification est *prison*. On appelle encore aujourd'hui *Chartres* les anciens titres, Lettres-Patentes, &c.

(2) *Aucuns :* quelques-uns. Style marotique ou de Palais. C'est le seul cas où *aucun* soit au pluriel.

appartient, Sire, à votre Majesté.
Le nouveau Roi bâille après la finance :
lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége, il y fut attrapé.
Le Renard dit, au nom de l'assistance :
prétendrois-tu nous gouverner encor,
ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis, & l'on tomba d'accord,
qu'à peu de gens convient le diadême.



FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa Généalogie.

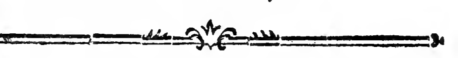
Le Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse ;
& ne parloit incessamment
que de sa mere la Jument,
dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela,
qu'on le dût mettre dans l'Histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un Médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
qu'à mettre un sot à la raison :
toujours seroit-ce à juste cause,
qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

Le Vieillard & l'Ane.

Un Vieillard ſur ſon Ane apperçut en paſſant
un pré plein d'herbe & fleuriſſant.
Il y lâche ſa bête ; & le Griſon ſe rue
au travers de l'herbe menue ,
ſe veautrant , grattant & frottant ,
gambadant , chantant & broutant ,
& faiſant mainte place nette.
L'ennemi vient ſur l'entrefaite (1).
Fuyons , dit alors le Vieillard.
Pourquoi ? répondit le paillard ,
me fera-t-on porter double bât , double charge ?
Non pas , dit le Vieillard , qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc , dit l'Ane , à qui je ſois.
Sauvez-vous , & me laiſſez paître.
Notre ennemi , c'eſt notre maître ,
je vous le dis en bon François.



FABLE IX.

Le Cerf ſe voyant dans l'eau.

Dans le criſtal d'une fontaine ,
un Cerf ſe mirant autrefois ,
louoit la beauté de ſon bois ;
& ne pouvoit qu'avecque peine

(1) *Entrefaite* eſt ici au ſingulier, contre l'uſage, à cauſe de la rime.

souffrir ses jambes de fuseaux,
dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
disoit-il, en voyant leur ombre avec douleur:
des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte:
mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
un Limier le fait partir:
il tâche à se garantir,
dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
l'arrêtant à chaque moment,
nuit à l'office que lui rendent
ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, & maudit les présents
que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
& le beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile:
il estime un bois qui lui nuit.



FABLE X.

Le Lievre & la Tortue.

RIEN ne sert de courir: il faut partir à point.
Le Lievre & la Tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
si-tôt que moi ce but. Si-tôt? êtes-vous sage?
repartit l'animal léger.
Ma commere, il vous faut purger
avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait, & de tous deux
on mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire;

ni de quel Juge l'on convint.
Notre Lievre n'avoit que quatre pas à faire,
j'entends de ceux qu'il fait, lorsque près d'être atteint,
il s'éloigne des chiens, les renvoye aux Calendes,
& leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
pour dormir, & pour écouter
d'où vient le vent, il laisse la Tortue
aller son train de Sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
tient la gageure à peu de gloire,
croit qu'il y va de son honneur
de partir tard. Il broute, il se repose,
il s'amuse à toute autre chose
qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
que l'autre touchoit presque au bout de la carriere;
il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
furent vains: la Tortue arriva la premiere.
Hé-bien, lui cria t elle, avois-je (1) pas raison?
de quoi vous sert votre vîtesse?
Moi l'emporter! & que seroit-ce
si vous portiez une maison?

FABLE XI.

L'Ane & ses Maîtres.

L'ANE d'un Jardinier se plaignoit au Destin
de ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!

(1) *Avois-je;* pour *n'avois-je.*

Le Sort, de sa plainte touché,
lui donne une autre maître ; & l'animal de somme
passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
eurent bien-tôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur :
encor quand il tournoit la tête,
j'attrapois, s'il m'en souvient bien,
quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien :
mais ici point d'aubaine, ou si j'en ai quelqu'une,
c'est de coups. Il obtint changement de fortune ;
& sur l'état d'un Charbonnier
il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere,
ce Baudet-ci m'occupe autant
que cent Monarques pourroient faire.
Croit il être le seul qui ne soit pas content ?
n'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avoit raison : tous gens sont ainsi faits :
notre condition jamais ne nous contente ;
la pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
nous lui romprons encor la tête.

FABLE XII.

Le Soleil & les Grenouilles.

Aux nôces d'un Tyran tout le peuple en liesse (1)
noyoit son souci dans les pots.
Esope seul trouvoit que les gens étoient sots
de témoigner tant d'allégresse.

(1) *Liesse :* joie, gaité. Très-vieux.

Le

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
de songer à l'hyménée.
Aussi-tôt on ouit, d'une commune voix,
se plaindre de leur destinée
les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?
dirent-elles au Sort; un seul Soleil à peine
se peut souffrir: une demi-douzaine
mettra la mer à sec, & tous ses habitants.
Adieu joncs & marais: notre race est détruite,
bien-tôt on la verra réduite
à l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

FABLE XIII.

Le Villageois & le Serpent.

ESOPE conte qu'un Manant,
charitable autant que peu sage,
un jour d'hiver se promenant
à l'entour de son héritage,
apperçut un Serpent sur la neige étendu,
transi, gelé, perclus, immobile rendu,
n'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
& sans considérer quel sera le loyer
d'une action de ce mérite,
il l'étend le long du foyer
le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
que l'âme lui revient avecque la colere.
Il leve un peu la tête, & puis siffle aussi-tôt,
puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
contre son bienfaiteur, son sauveur & son pere.

Ingrat, dit le manant, voilà donc mon ſalaire ?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juſte courroux,
il vous prend ſa cognée, il vous tranche la bête,
il fait trois ſerpents de deux coups,
un tronçon, la queue, & la tête.
L'inſecte, ſautillant, cherche à ſe réunir,
mais il ne put y parvenir.

Il eſt bon d'être charitable :
mais envers qui ? c'eſt-là le point.
Quant aux ingrats, il n'en eſt point
qui ne meure enfin miſérable.

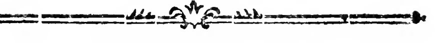


FABLE XIV.

Le Lion malade & le Renard.

De par le Roi des animaux,
qui dans ſon antre étoit malade,
fut fait ſavoir à ſes vaſſaux
que chaque eſpece en ambaſſade
envoyât gens le viſiter,
ſous promeſſe de bien traiter
les députés, eux & leur ſuite:
foi de Lion très-bien écrite:
bon paſſeport contre la dent,
contre la griffe tout autant.
L'Edit du Prince s'exécute :
de chaque eſpece on lui députe.
Les Renards gardant la maiſon,
un d'eux en dit cette raiſon :
les pas empreints ſur la pouſſiere,
par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
tous, ſans exception, regardent ſa taniere:
pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.

Que ſa Majeſté nous diſpenſe:
grand merci de ſon paſſeport.
Je le crois bon, mais dans cet antre,
je vois fort bien comme l'on entre,
& ne vois pas comme on en ſort.



FABLE XV.

L'Oiſeleur, l'Autour & l'Alouette.

Les injuſtices des pervers
ſervent ſouvent d'excuſe aux nôtres.
Telle eſt la loi de l'Univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne auſſi les autres.

Un Manant au miroir prenoit des oiſillons.
Le fantôme brillant attire une Alouette.
Auſſi-tôt, un Autour planant ſur les ſillons,
deſcend des airs, fond & ſe jette
ſur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
lorſqu'ſe rencontrant ſous la main de l'oiſeau,
elle ſent ſon ongle (1) maligne.
Pendant qu'à la plumer l'Autour eſt occupé,
lui-même ſous les rets demeure enveloppé.
Oiſeleur, laiſſe-moi, dit-il en ſon langage :
je ne t'ai jamais fait de mal.
L'Oiſeleur repartit : ce petit animal
t'en avoit-il fait davantage

(1) La Fontaine a jugé à propos de ſuivre ici l'uſage de quelques Provinces, où *ongle* eſt féminin.

FABLE XVI.

Le Cheval & l'Ane.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Si ton voisin vient à mourir,
c'est sur toi que le fardeau tombe.
Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois;
celui-ci ne portant que son simple harnois,
& le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu;
autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La priere, dit-il, n'en est pas incivile:
moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade,
tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade;
& reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure,
on lui fit porter la voiture,
& la peau par-dessus encor.

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

Chacun se trompe ici bas:
on voit courir après l'ombre
tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au Chien dont parle Esope, il faut les renvoyer.
Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée,
la quitta pour l'image, & pensa se noyer:
la riviere devint tout d'un coup agitée,
à toute peine il regagna les bords,
& n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier (1) *embourbé.*

Le Phaéton d'une voiture à foin
vit ſon char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
de tout humain ſecours. C'étoit à la campagne,
près d'un certain canton de la Baſſe-Bretagne,
appellé Quimpercorentin.
On ſait aſſez que le Deſtin
adreſſe là les gens quand il veut qu'on enrage :
Dieu nous préſerve du voyage.
Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
le voilà qui déteſte & jure de ſon mieux,
peſtant en ſa fureur extrême,
tantôt contre les trous, puis contre ſes chevaux,
contre ſon char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux
ſont ſi célebres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi : ſi ton dos
a porté la machine ronde,
ton bras peut me tirer d'ici.
Sa priere étant faite, il entend dans la nue
une voix qui lui parle ainſi :
Hercule veut qu'on ſe remue,
puis il aide les gens. Regarde d'où provient
l'achopement qui te retient :
ôte d'autour de chaque roue
ce malheureux mortier, cette maudite boue,
qui juſqu'à l'eſſieu les enduit ;
prends ton pic & me romps ce caillou qui te nuit ;

(1) On écrit ordinairement *Charretier* ; mais ce mot ne doit être dans cette Fable que de deux ſyllabes, à cauſe de la meſure du neuvieme vers.

comble-moi cette orniere. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix: prends ton fouet.
Je l'ai pris. Qu'eſt ceci; mon char marche à ſouhait,
Hercule en ſoit loué. Lors la voix: tu vois comme
tes chevaux aiſément ſe ſont tirés de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera.

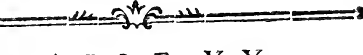
FABLE XIX.

Le Charlatan.

Ce monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette ſcience de tout temps,
fut en Profeſſeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron;
& l'autre affiche par la ville
qu'il eſt un Paſſe-Cicéron.
Un des derniers ſe vantoit d'être
en éloquence ſi grand maître,
qu'il rendroit diſert un badaud,
un manant, un ruſtre, un lourdaud:
oui, Meſſieurs, un lourdaud, un animal, un Ane:
que l'on m'amene un Ane, un Ane renforcé,
je le rendrai maître paſſé,
& veux qu'il porte la ſoutane.
Le Prince ſut la choſe: il manda le Rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
un fort beau Rouſſin d'Arcadie,
j'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine ſomme.
Il devoit au bout de dix ans
mettre ſon Ane ſur les bancs:
ſinon, il conſentoit d'être en place publique
guindé la hart au col, étranglé court & net,
ayant au dos ſa Rhétorique,

& les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des Courtiſans lui dit qu'à la potence
il vouloit l'aller voir ; & que, pour un pendu,
il auroit bonne grâce, & beaucoup de preſtance :
ſur tout qu'il ſe ſouvint de faire à l'aſſiſtance
un diſcours où ſon art fût au long étendu,
un diſcours pathétique, & dont le formulaire
ſervît à certains Cicérons
vulgairement nommé larrons.
L'autre reprit : avant l'affaire
le Roi, l'Ane ou moi nous mourrons.

Il avoit raiſon. C'eſt folie
de compter ſur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants,
nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.



FABLE XX.

La Diſcorde.

La Déeſſe Diſcorde ayant brouillé les Dieux,
& fait un grand procès là-haut pour une pomme,
on la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appelle Homme,
on la reçut à bras ouverts.
Elle, & *Que-ſi-que-non* ſon frere
avecque *Tien-&-mien*, ſon pere,
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
de préférer notre hémiſphere
à celui des mortels qui nous ſont oppoſés,
gens groſſiers, peu civiliſés,
& qui ſe mariant ſans Prêtre & ſans Notaire,
de la Diſcorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le beſoin
demandoit qu'elle fût préſente,

la Renommée avoit le ſoin
de l'avertir; & l'autre diligente,
couroit vîte aux débats, & prévenoit la Paix:
faiſoit, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de ſe plaindre
que l'on ne lui trouvoit jamais
de demeure fixe & certaine.
bien ſouvent l'on perdoit, à la chercher, ſa peine.
Il falloit donc qu'elle eût un ſéjour affecté,
un ſéjour d'où l'on pût, en toutes les familles,
l'envoyer à jour arrêté.
comme il n'étoit alors aucun Couvent de Filles,
on y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'Hyménée
lui fut pour maiſon aſſignée.



FABLE XXI.

La jeune Veuve.

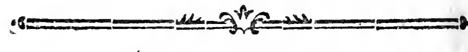
La perte d'un époux ne va point ſans ſoupirs.
On fait beaucoup de bruit, & puis on ſe conſole.
Sur les aîles du Temps la triſteſſe s'envole:
le temps ramene les plaiſirs.

Entre la veuve d'une année,
& la veuve d'une journée,
la différence eſt grande. On ne croiroit jamais
que ce fût la même perſonne.
L'une fait fuir les gens: & l'autre a mille attraits:
aux ſoupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne:
c'eſt toujours même note, & pareil entretien:
on dit qu'on eſt inconſolable:
on le dit, mais il n'en eſt rien,
comme on verra par cette Fable,
ou plutôt par la vérité.

L'époux

L'époux d'une jeune beauté
partoit pour l'autre monde. A ſes côtés ſa femme
lui crioit : attends-moi, je te ſuis : & mon âme,
auſſi-bien que la tienne, eſt prête à s'envoler.
Le mari fait ſeul le voyage.
La Belle avoit un pere, homme prudent & ſage :
il laiſſa le torrent couler.
A la fin, pour la conſoler,
ma fille, lui dit-il, c'eſt trop verſer de larmes ;
qu'a beſoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puiſqu'il eſt des vivants, ne ſongez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout-à-l'heure
une condition meilleure
change en des nôces ces tranſports :
mais après certain temps, ſouffrez qu'on vous propoſe
un époux beau, bien fait, jeune & tout autre choſe
que le défunt. Ah ! dit-elle auſſi-tôt,
un Cloître eſt l'époux qu'il me faut.
Le pere lui laiſſa digérer ſa diſgrace.
Un mois de la ſorte ſe paſſe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
quelque choſe à l'habit, au linge, à la coëffure :
le deuil enfin ſert de parure,
en attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
revient au colombier : les jeux, les ris, la danſe
ont auſſi leur tour à la fin.
On ſe plonge ſoir & matin
dans la fontaine de Jouvence.
Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri :
mais comme il ne parloit de rien à notre Belle ;
où donc eſt le jeune mari
que vous m'avez promis ? dit-elle.





ÉPILOGUE.

BORNONS ici cette carriere :
les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiere,
on n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps (1) que je reprenne
un peu de forces & d'haleine,
pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
veut que je change de sujets :
il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché : Damon, vous m'exhortez
à peindre ses malheurs & ses félicités.
J'y consens : peut-être ma veine
en sa faveur s'échauffera.
Heureux ! si ce travail est la derniere peine
que son époux me causera.

---

(1) *Il s'en va temps :* il est temps.

Fin du sixieme Livre, & de la premiere Partie.

TABLE
DES FABLES
CONTENUES
DANS LA PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIEME.

LIVRE TROISIEME.

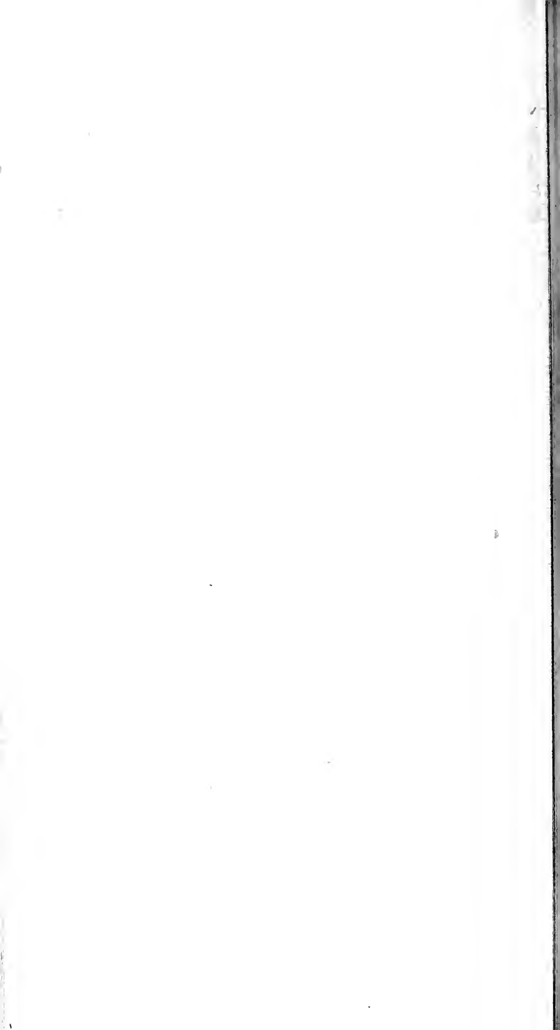
LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

Fin de la Table de la premiere Partie.





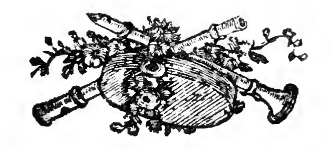
FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS

PAR M. DE LA FONTAINE.

Nouvelle Édition revue avec soin, & augmentée de Notes essentielles à l'intelligence du Texte.



SECONDE PARTIE.

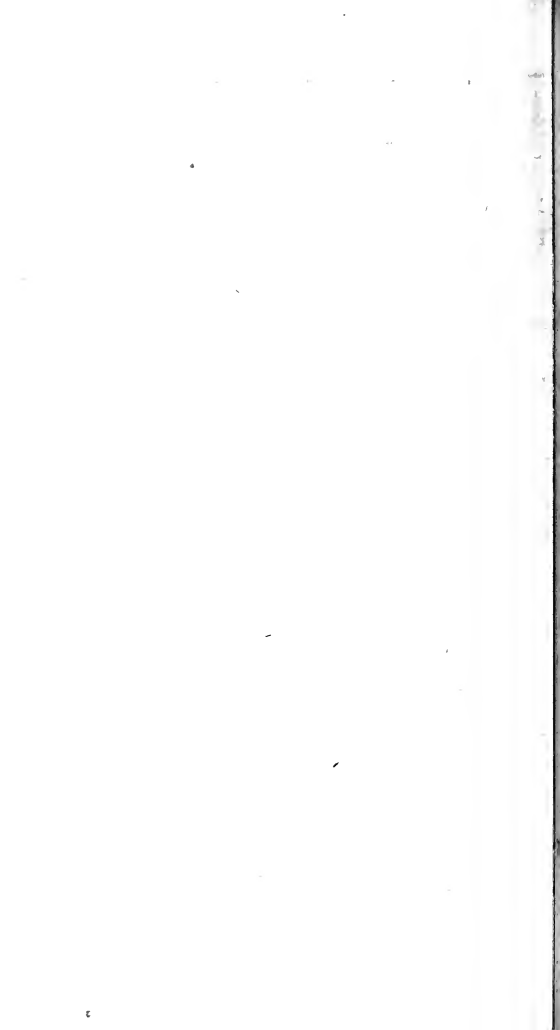


A PARIS,

Chez Jean-François BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxb. St. Germain.

M DCC LXXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT

Imprimé pour la premiere fois en 1678.

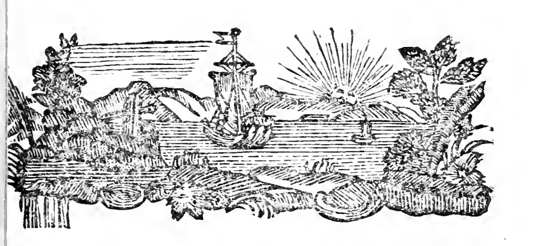
VOICI un fecond recueil de Fables que je préfente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premieres, tant à caufe de la différence des fujets, que pour remplir de plus de variétés mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai femés avec affez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Efope, qu'à ces dernieres, où j'en ufe plus fobrement, pour ne pas tomber en des répétitions : car le nombre de ces traits n'eft pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichiffements, & étendu davantage les circonftances de ces récits, qui d'ailleurs me fembloient le demander de la forte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même : ainfi, je ne tiens pas qu'il foit néceffaire d'en étaler ici les raifons, non plus que de dire où j'ai puifé ces derniers fujets. Seulement je dirai par reconnoiffance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay (1), fage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les langues. Les

(1) Ou plutôt *Bidpaï*, car c'eft ainfi que les Orientaux prononcent ce nom.

gens du pays le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope lui-même, sous le nom du sage *Locman*. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernieres Parties toute la diversité dont j'étois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un *Errata* : mais ce sont de légers remedes pour un défaut considérable (1). Si on veut avoir quelque plaisir dans la lecture de cet Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque *Errata*, aussi-bien pour les premiers Livres, que pour les derniers.

(1) La Fontaine avoit raison, & son style perd souvent de sa clarté, de son élégance & de sa force, par les plus légeres incorrections. Les Editions multipliées de ses Fables qui fourmillent de fautes, sans en excepter aucune, sont une preuve de la légitimité de ses craintes, & de la nécessité de son Avertissement; aussi a-t-on veillé très-soigneusement à la correction de celles-ci.





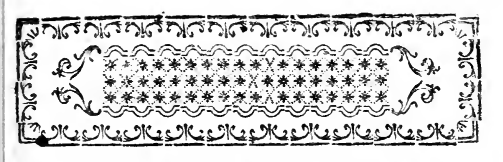
FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR M. DE LA FONTAINE.

A MADAME DE MONTESPAN.

L'*APOLOGUE est un don qui vient des Immortels,*
ou si c'est un présent des hommes,
quiconque nous l'a fait mérite des autels.
Nous devons tous tant que nous sommes,
ériger en Divinité
le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,
ou plutôt il la tient captive,
nous attachant à des récits
qui menent à son gré les cœurs & les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma Muse
a quelquefois pris place à la table des Dieux,

ſur ſes dons aujourd'hui daignez porter les yeux.
Favoriſez les jeux où mon eſprit s'amuſe.
Le Temps qui détruit tout, reſpectant votre appui,
me laiſſera franchir les ans dans cet ouvrage :
tout Auteur qui voudra vivre encore après lui,
doit s'acquérir votre ſuffrage.
C'eſt de vous que mes vers attendent tout leur prix
il n'eſt beauté dans nos écrits,
dont vous ne connoiſſiez juſques aux moindres traces
eh! qui connoît que vous les beautés & les grâces?
paroles & regards, tout eſt charme dans vous.
Ma Muſe, en un ſujet ſi doux,
voudroit s'étendre davantage :
mais il faut réſerver à d'autres cet emploi,
& d'un plus grand maître que moi
votre louange eſt le partage.
Olympe, c'eſt aſſez qu'à mon dernier ouvrage
votre nom ſerve un jour de rempart & d'abri ;
partagez déſormais le livre favori
par qui j'oſe eſpérer une ſeconde vie :
ſous vos ſeuls auſpices ces vers
ſeront jugés, malgré l'envie,
dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur ſi grande :
la Fable, en ſon nom, la demande :
vous ſavez, quel crédit ce menſonge a ſur nous :
s'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire ;
je croirai lui devoir un temple pour ſalaire :
mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.





LIVRE SEPTIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Animaux malades de la peſte.

Un mal qui répand la terreur,
mal que le Ciel en ſa fureur
inventa pour punir les crimes de la terre,
la peſte (puiſqu'il faut l'appeller par ſon nom)
capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
faiſoit aux Animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
à chercher le ſoutien d'une mourante vie :
nul mets n'excitoit leur envie.
Ni loups, ni renards n'épioient
la douce & l'innocente proie.
Les tourterelles ſe fuyoient :
plus d'amour, partant (1) plus de joie.
Le Lion tint conſeil, & dit : mes chers amis,
je crois que le Ciel a permis
pour nos péchés cette infortune :
que le plus coupable de nous

(1) *Partant :* par conſéquent. N'eſt guere d'uſage qu'en ſtyle de Pratique.

se sacrifie aux traits du céleste courroux :
peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidents
on fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
l'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
j'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait ? nulle offense :
même il m'est arrivé quelquefois de manger
le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je pense
qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
car on doit souhaiter, selon toute justice,
que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi :
vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
& bien, manger moutons, canaille, sotte espece,
est-ce un péché ? non, non : vous leur fîtes, Seigneur,
en les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
qu'il étoit digne de tous maux,
étant de ces gens là qui, sur les Animaux,
se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, & flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres Puissances
les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,
au dire de chacun, étoient de petits Saints.
L'Ane vint à son tour, & dit : j'ai souvenance
qu'en un pré de Moines passant,
la faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense,
quelque diable aussi me poussant,
je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le Baudet.
Un Loup, quelque peu Clerc, prouva par sa harangue,
qu'il falloit dévouer ce maudit animal,

ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable!
rien que la mort n'étoit capable
d'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
les Jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.



FABLE II.

Le mal marié.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
dès demain je chercherai femme :
mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
& que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
assemblent l'un & l'autre point,
ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent :
cependant, des humains presque les quatre parts
s'exposent hardiment au plus grand des hazards :
les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alleguer un, qui s'étant repenti,
ne put trouver d'autre parti,
que de renvoyer son épouse
querelleuse, avare & jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut;
on se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt ?
puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout :
Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,
Monsieur court, Monsieur se repose.
Elle en dit tant, que Monsieur à la fin,
lassé d'entendre un tel lutin,
vous la renvoye à la campagne
chez ses parents. La voilà donc compagne

de certaines Philis qui gardent les dindons,
avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
le mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait?
comment passiez-vous votre vie?
l'innocence des champs est-elle votre fait?
Assez, dit-elle: mais ma peine
étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici.
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire; & m'attirois la haine
de tous ces gens si peu soigneux.
Eh, Madame, reprit son époux tout à l'heure (1)
si votre esprit est si hargneux
que le monde qui ne demeure
qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,
est déja lassé de vous voir,
que feront des valets qui, toute la journée,
vous verront contre eux déchaînée?
& que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous?
Retournez au village: adieu. Si de ma vie
je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie;
puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés.



FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins en leur Légende
disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici bas,
dans un fromage de Hollande
se retira loin du tracas.

(1) *Tout à l'heure*; pour *tout de suite*, *sur le champ.*

La ſolitude étoit profonde.
S'étendant par-tout à la ronde,
otre hermite nouveau ſubſiſtoit là-dedans.
Il fit tant des pieds & des dents,
u'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
 vivre & le couvert : que faut-il davantage ?
l devint gros & gras : Dieu prodigue ſes biens
à ceux qui font vœu d'être ſiens.
Un jour, au dévot perſonnage,
les députés du peuple at
en vinrent demander quelque aumône légere :
ils alloient en terre étrangere
hercher quelque ſecours contre le peuple Chat :
Ratopolis étoit bloquée :
n les avoit contraints de partir ſans argent,
attendu l'état indigent
de la République attaquée.
s demandoient fort peu, certains que le ſecours
ſeroit prêt dans quatre ou cinq jours.
mes amis, dit le Solitaire,
les choſes d'ici-bas ne me regardent plus :
en quoi peut un pauvre reclus
vous ſatisfaire ? que peut-il faire,
ıe de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?
eſpere qu'il aura de vous quelque ſouci (1).
Ayant parlé de cette ſorte,
le nouveau Saint ferma ſa porte.

Qui déſignai-je, à votre avis,
par ce Rat ſi peu ſecourable ?
Un Moine ? non, mais un Dervis.
 ſuppoſe qu'un Moine eſt toujours charitable.

---

(1) *Souci* ſignifie ordinairement : inquiétude, peine, ıagrin, &c. ; mais il eſt mis ici pour *ſoin*.



FABLE IV.

Le Héron.

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où,
le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyoit une riviere.
L'onde étant transparente ainsi qu'aux plus beaux jours
ma commere la carpe y faisoit mille tours
avec le brochet son compere.
Le Héron en eût fait aisément son profit:
tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre
mais il crut mieux faire d'attendre
qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivoit de régime, & mangeoit à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint: l'oiseau
s'approchant du bord, vit sur l'eau
des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux;
& montroit un goût dédaigneux
comme le rat du bon Horace.
Moi des tanches? dit-il, moi Héron que je fasse
une si pauvre chere? & pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! aux Dieux ne plaise.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit: il fut tout heureux & tout aise
de rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:
les plus accommodants, ce sont les plus habiles.
On hazarde de perdre en voulant trop gagner,
gardez-vous de rien dédaigner,

sur-t

ſur-tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y ſont pris : ce n'eſt pas aux hérons
que je parle : écoutez, humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puiſé ces leçons.

FABLE V.

La Fille.

Certaine fille un peu trop fiere,
prétendoit trouver un mari
jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniere,
point froid & point jaloux: notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit auſſi
qu'il eût du bien, de la naiſſance,
de l'eſprit, enfin tout : mais qui peut tout avoir ?
Le Deſtin ſe montra ſoigneux de la pourvoir :
il vint des partis d'importance.
La Belle les trouva trop chétifs de moitié.
Quoi moi ? quoi ces gens-là? l'on radote, je penſe.
A moi les propoſer ? hélas, ils font pitié.
Voyez un peu la belle eſpece !
L'un n'avoit en l'eſprit nulle délicateſſe,
l'autre avoit le nez fait de cette façon-là :
c'étoit ceci, c'étoit cela,
c'étoit tout, car les précieuſes
font deſſus (1) tout les dédaigneuſes.
Après les bons partis, les médiocres gens
vinrent ſe mettre ſur les rangs.
Elle de ſe moquer. Ah vraiment je ſuis bonne
de leur ouvrir la porte : ils penſent que je ſuis
fort en peine de ma perſonne.
Grâce à Dieu, je paſſe les nuits
ſans chagrin, quoiqu'en ſolitude.

(1) *Deſſus* pour *ſur*, ne ſe diroit plus aujourd hui.

La Belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe & deux avec inquiétude.
Le chagrin vient ensuite : elle sent chaque jour
déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'Amour :
puis ses traits choquer & déplaire :
puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
se peuvent réparer : que n'est cet avantage
pour les ruines du visage !
Sa préciosité (1) changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vîte un mari,
je ne sais quel desir le lui disoit aussi :
le desir peut loger chez une précieuse :
celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse
de rencontrer un malotru.



FABLE VI.

Les Souhaits.

Il est au Mogol des folets
qui font office de valets,
tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
& quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois,
cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
aimoit le maître & la maîtresse,
& le jardin sur-tout. Dieu sait si les Zéphirs
peuple ami du Démon, l'assistoient dans sa tâche.

(1) *Préciosité.* Ce mot n'est point reçu dans la langu

Le Folet, de sa part, travaillant sans relâche,
combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zele,
chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
nonobstant la légéreté
à ses pareils si naturelle :
mais ses confreres les Esprits
firent tant, que le chef de cette République,
par caprice ou par politique,
le changea bien tôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvege
prendre le soin d'une maison
en tout temps couverte de neige :
& d'Indou (1) qu'il étoit, on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
on m'oblige de vous quitter,
je ne sais pas pour quelles fautes :
mais enfin il le faut, je ne puis arrêter
qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la : formez trois souhaits, car je puis
rendre trois souhaits accomplis :
trois sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
étrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance:
& l'abondance, à pleines mains,
verse en leurs coffres la finance,
en leurs greniers le bled ; dans leurs caves les vins:
tout en creve. Comment ranger cette chevance !
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux comploterent,
les grands Seigneurs leur emprunterent,
le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens,
malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
dirent-ils l'un & l'autre : heureux les indigents !
la pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.

---

(1) *Indou* ; pour Indien.

Retirez-vous, trésors : fuyez ; & toi, Déesse,
mere du bon esprit, compagne du repos,
ô Médiocrité, reviens vîte. A ces mots
la médiocrité revient, on lui fait place :
avec elle ils rentrent en grâce.
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
qu'ils étoient, & que sont tous ceux
qui souhaitent toujours, & perdent en chimeres
le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires
Le Folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,
ils demanderent la sagesse :
c'est un trésor qui n'embarrasse point.

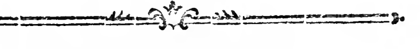
FABLE VII.

La Cour du Lion.

SA Majesté Lionne un jour voulut connoître
de quelles nations le Ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
ses vassaux de toute nature,
envoyant de tous les côtés
une circulaire écriture,
avec son sceau. L'écrit portoit
qu'un mois durant le Roi tiendroit
cour pléniere, dont l'ouverture
devoit être un fort grand festin,
suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se po
d'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine :
il se fut bien passé de faire cette mine.

Sa grimace déplut. Le Monarque irrité
l'envoya chez Platon faire
le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette févérité ;
& flatteur exceffif, il loua la colere,
& la griffe du Prince, & l'antre, & cette odeur ;
il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
qui ne fût ail au prix. Sa fotte flatterie
eut un mauvais fuccès, & fut encor punie.
Ce Monfeigneur du Lion-là,
fut parent de Caligula.
Le Renard étant proche : or çà, lui dit le Sire,
que fens-tu ? dis-le moi, parle fans déguifer.
L'autre auffi-tôt de s'excufer,
alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
fans odorat : bref il s'en tire.

Ceci vous fert d'enfeignement.
Ne foyez à la Cour, fi vous voulez y plaire,
ni fade adulateur, ni parleur trop fincere ;
& tâchez quelquefois de répondre en Normand.



FABLE VIII.

Les Vautours & les Pigeons.

MARS autrefois mit tout l'air en émûte (1).
Certain fujet fit naître la difpute
chez les oifeaux ; non ceux que le printemps
mene à fa Cour, & qui fous la feuillée,
par leur exemple & leurs fons éclatants,
font que Vénus eft en nous réveillée ;
ni ceux encor que la Mere d'Amour

(1) *Emûte :* émeute.

met à ſon char; mais le peuple Vautour
au bec retors, à la tranchante ſerre,
pour un chien mort ſe fit, dit-on, la guerre.
Il plut du ſang : je n'exagere point.
Si je voulois conter de point en point
tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
& ſur ſon roc Prométhée eſpéra
de voir bientôt une fin à ſa peine.
C'étoit plaiſir d'obſerver leurs efforts:
c'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adreſſe, & ruſes, & ſurpriſes,
tout s'employa. Les deux troupes, épriſes
d'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
de peupler l'air que reſpirent les ombres.
Tout élément remplit de citoyens
le vaſte enclos qu'ont les Royaumes ſombres.
Cette fureur mit la compaſſion
dans les eſprits d'une autre nation
au col changeant, au cœur tendre & fidele:
elle employa ſa médiation
pour accorder une telle querelle.
Ambaſſadeurs par le peuple Pigeon
furent choiſis; & ſi bien travaillerent,
que les Vautours plus ne ſe chamaillerent.
Ils firent treve : & la paix s'enſuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
à qui la leur auroit dû rendre grâce.
La gent maudite auſſi-tôt pourſuivit
tous les Pigeons, en fit ample carnage,
en dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
d'accommoder un peuple ſi ſauvage.

Tenez toujours diviſés les méchants :
la ſûreté du reſte de la terre
dépend de là : ſemez entre eux la guerre
ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci ſoit dit en paſſant : je me tais.

FABLE IX.

Le Coche & la Mouche.

DANS un chemin montant, ſabloneux, mal-aiſé,
& de tous les côtés au Soleil expoſé,
ſix forts chevaux tiroient un Coche.
Femmes, Moines, Vieillards, tout étoit deſcendu.
L'attelage ſuoit, ſouffloit, étoit rendu.
Une Mouche ſurvient, & des chevaux s'approche,
prétend les animer par ſon bourdonnement,
pique l'un, pique l'autre, & penſe à tout moment
qu'elle fait aller la machine,
s'aſſied ſur le timon, ſur le nez du Cocher.
Auſſi-tôt que le Char chemine,
& qu'elle voit les gens marcher,
elle s'en attribue uniquement la gloire :
va, vient, fait l'empreſſée : il ſemble que ce ſoit
un Sergent de bataille allant en chaque endroit
faire avancer ſes gens, & hâter la victoire.
La Mouche, en ce commun beſoin,
ſe plaint qu'elle agit ſeule, & qu'elle a tout le ſoin,
qu'aucun n'aide aux chevaux à ſe tirer d'affaire.
Le Moine diſoit ſon bréviaire :
il prenoit bien ſon temps ! Une femme chantoit :
c'étoit bien de chanſons qu'alors il s'agiſſoit !
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
& fait cent ſottiſes pareilles.
Après bien du travail, le Coche arrive au haut. (1)
Reſpirons maintenant, dit la Mouche auſſi-tôt :
j'ai tant fait que nos gens ſont enfin dans la plaine.
Çà, Meſſieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainſi certaines gens, faiſant les empreſſés,
s'introduiſent dans les affaires,
ils font par-tout les néceſſaires,
& par-tout importuns, devroient être chaſſés.

(1) *Au haut;* on diroit aujourd'hui *en haut.*

FABLE X.

La Laitiere & le Pot au lait.

PERRETTE sur sa tête ayant un Pot au lait,
bien posé sur un coussinet,
prétendoit arriver sans encombre (1) à la ville.
Légere & court vêtue, elle alloit à grands pas,
ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
cotillon simple & souliers plats.
Notre Laitiere ainsi troussée,
comptoit déja dans sa pensée
tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée:
la chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
d'élever des poulets autour de ma maison:
le renard sera bien habile,
s'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son:
il étoit quand je l'eus de grosseur raisonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon,
& qui m'empêchera de mettre en notre étable,
vû le prix dont il est, une vache & son veau,
que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée.
Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée.
La Dame de ces biens quittant d'un œil marri
sa fortune ainsi répandue,
va s'excuser à son mari,
en grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait:
On l'appella *le Pot-au-lait.*

---

(1) *Encombre*: empêchement, embarras. Vieux.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Pichrocole (1), Pyrrhus, la Laitiere, enfin tous,
autant les sages que les fous !
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux :
une flatteuse erreur emporte alors nos ames :
tout le bien du monde est à nous,
tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi,
je m'écarte, je vais détrôner le Sophi :
on m'élit Roi, mon peuple m'aime :
les diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
je suis Gros-Jean comme devant.

FABLE XI.

Le Curé & le Mort.

Un mort s'en alloit tristement
s'emparer de son dernier gîte ;
un Curé s'en alloit gaiment
enterrer ce mort au plus vîte.
Notre défunt étoit en carrosse porté,
bien & dûment empaqueté,
& vétu d'une robe, hélas ! qu'on nomme biere,
robe d'hiver, robe d'été,
que les morts ne dépouillent guere.
Le Pasteur étoit à côté,
& récitoit à l'ordinaire
maintes dévotes oraisons,
& des Pseaumes & des Leçons,
& des versets, & des répons.
Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
on vous en donnera de toutes les façons :
il ne s'agit que du salaire.

(1) Voyez *Gargantua*, Liv. 1, Chap. 33.

Meſſire Jean Chouart couvoit des yeux ſon mort,
comme ſi l'on eût dû lui ravir ce tréſor;
&, des regards, ſembloit lui dire:
Monſieur le Mort, j'aurai de vous,
tant en argent, & tant en cire,
& tant en autres menus coûts. (1)
Il fondoit là-deſſus l'achat d'une feuillette
du meilleur vin des environs:
certaine niece aſſez proprette,
& ſa chambriere Pâquette
devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable penſée
un heurt (2) ſurvient: adieu le char.
Voilà Meſſire Jean Chouart
qui du choc de ſon mort a la tête caſſée:
le Paroiſſien en plomb entraîne ſon Paſteur,
notre Curé ſuit ſon Seigneur:
tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
eſt le Curé Chouart, qui ſur ſon mort comptoit,
& la Fable du Pot-au lait.

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans ſon lit.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je puſſe aiſément
contempler la foule importune
de ceux qui cherchent vainement
cette fille du Sort, de Royaume en Royaume;

(1) *Coût;* n'eſt plus guere d'uſage qu'en Pratique.
(2) *Heurt:* choc. Peu uſité ſubſtantivement.

fideles courtiſans d'un volage fantôme.
Quand ils ſont près du bon moment,
l'inconſtante auſſi-tôt à leurs deſirs échappe :
pauvres gens ! je les plains, car on a pour les fous,
plus de pitié que de courroux.
Cet homme, diſent-ils, étoit planteur de choux ;
& le voilà devenu Pape :
ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux :
mais que vous ſert votre mérite?
la Fortune a-t-elle des yeux !
& puis, la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
le repos ? le repos, tréſor ſi précieux,
qu'on en faiſoit jadis le partage des Dieux ?
Rarement la Fortune à ſes hôtes le laiſſe.
Ne cherchez point cette Déeſſe,
elle vous cherchera : ſon ſexe en uſe ainſi.

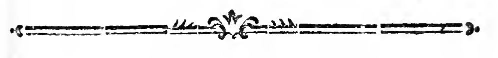
Certain couple d'ami en un bourg établi,
poſſédoit quelque bien. L'un ſoupiroit ſans ceſſe
pour la Fortune : il dit à l'autre un jour,
ſi nous quittions notre ſéjour?
vous ſavez que nul n'eſt prophête
en ſon pays: cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne ſouhaite
ni climats, ni deſtins meilleurs.
Contentez-vous, ſuivez votre humeur inquiete :
vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
de dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, ſi l'on veut, l'avare,
s'en va par voie & par chemin.
Il arriva le lendemain
en un lieu que devoit la Déeſſe bizarre
fréquenter ſur tout autre ; & ce lieu, c'eſt la Cour.
Là donc, pour quelque temps, il fixe ſon ſéjour,
ſe trouvant au coucher, au lever, à ces heures
que l'on ſait être les meilleures ;
bref ſe trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'eſt-ceci? ſe dit-il : cherchons ailleurs du bien :
la Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,

chez celui-là. D'où vient qu'auſſi
je ne puis héberger (1) cette capricieuſe ?
on me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
l'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuſe.
Adieu, Meſſieurs de Cour, Meſſieurs de Cour adieu.
Suivez juſques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :
allons là. Ce fut un de dire, & s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut ſans doute
armé de diamants, qui tenta cette route,
& le premier oſa l'abyme défier.
Celui-ci, pendant ſon voyage,
tourna les yeux vers ſon village
plus d'une fois: eſſuyant les dangers
des Pirates, des vents, du calme & des rochers,
miniſtres de la mort. Avec beaucoup de peines
on s'en va la chercher en des rives lointaines,
la trouvant aſſez-tôt ſans quitter la maiſon.
L'Homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon
la Fortune pour lors diſtribuoit ſes grâces.
Il y court : les mers étoient laſſes
de le porter ; & tout le fruit
qu'il tira de ſes longs voyages,
ce fut cette leçon que donnent les Sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature inſtruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
que le Mogol l'avoit été :
ce qui lui fit conclure en ſomme,
qu'il avoit à grand tort ſon village quitté.
Il renonce aux courſes ingrates,
revient en ſon pays, voit de loin ſes Pénates,
pleure de joie, & dit : heureux qui vit chez ſoi,
de régler ſes deſirs faiſant tout ſon emploi.
Il ne fait que par oui-dire
ce que c'eſt que la Cour, la mer, & ton empire,
Fortune, qui nous fait paſſer devant les yeux

---

(1) *Héberger :* recevoir chez ſoi, loger. Ce mot eſt du ſtyle badin.

des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
on suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
& contre la Fortune ayant pris ce conseil,
il la trouve assise à la porte
de son ami plongé dans un profond sommeil.



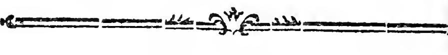
FABLE XIII.

Les deux Coqs.

DEUX Coqs vivoient en paix; une Poule survint,
& voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye; & c'est de toi que vint
cette querelle envenimée,
où du sang des Dieux mêmes on vit le Xante teint.
Long-temps, entre nos Coqs, le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélene au beau plumage
fut le prix du vainqueur: le vaincu disparut:
il alla se cacher au fond de sa retraite,
pleura sa gloire & ses amours,
ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite,
possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
cet objet rallumer sa haine & son courage.
Il aiguisoit son bec, battoit l'air & ses flancs;
& s'exerçant contre les vents,
s'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
s'alla percher & chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix:
adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.
Enfin, par un fatal retour,

son rival autour de la Poule
s'en revint faire le coquet :
je laisse à penser quel caquet,
car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, & prenons garde à nous,
après le gain d'une bataille.



FABLE XIV.

L'ingratitude & l'injustice des Hommes envers la Fortune.

Un trafiquant sur mer, par bonheur s'enrichit;
il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Gouffre, banc ni rocher, n'exigea de péage
d'aucun de ses ballots : le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos & Neptune
recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, Associés, chacun lui fut fidele.
Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle
ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent son trésor :
bref il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
& mon homme d'avoir chiens, chevaux & carrosses :
ses jours de jeûnes étoient des nôces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
lui dit : & d'où vient donc un si bon ordinaire ?
& d'où me viendroit-il, que de mon savoir-faire ?
je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
de risquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,

il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait :
son imprudence en fut la cause.
Un vaisseau mal freté, périt au premier vent.
Un autre, mal pourvû des armes nécessaires,
fut enlevé par les Corsaires.
Un troisieme, au port arrivant,
rien n'eut cours ni débit Le luxe & la folie
n'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses Facteurs le trompant,
& lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
lui dit : d'où vient cela ? de la Fortune : hélas !
Consolez-vous, dit l'autre ; & s'il ne lui plaît pas
que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
Je ne sais s'il crut ce conseil :
mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
son bonheur à son industrie ;
& si de quelque échec notre faute est suivie,
nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune :
le bien, nous le faisons : le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison, le Destin toujours tort.



FABLE XV.

Les Devineresses.

C'EST souvent du hazard que naît l'opinion ;
& c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
sur gens de tous états : tout est prévention,
cabale, entêtement ; point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours,
cela fut & sera toujours.

Une femme à Paris faisoit la Pythonisse.
On l'alloit consulter sur chaque événement.
Perdoit-on un chifon, avoit-on un amant,
un mari vivant trop au gré de son épouse,
une mere fâcheuse, une femme jalouse,
chez la Devineuse on couroit,
pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.
Son fait consistoit en adresse :
quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse;
du hazard quelquefois, tout cela concouroit :
tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats,
elle passoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit sa bourse :
& sans avoir d'autre ressource,
gagne de quoi donner un rang à son mari :
elle achete un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
d'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
femmes, filles, valets, gros Messieurs, tout enfin
alloit, comme autrefois, demander son destin :
le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,
moi Devine! on se moque : eh, Messieurs, sais-je lire ?
je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raison : fallut deviner & prédire,
mettre à part force bons ducats,
& gagner, malgré soi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose ;
quatre siéges boiteux, un manche de balai,
tout sentoit son sabbat, & sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
dans une chambre tapissée,
on s'en seroit moqué : la vogue étoit passée
au galetas, il avoit le crédit :
l'autre femme se morfondit.

L'enseigne

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vû dans le Palais une robe mal mise
gagner gros : les gens l'avoient prise
pour Maître tel, qui traînoit après soi
force écoutants : demandez-moi pourquoi.



FABLE XVI.

Le Chat, la Belette & le petit Lapin.

Du palais d'un jeune Lapin,
Dame Belette, un beau matin,
s'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses Pénates, un jour
qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa Cour,
parmi le thim & la rosée.
Après qu'il eut brouté, troté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hospitaliers, que vois-je ici paroître?
dit l'animal chassé du paternel logis :
holà, Madame la Belette,
que l'on déloge sans trompette,
ou je vais avertir tous les rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
étoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre
qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant ;
& quand ce seroit un Royaume,
je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
en a pour toujours fait l'octroi
à Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'usage,

Ce ſont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
rendu maître & Seigneur ; & qui de pere en fils
l'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean tranſmis.
Le premier occupant eſt-ce une loi plus ſage ?
Or bien, ſans crier davantage,
rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,
un Chat faiſant la chatemite,
un ſaint homme de Chat bien fourré, gros & gras,
arbitre expert ſur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
devant ſa Majeſté fourée.
Grippeminaud leur dit : mes enfants, approchez,
approchez : je ſuis ſourd, les ans en ſont la cauſe.
l'un & l'autre approcha, ne craignant nulle choſe.
Auſſi-tôt qu'à portée il vit les conteſtants,
Grippeminaud le bon apôtre
jettant des deux côtés la griffe en même-temps,
mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci reſſemble fort aux débats qu'ont par fois
les petits Souverains ſe rapportant aux Rois.



FABLE XVII.

La tête & la queue du Serpent.

Le Serpent a deux parties
du genre humain ennemies,
tête & queue ; & toutes deux
ont acquis un nom fameux
auprès des Parques cruelles,
ſi bien qu'autrefois, entr'elles,
il ſurvint de grands débats
pour le pas.

La tête avoit toujours marché devant la queue :
la queue au Ciel se plaignit,
& lui dit.
Je fais mainte & mainte lieue,
comme il plaît à celle-ci :
croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
sa sœur, & non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
traitez-nous de même sorte :
aussi bien qu'elle, je porte
un poison prompt & puissant.
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
qu'on me laisse précéder
à mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
qu'on ne se plaindra de rien.
Le Ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors (1) : & la guide nouvelle,
qui ne voyoit au grand jour,
pas plus clair que dans un four,
donnoit tantôt contre un marbre,
contre un passant, contre un arbre :
droit aux ombres du Styx elle mena sa sœur.
Malheureux les États tombés dans son erreur.

---

(1) *Lors*; pour *alors*.



FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

PENDANT qu'un Philoſophe aſſure,
que toujours par leurs ſens les hommes ſont dupés
un autre Philoſophe jure
qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raiſon ; & la Philoſophie
dit vrai, quand elle dit, que les ſens tromperont
tant que ſur leur rapport les hommes jugeront :
mais auſſi ſi l'on rectifie
l'image de l'objet ſur ſon éloignement,
ſur le milieu qui l'environne,
ſur l'organe & ſur l'inſtrument,
les ſens ne tromperont perſonne.
La Nature ordonna ces choſes ſagement.
J'en dirai quelque jour les raiſons amplement.
J'apperçois le ſoleil, quelle en eſt la figure ?
ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
mais ſi je le voyois là-haut dans ſon ſéjour,
que feroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
ſa diſtance me fait juger de ſa grandeur :
ſur l'angle & les côtes ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat, j'épaiſſis ſa rondeur :
je le rends immobile ; & la Terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute ſa machine.
Ce ſens ne me nuit point par ſon illuſion.
Mon ame, en toute occaſion,
développe le vrai caché ſous l'apparence.
Je ne ſuis point d'intelligence
avecque mes regards peut-être un peu trop prompts ;
ni mon oreille lente à m'apporter les ſons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raiſon le redreſſe :
la raiſon décide en maîtreſſe :

mes yeux, moyennant ce secours,
ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
une tête de femme est au corps de la Lune.
Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a sa surface unie:
montueuse en des lieux, en d'autres applanie,
l'ombre avec la lumiere y peut tracer souvent
un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguere (1) l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
parut dans cet astre si beau;
& chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement,
qui présageoit sans doute un grand événement.
Savoit-on si la guerre entre tant de Puissances,
n'en étoit point l'effet? Le Monarque accourut:
il favorise en Roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la Lune à son tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit: peuple heureux! quand pourront les François
se donner comme vous entiers à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire:
c'est à nos ennemis de craindre les combats,
à nous de les chercher, certains que la Victoire,
amante de Louis, suivra par-tout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célebres dans l'Histoire.
Même les Filles de mémoire
ne nous ont point quittés: nous goûtons des plaisirs.
La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.
Charles (2) en fait jouir: il sauroit dans la guerre

---

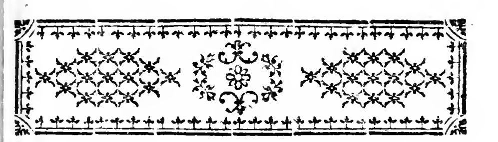
(1) *Naguere:* depuis peu, il n'y a pas long-temps. Ce vieux terme n'est plus d'usage que dans la poésie ou dans le style soutenu.

(2) Charles II, Roi d'Angleterre.

ſignaler ſa valeur, & mener l'Angleterre
à ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiſer la querelle,
que d'encens! eſt-il rien de plus digne de lui?
La carriere d'Auguſte a-t-elle été moins belle
que les fameux exploits du premier des Céſars?
O peuple trop heureux! quand la Paix viendra-t-elle
nous rendre comme vous tout entiers aux beaux Arts?

Fin du ſeptieme Livre.





LIVRE HUITIEME.

FABLE PREMIERE.

La Mort & le Mourant.

La mort ne ſurprend point le ſage :
il eſt toujours prêt à partir :
s'étant ſu lui-même avertir
du temps où l'on ſe doit réſoudre à ce paſſage.
Ce temps, hélas ! embraſſe tous les temps :
qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
il n'en eſt point qu'il ne comprenne
dans le fatal tribut : tous ſont de ſon domaine :
& le premier inſtant où les enfants des Rois
ouvrent les yeux à la lumiere,
eſt celui qui vient quelquefois
fermer pour toujours leur paupiere.
Défendez-vous par la grandeur,
alléguez la beauté, la vertu, la jeuneſſe,
la mort ravit tout ſans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra ſa richeſſe.
Il n'eſt rien de moins ignoré ;
&, puiſqu'il faut que je le die (1),
rien où l'on ſoit moins préparé.

Un Mourant qui comptoit plus de cent ans de vie,
ſe plaignit à la Mort que précipitamment

(1) *Die* ; pour *diſe*. C'eſt une licence poétique, aſſez en uſage parmi les bons Auteurs du ſiecle de Louis XIV.

elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,
sans qu'il eût fait son testament,
sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
au pied levé? dit-il: attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle:
il me reste à pourvoir un arriere-neveu:
souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aîle.
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh n'as-tu pas cent ans? trouve-moi dans Paris
deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis tu, te donner quelque avis
qui te disposât à la chose:
j'aurois trouvé ton testament tout fait,
ton petit-fils pourvû, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
du marcher & du mouvement,
quand les esprits, le sentiment,
quand tout faillit en toi? plus de goût, plus d'ouie:
toute chose pour toi semble être évanouie:
pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:
tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
ou morts, ou mourants, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, & sans replique:
il n'importe à la République
que tu fasses ton testament.
La Mort avoit raison: je voudrois qu'à cet âge
on sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
remerciant son hôte, & qu'on fît son paquet:
car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard; vois ces jeunes mourir,
vois les marcher, vois-les courir
à des morts, il est vrai, glorieuses & belles;
mais sûres, cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zele est indiscret:
le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

FABLE II.

Le Savetier & le Financier.

Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
c'étoit merveille de le voir,
merveille de l'ouir : il faisoit des passages,
plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de Finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
le Savetier alors en chantant l'éveilloit ;
& le Financier se plaignoit
que les soins de la Providence
n'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
comme le manger & le boire.
En son hôtel il fait venir
le chanteur, & lui dit : or çà, Sire Grégoire,
que gagnez-vous par an ? Par an ? ma foi, Monsieur,
dit avec un ton de rieur
le gaillard Savetier, ce n'est point ma maniere
de compter de la sorte ; & je n'entasse guere
un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
j'attrape le bout de l'année :
chaque jour amene son pain.
Et bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours,
(& sans cela nos gains seroient assez honnêtes)
le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre, & Monsieur le Curé
de quelque nouveau Saint charge toujours son Prône.
Le Financier riant de sa naïveté,
lui dit : je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus, gardez-les avec soin,

pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
avoit depuis plus de cent ans,
produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
l'argent & sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
il eut pour hôtes les soucis,
les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet ; & la nuit,
si quelque chat faisoit du bruit,
le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
s'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit il, mes chansons & mon somme,
& reprenez vos cent écus.



FABLE III.

Le Lion, le Loup & le Renard.

Un Lion décrépit, gouteux, n'en pouvant plus,
vouloit que l'on trouvât remede à la vieillesse:
alléguer l'impossible aux Rois, c'est un abus.
Celui-ci, parmi chaque espece,
manda des Médecins : il en est de tous arts :
Médecins au Lion viennent de toutes parts :
de tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
le Renard se dispense, & se tient clos & coi.
Le Loup en fait sa cour, daube au coucher du Roi
son camarade absent : le Prince tout-à-l'heure
veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté :
& sachant que le Loup lui faisoit cette affaire :
je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincere

ne m'ait à mépris imputé
d'avoir différé cet hommage ;
mais j'étois en pélerinage,
& m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
gens experts & savants, leur ai dit la langueur
dont votre Majesté craint à bon droit la suite :
vous ne manquez que de chaleur ;
le long âge en vous l'a détruite :
d'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
toute chaude & toute fumante :
le secret, sans doute, en est beau
pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira,
s'il vous plaît de robe-de-chambre.
Le Roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre,
Messire Loup. Le Monarque en soupa ;
& de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les Courtisans, cessez de vous détruire :
faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniere.
Vous êtes dans une carriere
où l'on ne se pardonne rien.

FABLE IV.

Le pouvoir des Fables.

A MONSIEUR DE BARILLON.

La qualité d'Ambassadeur
peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
vous puis-je offrir mes vers & leurs grâces légeres ?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
seront-ils point traités par vous de téméraires ?

Vous avez bien d'autres affaires
à démêler que les débats
du Lapin & de la Belette.
Lisez-les, ne les lisez pas:
mais empêchez qu'on ne nous mette
toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
il nous vienne des ennemis,
j'y consens; mais que l'Angleterre
veuille que nos deux Rois se lassent d'être amis,
j'ai peine à digérer la chose.
N'est-il pas encor temps que Louis se repose ?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
de combattre cette Hydre ? & faut-il qu'elle oppose
une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
par éloquence & par adresse,
peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
je vous sacrifierai cent moutons: c'est beaucoup
pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grâce
de prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardents,
& le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient: je n'en dirai pas plus.
Sur les éloges que l'Envie
doit avouer qui vous sont dus,
vous ne voulez pas qu'on appuie.
Dans Athene autrefois, peuple vain & léger,
un Orateur voyant sa patrie en danger,
courut à la Tribune, & d'un art tyrannique,
voulant forcer les cœurs dans une République,
il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas: l'Orateur recourut
à ces figures violentes
qui savent exciter les âmes les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout: personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles
étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.

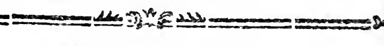
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
à des combats d'enfants, & point à ses paroles.
Que fit le Harangueur ? il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
avec l'Anguille & l'Hirondelle,
un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant,
comme l'Hirondelle en volant,
le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
cria tout d'une voix : & Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
l'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfants son peuple s'embarrasse !
& du péril qui le menace
lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet ?
Que ne demandez vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche l'assemblée,
par l'Apologue réveillée
se donne entiere à l'Orateur :
un trait de fable en eut l'honneur.
Nous sommes tous d'Athene en ce point ; & moi-même,
au moment que je fais cette moralité,
si Peau-d'Ane m'étoit conté,
j'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois : cependant
il le faut amuser encor comme un enfant.

FABLE V.

L'Homme & la Puce.

PAR des vœux importuns nous fatiguons les Dieux,
souvent pour des sujets, même indignes des hommes :
il semble que le Ciel, sur tous tant que nous sommes,
soit obligé d'avoir incessamment les yeux ;
& que le plus petit de la race mortelle,
à chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle
doive intriguer l'Olympe & tous ses citoyens,
comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens.

Un sot par une Puce eut l'épaule mordue ;
dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devois bien purger
la terre de cette Hydre au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter : que du haut de la nue
tu n'en perdes la race afin de me venger ?
Pour tuer une puce il vouloit obliger
ces Dieux à lui prêter leur foudre & leur massue.



FABLE VI.

La Femme & le Secret.

RIEN ne pese tant qu'un secret :
le porter loin est difficile aux Dames ;
& je sai même sur ce fait
bon nombre d'hommes qui sont femmes.
Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
la nuit étant près d'elle : ô Dieux ! qu'est-ce cela ?
je n'en puis plus, on me déchire :
quoi j'accouche d'un œuf ! D'un œuf ? Oui, le voilà
frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire,
on m'appelleroit poule : enfin n'en parlez pas.
La femme neuve sur ce cas,
ainsi que sur mainte autre affaire,
crut la chose, & promit ses grands Dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
avec les ombres de la nuit.
L'épouse indiscrete & peu fine,
sort du lit quand le jour fut à peine levé,
& de courir chez sa voisine.
Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé :
n'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
d'aller publier ce mystere.
Vous moquez-vous, dit l'autre ? ah, vous ne savez guere

quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle :
elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout, car une autre commere
en dit quatre, & raconte à l'oreille le fait :
précaution peu nécessaire,
car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la Renommée,
de bouche en bouche alloit croissant,
avant la fin de la journée,
ils se montoient à plus d'un cent.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
ni les mains à celle de l'or :
peu de gens gardent un trésor
avec des soins assez fideles.

Certain chien qui portoit la pitance au logis,
s'étoit fait un colier du dîner de son Maître.
Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
quand il voyoit un mets exquis :
mais enfin il l'étoit ; & tous tant que nous sommes,
nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,
& l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné (1),
un mâtin passe, & veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie

(1) *Atourner* : orner, parer. Vieux.

qu'il efpéroit d'abord : le Chien mit bat la proie,
pour la défendre mieux n'en étant plus chargé.
Grand combat : d'autres chiens arrivent.
Ils étoient de ceux-là qui vivent
fur le public, & craignent peu les coups.
Notre Chien fe voyant trop foible contre eux tous,
& que la chair couroit un danger manifefte,
voulant avoir fa part ; & lui fage, il leur dit :
point de courroux, Meffieurs, mon lopin (1) me fuffit :
faites votre profit du refte.
A ces mots, le premier il vous hape un morceau,
& chacun de tirer, le mâtin, la canaille ;
à qui mieux mieux : ils firent ripaille (2) :
chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une Ville,
où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prévôt des Marchands,
tout fait fa main : le plus habile
donne aux autres l'exemple ; & c'eft un paffe-temps
de leur voir nettoyer un monceau de piftoles.
Si quelque fcrupuleux, par des raifons frivoles,
veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
on lui fait voir qu'il eft un fot.
Il n'a pas de peine à fe rendre :
c'eft bien-tôt le premier à prendre.

FABLE VIII.

Le Rieur & les Poiffons.

On cherche les Rieurs, & moi je les évite.
Cet art veut fur tout autre un fuprême mérite.
Dieu ne créa que pour les fots
les méchants difeurs de bons mots.

(1) *Lopin :* piece, morceau. Terme populaire.
(2) *Ripaille :* grand'chere.

J'en vais, peut-être en une Fable,
introduire un: peut-être aussi
que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table
d'un Financier, & n'avoit en son coin
que de petits poissons : tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
& puis il feint à la pareille
d'écouter leur réponse. On demeura surpris :
cela suspendit les esprits.
Le Rieur alors, d'un ton sage,
dit, qu'il craignoit qu'un sien ami
pour les grandes Indes parti,
n'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient point d'un âge
à savoir au vrai son destin :
les gros en sauroient davantage.
N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger?
De dire si la compagnie
prit goût à sa plaisanterie,
j'en doute : mais enfin il les sut engager
à lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
tous les noms des chercheurs de mondes inconnus,
qui n'en étoient pas revenus;
& que depuis cent ans, sous l'abîme avoient vus
les anciens du vaste empire.

FABLE IX.

Le Rat & l'Huître.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
des Lares paternels un jour se trouva soul.
Il laisse là le champ, le grain & la javelle,
va courir le pays, abandonne son trou.
Si-tôt qu'il fut hors de sa case,

que le monde, dit-il, est grand & spacieux !
voilà les Apennins, & voici le Caucase :
la moindre taupinée (1) étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
en un certain canton, où Thétis sur la rive
avoit laissé mainte Huître; & notre Rat d'abord
crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre Sire :
il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi j'ai déja vu le maritime Empire,
j'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
d'un certain Magister, le Rat tenoit ces choses ;
& les disoit à travers champs,
n'étant pas de ces Rats, qui les livres rongeants,
se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
une s'étoit ouverte, & bâillant au soleil,
par un doux zéphir réjouie,
humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
blanche, grasse, & d'un goût à la voir nompareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille,
qu'apperçois-je ? dit-il, c'est quelque victuaille;
& si je ne me trompe à la couleur du mets,
je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,
approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
se sent pris comme aux lacs, car l'Huître tout d'un coup
se referme ; & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premierement,
que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,
font aux moindres objets frappés d'étonnement ?
& puis, nous y pouvons apprendre,
que tel est pris qui croyoit prendre.

---

(1) *Taupinée ;* pour *taupiniere.*



FABLE X.

L'Ours & l'Amateur des Jardins.

CERTAIN Ours montagnard, Ours à demi léché,
confiné par le Sort dans un bois solitaire,
nouveau Bellerophon, vivoit seul & caché :
il fût devenu fou ; la raison d'ordinaire
n'habite pas long-temps chez les gens sequestrés :
il est bon de parler, & meilleur de se taire,
mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
dans les lieux que l'Ours habitoit.
Si bien, que tout Ours qu'il étoit,
il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
non loin de-là certain vieillard
s'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les Jardins, étoit Prêtre de Flore,
il l'étoit de Pomone encore :
ces deux emplois sont beaux : mais je voudrois parmi
quelque doux & discret ami.
Les Jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre ;
de façon que lassé de vivre
avec des gens muets, notre homme un beau matin
va chercher compagnie, & se met en campagne.
L'Ours porté d'un même dessein,
venoit de quitter sa montagne :
tout deux, par un cas surprenant,
se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver, & que faire ?
se tirer en Gascon d'une semblable affaire
est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'Ours, très-mauvais complimenteur,

lui dit : viens-t'en me voir. L'autre reprit, Seigneur ;
vous voyez mon logis ; si vous vouliez me faire
tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
j'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas
de Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire,
mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte ; & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà, se trouvant bien ensemble ;
& bien qu'on soit, à ce qu'il semble ;
beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,
l'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,
faisoit son principal métier
d'être bon émoucheur, écartoit du visage
de son ami dormant ce parasite aîlé
que nous avons mouche appellé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme
sur le bout de son nez une allant se placer,
mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il ; & voici comme (1).
Aussi-tôt fait que dit, le fidele émoucheur
vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
& non moins bon archer que mauvais raisonneur,
roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami :
mieux vaudroit un sage ennemi.

---

(1) *Comme* ; pour *comment*.



FABLE XI.

Les Deux Amis.

Deux vrais Amis vivoient au Monomotapa :
l'un ne poſſédoit rien qui n'appartînt à l'autre :
les amis de ce pays-là
valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au ſommeil,
& mettoit à profit l'abſence du ſoleil,
un de nos deux amis ſort du lit en alarme :
il court chez ſon intime, éveille les valets :
Morphée avoit touché le ſeuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne, il prend ſa bourſe, il s'arme :
vient trouver l'autre, & dit : Il vous arrive peu
de courir quand on dort : vous me paroiſſiez homme
à mieux uſer du temps deſtiné pour le ſomme :
n'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
en voici : s'il vous eſt venu quelque querelle,
j'ai mon épée, allons : vous ennuyez-vous point
de coucher toujours ſeul ? une eſclave aſſez belle
étoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle ?
Non, dit l'ami, ce n'eſt ni l'un ni l'autre point :
je vous rends grâce de ce zele.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triſte apparu :
j'ai craint qu'il ne fût vrai, je ſuis vîte accouru.
Ce maudit ſonge en eſt la cauſe.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en ſemble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propoſe.
Qu'un ami véritable eſt une douce choſe !
il cherche vos beſoins au fond de votre cœur,
il vous épargne la pudeur
de les lui découvrir vous-même.
Un ſonge, un rien, tout lui fait peur
quand il s'agit de ce qu'il aime.

FABLE XII.

Le Cochon, la Chevre & le Mouton.

Une Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras,
montés ſur même char, s'en alloient à la foire:
leur divertiſſement ne les y portoit pas:
on s'en alloit les vendre, à ce que dit l'hiſtoire:
le Charton (1) n'avoit pas deſſein
de les mener voir Tabarin.
Dom Pourceau crioit en chemin,
comme s'il avoit eu cent bouchers à ces trouſſes:
c'étoit une clameur à rendre les gens ſourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au ſecours:
ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc: qu'as-tu tant à te plaindre?
tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coi?
ces deux perſonnes-ci, plus honnêtes que toi,
devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton: a-t-il dit un ſeul mot?
il eſt ſage. Il eſt un ſot,
repartit le Cochon: s'il ſavoit ſon affaire,
il crieroit comme moi du haut de ſon goſier;
& cette autre perſonne honnête,
crieroit tout du haut de ſa tête.
Ils penſent qu'on les veut ſeulement décharger,
la Chevre de ſon lait, le Mouton de ſa laine.
Je ne ſai pas s'ils ont raiſon,
mais quant à moi qui ne ſuis bon
qu'à manger, ma mort eſt certaine.
Adieu mon toit & ma maiſon.

---

(1) *Charton:* chartetier. Ce mot n'eſt point d'uſage.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage :
mais que lui servoit-il ? quand le mal est certain,
la plainte ni la peur ne changent le destin ;
& le moins prévoyant est toujours le plus sage.



FABLE XIII.

Tircis & Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'AVOIS Esope quitté,
pour être tout à Bocace,
mais une Divinité
veut revoir sur le Parnasse
des Fables de ma façon :
or d'aller lui dire, Non,
sans quelque valable excuse,
ce n'est pas comme on en use
avec des Divinités,
sur-tout quand ce sont de celles
que la qualité de Belles
fait Reines des volontés.
Car afin que l'on le sache,
c'est Sillery qui s'attache
à vouloir que de nouveau
Sire Loup, Sire Corbeau
chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout :
peu de gens en leur estime
lui refusent le haut bout :
comment le pourroit on faire ?
Pour venir à notre affaire,
mes Contes, à son avis,
sont obscurs. Les beaux esprits.

n'entendent pas toute chose :
faisons donc quelques récits
qu'elle déchifre sans glose.
Amenons des Bergers, & puis nous rimerons
ce que disent entre eux les loups & les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal
qui nous plaît & qui nous enchante !
il n'est bien sous le Ciel qui vous parût égal.
Souffrez qu'on vous le communique :
croyez-moi, n'ayez point de peur.
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?
Amarante aussi-tôt replique ;
comment l'appellez-vous ce mal ? quel est son nom ?
L'amour. Ce mot est beau : dites-moi quelques marques
à quoi je le pourrai connoître : que sent-on ?
Des peines près de qui le plaisir des Monarques
est ennuyeux & fade : on s'oublie, on se plaît
toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage ?
ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
qui sans cesse revient, & qui suit en tous lieux :
pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un Berger du village
dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir ;
on soupire à son souvenir :
on ne sait pas pourquoi, cependant on soupire :
on a peur de le voir encor qu'on le desire.
Amarante dit à l'instant,
oh ! oh ! c'est-là ce mal que vous me prêchez tant ?
il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
quand la Belle ajouta : voilà tout justement
ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit & de honte.

Il est force gens comme lui,
qui prétendent n'agir que pour leur propre compte :
& qui font le marché d'autrui. FABLE

FABLE XIV.

Les Obseques de la Lionne.

LA femme du Lion mourut :
aussi-tôt chacun accourut
pour s'acquitter envers le Prince
de certains compliments de consolation,
qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa Province,
que les obseques se feroient
un tel jour, en tel lieu : ses Prévôts y seroient
pour régler la cérémonie,
& pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna ;
& tout son antre en résonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
rugir en leur patois Messieurs les Courtisans.

Je définis la Cour un pays où les gens
tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
sont ce qu'il plaît au Prince ; ou s'ils ne peuvent l'être,
tâchent au moins de le paroître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître :
on diroit qu'un esprit anime mille corps :
c'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire,
le Cerf ne pleura point : comment l'eût-il pu faire ?
cette mort le vengeoit: la Reine avoit jadis
étranglé sa femme & son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
& soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colere du Roi, comme dit Salomon,

est terrible : & sur-tout celle du Roi Lion :
mais ce Cerf n'avoit point accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : chétif hôte des bois,
tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
nos sacrés ongles ; venez, Loups,
vengez la Reine, immolez tous
ce traître à ses augustes mânes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
est passé : la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
tout près d'ici m'est apparue ;
& je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi :
j'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
qu'on se mit à crier, miracle, Apothéose.
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les Rois par des songes,
flattez-les : payez-les d'agréables mensonges,
quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
ils goberont l'appât, vous serez leur ami.



FABLE XV.

Le Rat & l'Éléphant.

Se croire un personnage, est fort commun en France;
on y fait l'homme d'importance,
& l'on n'est souvent qu'un bourgeois :
c'est proprement le mal François,
la sotte vanité nous est particuliere.

Les Efpagnols font vains, mais d'une autre maniere.
Leur orgueil me femble en un mot
beaucoup plus fou, mais pas fi fot.
Donnons quelque image du nôtre,
qui fans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Eléphant
des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
de la bête de haut parage,
qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
une Sultane de renom,
fon chien, fon chat, & fa guenon,
fon perroquet, fa vieille, & toute fa maifon,
s'en alloit en pélerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
fuffent touchés de voir cette pefante maffe :
comme fi d'occuper ou plus ou moins de place
nous rendoit, difoit-il, plus ou moins importants.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
feroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
nous ne nous prifons pas, tout petits que nous fommes,
d'un grain moins que les Eléphants.
Il en auroit dit davantage;
mais le chat fortant de fa cage,
lui fit voir en moins d'un inftant,
qu'un Rat n'eft pas un Eléphant.



FABLE XVI.

L'Horofcope.

On rencontre fa deftinée
fouvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.
Un pere eut pour toute lignée
un fils qu'il aima trop, jufques à confulter

sur le sort de sa géniture,
les Diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit, que des Lions sur-tout
il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le pere, pour venir à bout
d'une précaution sur qui rouloit la vie
de celui qu'il aimoit, défendit que jamais
on lui laissât passer le seuil de son Palais.
Il pouvoit sans sortir contenter son envie,
avec ses compagnons tout le jour badiner,
sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
plaît le plus aux jeunes esprits,
cet exercice avec mépris
lui fut dépeint : mais quoi qu'on fasse,
propos, conseil, enseignement,
rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
à peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.
Il savoit le sujet des fatales défenses ;
& comme ce logis, plein de magnificence,
abondoit par-tout en tableaux,
& que la laine & les pinceaux
traçoient de tous côtés chasses & paysages,
en cet endroit des animaux,
en cet autre des personnages.
Le jeune homme s'émeut voyant peint un Lion.
Ah, monstre ! cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il se livre
aux transports violents de l'indignation,
porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra.
Ce clou le blesse, il pénétra
jusqu'aux ressorts de l'âme : & cette chere tête
pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au Poëte Æschile.
Quelque Devin le menaça, dit-on,
de la chûte d'une maison.
Aussi-tôt il quitta la ville,
mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les Cieux.
Un aigle qui portoit en l'air une tortue,
passa par-là, vit l'homme, & sur sa tête nue,
qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
étant de cheveux dépourvue,
laissa tomber sa proie afin de la casser:
le pauvre Æschile ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte,
que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
que craint celui qui le consulte.
Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
se soit lié les mains, & nous les lie encor,
jusqu'au point de marquer dans les Cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture
de lieux, de personnes, de temps,
non des conjonctions de tous ces charlatans;
ce berger & ce Roi sont sous même planette,
l'un deux porte le sceptre, & l'autre la houlette.
Jupiter le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
percer Mars, le Soleil, & des vuides sans fin?
Un atôme le peut détourner en chemin:
où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe,
mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu;
que ne l'a-t-il donc dit? mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point & sa vîtesse,
celle aussi de nos passions,
permettent-ils à leur foiblesse

de fuivre pas à pas toutes nos actions?
Notre fort en dépend : fa courfe entrefuivie,
ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
& ces gens veulent au compas
tracer le cours de notre vie.

Il ne fe faut point arrêter
aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Æfchile
n'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'eft cet art,
il peut frapper au but une fois entre mille :
ce font des effets du hazard.



FABLE XVII.

L'Ane & le Chien.

Il fe faut entr'aider, c'eft la loi de nature (1)!
L'Ane un jour pourtant s'en moqua ;
& ne fais comme (2) il y manqua ?
car il eft bonne créature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
gravement, fans fonger à rien,
tous deux fuivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'Ane fe mit à paître :
il étoit alors dans un pré,
dont l'herbe étoit fort à fon gré.
Point de chardons pourtant, il s'en paffa pour l'heure :
il ne faut pas toujours être fi délicat ;
& faute de fervir ce plat,
rarement un feftin demeure.

(1) *De nature.* L'article eft fupprimé à caufe de la mefure du vers.
(2) *Comme ;* pour *comment.*

Notre Baudet s'en fut enfin
passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim,
lui dit : cher compagnon, baisse toi, je te prie ;
je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse, mot : le Roussin d'Arcadie
craignit qu'en perdant un moment,
il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille :
enfin il répondit : ami, je te conseille
d'attendre que ton maître ait fini son sommeil :
car il te donnera sans faute à son réveil
ta portion accoutumée :
il ne sauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un Loup
sort du bois & s'en vient : autre bête affamée.
L'Ane appelle aussi-tôt le Chien à son secours.
Le Chien ne bouge, & dit : ami, je te conseille
de fuir en attendant que ton maître s'éveille :
il ne sauroit tarder : détale vîte, & cours.
Que si ce Loup t'atteint, casse-lui la mâchoire.
On t'a ferré de neuf ; & si tu me veux croire,
tu l'étendra tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur Loup étrangla le Baudet sans remede.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

FABLE XVIII.

Le Bassa (1) *& le Marchand.*

Un Marchand Grec, en certaine contrée,
faisoit trafic. Un Bassa l'appuyoit,
de quoi le Grec en Bassa le payoit :
non en Marchand, tant c'est chere denrée

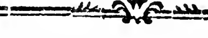
(1) *Bassa.* On écrit ordinairement Bacha.

qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant
que notre Grec s'alloit partout plaignant.
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puissance,
lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage ;
& le Bassa du tout est averti :
même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
à ces gens-là quelque méchant parti,
les prevenant, les chargeant d'un message
pour Mahomet, droit en son paradis,
& sans tarder : sinon ces gens unis
le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
il a des gens tout prêts pour le venger.
Quelque poison l'enverra protéger
les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
comme Alexandre, & plein de confiance
chez le Marchand tout droit il s'en alla ;
se mit à table : on vit tant d'assurance
en ses discours & dans tout son maintien,
qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes :
même l'on veut que j'en craigne les suites ;
mais je te crois un trop homme de bien :
tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
écoute-moi. Sans tant de dialogue,
& de raisons qui pourroient t'ennuyer,
je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il étoit un Berger, son Chien & son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
d'un Dogue de qui l'ordinaire
étoit un pain entier. Il falloit bien & beau
donner cet animal au Seigneur du village.
Lui Berger, pour plus de ménage,
auroit deux ou trois Mâtinaux,

qui,

qui, lui dépenſant moins, veilleroient aux troupeaux,
bien mieux que cette bête ſeule.
Il mangeoit plus que trois, mais on ne diſoit pas
qu'il avoit auſſi triple gueule,
quand les Loups livroient des combats.
Le Berger s'en défait, il prend trois Chiens de taille
à lui dépenſer moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en ſentit ; & tu te ſentiras
du choix de ſemblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
que tout compté, mieux vaut en bonne foi
s'abandonner à quelque puiſſant Roi,
que s'appuyer de pluſieurs petits Princes.



FABLE XIX.

L'avantage de la Science.

ENTRE deux Bourgeois d'une ville
s'émut jadis un différend.
L'un étoit pauvre, mais habile :
l'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci ſur ſon concurrent
vouloit emporter l'avantage :
prétendoit que tout homme ſage
étoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme ſot : car pourquoi révérer
des biens dépourvus de mérite ?
La raiſon m'en ſemble petite.
Mon ami, diſoit-il ſouvent
au ſavant,
vous vous croyez conſidérable ;
mais, dites-moi, tenez-vous table ?
que ſert à vos pareils de lire inceſſamment ?

ils ſont toujours logés à la troiſieme chambre,
vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
ayant pour tout laquais leur ombre ſeulement.
La République a bien affaire
de gens qui ne dépenſent rien :
je ne ſais d'homme néceſſaire,
Que celui dont le luxe épand (1) beaucoup de bien.
Nous en uſons, Dieu ſait : notre plaiſir occupe
l'artiſan, le vendeur, celui qui ſait la jupe,
& celle qui la porte, & vous qui dédiez
à Meſſieurs les gens de Finance,
de méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence,
eurent le ſort qu'ils méritoient.
L'homme lettré ſe tut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une ſatire.
Mars détruiſit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quitta ſa ville.
L'ignorant reſta ſans aſyle :
il reçut par-tout des mépris:
l'autre reçut par tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laiſſez dire les ſots, le ſavoir a ſon prix.



FABLE XX.

Jupiter & les Tonnerres.

JUPITER voyant nos fautes,
dit un jour du haut des airs :
rempliſſons de nouveaux hôtes
les cantons de l'Univers,
habités par cette race

---

1) *Epandre.* On dit aujourd'hui *répandre.*

qui m'importune & me lasse.
Va-t-en, Mercure, aux enfers;
amene-moi la Furie
la plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guere
à modérer son transport.

O vous, Rois, qu'il voulut faire
arbitres de notre sort,
laissez entre la colere
& l'orage qui la suit
l'intervalle d'une nuit.
Le Dieu dont l'aîle est légere,
& la langue a des douceurs,
alla voir les noires Sœurs.
A Tisiphone & Mégere
il préféra, ce dit-on,
l'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fiere,
qu'elle jura par Pluton,
que toute l'engeance humaine
seroit bien-tôt du domaine
des Déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
le serment de l'Euménide:
il la renvoye; & pourtant
il lance un foudre à l'instant
sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide
le pere même de ceux
qu'il menaçoit de ces feux,
se contenta de leur crainte:
il n'embrâsa que l'enceinte
d'un désert inhabité.
Tout pere frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? notre engeance
prit pied sur cette indulgence.

Tout l'Olympe s'en plaignit ;
& l'assembleur de nuages
jura le Styx , & promit
de former d'autres orages :
ils seroient sûrs. On soûrit :
on lui dit qu'il étoit pere ;
& qu'il laissât , pour le mieux ,
à quelqu'un des autres Dieux
d'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ses fourneaux
de deux sortes de carreaux.
L'un , jamais ne se fourvoie ;
& c'est celui que toujours
l'Olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en son cours ,
ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte :
bien souvent même il se perd ;
& ce dernier en sa route
nous vient du seul Jupiter.



FABLE XXI.

Le Faucon & le Chapon.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
ne vous pressez donc nullement :
ce n'étoit pas un sot , non , non , & croyez-m'en ,
que le Chien de Jean de Nivelle.

Un Citoyen du Mans , Chapon de son métier ,
étoit sommé de comparoître
pardevant les Lares du maître ,
au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient pour déguiser la chose ,
petit , petit , petit : mais loin de s'y fier ,

le Normand & demi laiſſoit les gens crier.
Serviteur, diſoit-il, votre appât eſt groſſier :
On ne m'y tient pas, & pour cauſe.
Cependant un Faucon ſur ſa perche voyoit
notre Manceau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
ſoit inſtinct, ſoit expérience.
Celui-ci qui ne fut qu'avec peine attrapé,
devoit, le lendemain, être d'un grand ſoupé,
fort à l'aiſe, en un plat, honneur dont la volaille
ſe ſeroit paſſée aiſément.
L'oiſeau chaſſeur lui dit : ton peu d'entendement
me rend tout étonné : vous n'êtes que racaille,
gens groſſiers, ſans eſprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je ſais chaſſer & revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre ?
il t'attend, es-tu ſourd ? Je n'entends que trop bien,
repartit le Chapon : mais que me veut-il dire,
& ce beau Cuiſinier armé d'un grand couteau ?
reviendrois-tu pour cet appeau ?
Laiſſe-moi fuir, ceſſe de rire,
de l'indocilité qui me fait envoler,
lorſque d'un ton ſi doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
tous les jours autant de Faucons
que j'y vois mettre de Chapons,
tu ne me ferois pas un ſemblable reproche.



FABLE XXII.

Le Chat & le Rat.

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triste-oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corsage,
toutes gens d'esprit scélérat,
hantoient le tronc pourri d'un pin vieux & sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
l'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêche qu'il ne voie
le filet : il y tombe, en danger de mourir;
& mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
l'un plein de désespoir, & l'autre plein de joie.
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre Chat dit : cher ami,
les marques de ta bienveillance
sont communes en mon endroit (1):
viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
m'a fait tomber : c'est à bon droit
que seul entre les tiens, par amour singuliere,
je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, & j'en rends grâce aux Dieux.
J'allois leur faire ma priere :
comme tout dévot Chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains :
viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
en aurai-je? reprit le Rat.
Je jure éternelle alliance
avec toi, repartit le Chat.

(1) *En mon endroit*; pour *à mon égard.*

Dispose de ma griffe, & sois en assurance :
envers & contre tous je te protégerai ;
& la Belette mangerai
avec l'époux de la Chouette :
ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : idiot!
moi ton libérateur ? je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite.
La Belette étoit près du trou.
Le Rat grimpe plus haut, il y voit le Hibou :
dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, & fait en sorte
qu'il détache un chaînon, puis un autre, & puis tant
qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant.
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre Chat vit de loin
son Rat qui se tenoit alerte & sur ses gardes.
Ah ! mon frere, dit-il, viens m'embrasser : ton soin
me fait injure, tu regardes
comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aye oublié
qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moi, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie
ton naturel ? aucun traité
peut-il forcer un Chat à la reconnoissance ?
s'assure-t-on sur l'alliance
qu'a faite la nécessité ?

FABLE XXIII.

Le Torrent & la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas
un torrent tomboit des montagnes :
tout fuyoit devant lui : l'horreur suivoit ses pas,
il faisoit trembler les campagnes.

Nul voyageur n'osoit passer
une barriere si puissante :
un seul vit des voleurs ; & se sentant presser,
il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace & bruit sans profondeur :
notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage :
& les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
il rencontra sur son passage
une riviere dont le cours,
image d'un sommeil doux, paisible & tranquille
lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords escarpés, un sable pur & net.
Il entre, & son cheval le met
à couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
tous deux au Styx allerent boire ;
tous deux à nager malheureux
allerent traverser au séjour ténébreux,
bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
il n'en est pas ainsi des autres.



FABLE XXIV.

L'Education.

LARIDON & César, freres dont l'origine
venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
à deux maîtres divers échus au temps jadis,
hantoient, l'un les forêts, & l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :
mais la diverse nourriture
fortifiant en l'un cette heureuse nature,
& l'autre l'altérant, un certain marmiton
nomma celui-ci Laridon.

Son frere ayant couru mainte haute aventure,
mis maint cerf aux abois, maint ſanglier abattu,
fut le premier Céſar que la gent chienne ait eu.
On eut ſoin d'empêcher qu'une indigne maîtreſſe
ne fît en ſes enfants dégénérer ſon ſang :
Laridon négligé témoignoit ſa tendreſſe
à l'objet le premier paſſant.
Il peupla tout de ſon engeance :
tourne-broches par lui rendus communs en France
y font un corps à part, gens fuyant les hazards,
peuple antipode des Céſars.

On ne ſuit pas toujours ſes ayeux ni ſon pere :
le peu de ſoin, le temps, tout fait qu'on dégénere ;
faute de cultiver la nature & ſes dons,
ô combien de Céſars deviendront Laridons !



FABLE XXV.

Les deux Chiens & l'Ane mort.

Les vertus devroient être ſœurs,
ainſi que les vices ſont freres :
dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres ;
j'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
peuvent loger ſous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
toutes en un ſujet éminemment placées
ſe tenir par la main ſans être diſperſées.
L'un eſt vaillant, mais prompt : l'autre eſt prudent,
mais froid.

Parmi les animaux, le Chien ſe pique d'être
ſoigneux & fidele à ſon maître :
mais il eſt ſot, il eſt gourmand ;

témoin ces deux Mâtins, qui, dans l'éloignement,
virent un Ane mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens.
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose : est-ce un bœuf, un cheval ?
Hé qu'importe quel animal ?
dit l'un de ces Mâtins : voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand :
& de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau : notre gorge altérée
en viendra bien à bout : ce corps demeurera
bien-tôt à sec, & ce sera
provision pour la semaine.
Voilà mes Chiens à boire ; ils perdirent l'haleine,
& puis la vie : ils firent tant
qu'on les vit crever à l'instant.
L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
l'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux ? combien perd-il de pas ?
s'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.
Si j'arrondissois mes Etats !
si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Histoire !
Tout cela c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit :
pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
il faudroit quatre corps, encor loin d'y suffire,
à mi-chemin je crois que tous demeureroient :
quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
mettre à fin ce qu'un seul desire.





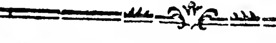
FABLE XXVI.

Démocrite & les Abdéritains.

Que j'ai toujours haï les penfers du vulgaire !
qu'il me femble profane, injufte & téméraire,
mettant de faux milieux entre la chofe & lui,
& mefurant par foi ce qu'il voit en autrui !
Le Maître d'Epicure en fit l'apprentiffage.
Son pays le crut fou : petits efprits ! mais quoi ?
aucun n'eft prophète chez foi.
Ces gens étoient les foux, Démocrite le fage.
L'erreur alla fi loin, qu'Abdere députa
vers Hippocrate, & l'invita
par lettres & par ambaffade,
à venir rétablir la raifon du malade.
Notre concitoyen, difoient-ils en pleurant,
perd l'efprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'eftimerions plus s'il étoit ignorant :
aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
peut-être même ils font remplis
de Démocrites infinis.
Non content de ce fonge, il y joint les atômes,
enfants d'un cerveau creux, invifibles fantômes ;
& mefurant les Cieux, fans bouger d'ici-bas,
il connoît l'Univers, & ne fe connoît pas.
Un temps fut qu'il favoit accorder les débats :
maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, fa folie eft extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens :
cependant il partit : & voyez, je vous prie,
quelles rencontres dans la vie
le fort caufe ; Hippocrate arriva dans le temps
que celui qu'on difoit n'avoir raifon ni fens,
cherchoit dans l'homme & dans la bête

quel siege a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
les labyrinthes d'un cerveau
l'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
& ne vit presque pas son ami s'avancer,
attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser.
Le sage est ménager du temps & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
& beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,
ils tomberent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent suffit
pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
ce que j'ai lu dans certain lieu,
que sa voix est la voix de Dieu ?



FABLE XXVII.

Le Loup & le Chasseur.

FUREUR d'accumuler, monstre de qui les yeux
regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,
ne dira-t-il jamais: c'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui: redoute un sort semblable
à celui du Chasseur & du Loup de ma Fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un daim.
Un fan de biche passe, & le voilà soudain
compagnon du défunt ; tous deux gissent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un daim avec son fan,
tout modeste chasseur en eût été content :
cependant un sanglier, monstre énorme & superbe,
tente encor notre Archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque & ses ciseaux
avec peine y mordoient, la Déesse infernale
reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de bien, mais quoi ? rien ne remplit
les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'Archer
voit le long du sillon une perdrix marcher ;
surcroit chétif aux autres têtes.
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier rappellant les restes de sa vie,
vient à lui, le décoût, meurt vengé sur son corps ;
& la perdrix le remercie.

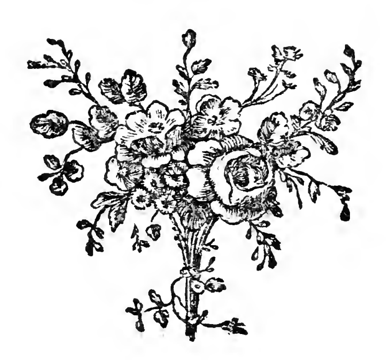
Cette part du récit s'adresse aux convoiteux.
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

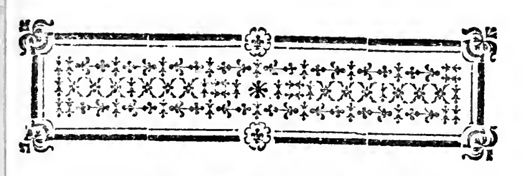
Un Loup vit en passant ce spectacle piteux.
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les Avares.)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; & mangeons cependant
la corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
de vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots il se jette
sur l'arc qui se détend, & fait de la sagette (1)
un nouveau mort : mon Loup a les boyaux percés.

(1) *Sagette* : flêche. Vieux.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouiſſe ;
témoins ces deux gloutons punis d'un ſort commun :
la convoitiſe perdit l'un,
l'autre périt par l'avarice.

Fin du huitieme Livre.





LIVRE NEUVIEME.



FABLE PREMIERE.

Le Dépositaire infidele.

GRACE aux Filles de mémoire,
j'ai chanté des animaux:
peut-être d'autres héros
m'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup, en langue des Dieux,
parle au Chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
y font divers personnages:
les uns fous, les autres sages:
de telle sorte pourtant
que les fous vont l'emportant:
la mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scene
des trompeurs, des scélérats,
des tyrans & des ingrats,
mainte imprudente pécore,
force sots, force flatteurs.
Je pourrois y joindre encore
des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit seulement
que les gens du bas étage,

on pourroit aucunement (1)
souffrir ce défaut aux hommes :
mais que tous tant que nous sommes,
nous mentions, grand & petit,
si quelqu'autre l'avoit dit,
je soutiendrois le contraire,
Et même qui mentiroit
comme Esope, & comme Homere,
un vrai menteur ne seroit.
Le doux charme de maint songe
par leur bel art inventé,
sous les habits du mensonge
nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un livre
que je tiens digne de vivre
sans fin, & plus s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
un certain Dépositaire
payé par son propre mot,
est d'un méchant & d'un sot.
Voici le fait. Un trafiquant de Perse
chez son voisin, s'en allant en commerce,
mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit il, quand il fut de retour.
Votre fer ? il n'est plus : j'ai regret de vous dire,
qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire ? un grenier
a toujours quelque trou. Le trafiquant admire
un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
du perfide voisin puis à souper convie
le pere qui s'excuse, & lui dit en pleurant :
dispensez-moi, je vous supplie:

(1) *Aucunement* sans la particule *ne*, signifie en quelque sorte, à certains égards. Style marotique ou de Palais.

tout

tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie :
je n'ai que lui : que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus.
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.
Le Marchand repartit : hier au soir sur la brune,
un chathuant s'en vint votre fils enlever.
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit : comment voulez vous que je croie
qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
mon fils, en un besoin, eût pris le chathuant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
& ne vois rien qui vous oblige
d'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
que les chathuants d'un pays
où le quintal de fer par un seul rat se mange,
enlevent un garçon pesant un demi-cent ?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure.
Il rendit le fer au Marchand,
qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope :
tout est géant chez eux : écoutez-les : l'Europe
comme l'Afrique aura des monstres à foison.
Celui ci se croyoit l'hyperbole permise.
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : tout doux,
on le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant, l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
de vouloir, par raison, combattre son erreur :
enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.



FABLE II.

Les deux Pigeons.

DEUX Pigeons s'aimoient d'amour tendre :
l'un d'eux s'ennuyant au logis,
fût assez fou pour entreprendre
un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : qu'allez-vous faire ?
voulez-vous quitter votre frere ?
l'absence est le plus grand des maux :
non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
les dangers, les soins du voyage,
changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançoit davantage !
attendez les Zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
que faucons, que rézeaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
bon soupé, bon gîte, & le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
de notre imprudent voyageur :
mais le desir de voir & l'humeur inquiete
l'emporterent enfin. Il dit : ne pleurez point :
trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
je reviendrai dans peu conter de point en point
mes aventures à mon frere.
Je le désennuirai : quiconque ne voit guere
n'a guere à dire aussi. Mon voyage dépeint
vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : j'étois-là, telle chose m'avint :
vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; & voilà qu'un nuage
l'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un ſeul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu ſerein, il part tout morfondu,
ſeche du mieux qu'il peut ſon corps chargé de pluie;
dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
voit un pigeon auprès, cela lui donne envie :
il y vole, il eſt pris : ce bled couvroit d'un lacs
les menteurs & traîtres appâts.
Le lacs étoit uſé, ſi bien que de ſon aîle,
de ſes pieds, de ſon bec, l'oiſeau le rompt enfin :
quelque plume y périt; & le pis du deſtin
fut qu'un certain vautour à la ſerre cruelle,
vit notre malheureux, qui traînant la ficelle,
& les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
ſembloit un forçat échappé.
Le vautour alloit le lier (1), quand des nues
fond à ſon tour un aigle aux aîles étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
s'envola, s'abattit auprès d'une maſure,
crut pour ce coup que ſes malheurs
finiroient par cette aventure :
mais un fripon d'enfant, (cet âge eſt ſans pitié,)
prit ſa fronde, & du coup, tua plus d'à moitié
la volatille malheureuſe,
qui maudiſſant ſa curioſité
traînant l'aîle, & tirant le pied,
demi morte, & demi boiteuſe,
droit au logis s'en retourna :
que bien que mal (2) elle arriva,
ſans autre aventure fâcheuſe.
Voilà nos gens rejoints; & je laiſſe à juger
De combien de plaiſirs ils payerent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
que ce ſoit aux rives prochaines.

---

(1) *Lier* eſt ici un terme de Fauconnerie, qui veut dire : arrêter, prendre.

(2) *Que bien que mal ;* on diroit aujourd'hui, *tant bien que mal.*

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
toujours divers, toujours nouveau :
tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,
contre le Louvre & ses trésors,
contre le firmament & sa voute céleste,
changé les bois, changé les lieux,
honorés par les pas, éclairés par les yeux
de l'aimable & jeune bergere,
pour qui, sous le fils de Cythere,
je servis engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments?
Faut-il que tant d'objets si doux & si charmants,
me laissent vivre au gré de mon ame inquiete?
Ah! Si mon cœur osoit encor se renflammer!
ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
ai-je passé le temps d'aimer?



FABLE III.

Le Singe & le Léopard.

Le Singe avec le Léopard
gagnoient de l'argent à la foire :
ils affichoient chacun à part.
L'un deux disoit : Messieurs, mon mérite & ma gloire
sont connus en bon lieu : le Roi m'a voulu voir ;
& si je meurs il veut avoir
un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
pleine de taches, marquetée,
& vergetée, & mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit :
mais ce fut bien-tôt fait, bien tôt chacun sortit.
Le Singe de sa part disoit : venez de grâce,
venez, Messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,

mon voiſin Léopard l'a ſur ſoi ſeulement :
moi je l'ai dans l'eſprit : votre ſerviteur Gille,
Couſin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en ſon vivant,
tout fraîchement en cette ville
arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler :
car il parle, on l'entend, il ſait danſer, baller (1),
faire des tours de toute ſorte,
paſſer en des cerceaux ; & le tout pour ſix blancs :
non, Meſſieurs, pour un ſou : ſi vous n'êtes content
nous rendrons à chacun ſon argent à la porte.

Le Singe avoit raiſon : ce n'eſt pas ſur l'habit
que la diverſité me plaît, c'eſt dans l'eſprit :
l'une fournit toujours des choſes agréables,
l'autre, en moins d'un moment, laſſe les regardants.
O que de grands Seigneurs au Léopard ſemblables,
n'ont que l'habit pour tous talents !



FABLE IV.

Le Gland & la Citrouille.

DIEU fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
en tout cet Univers, & l'aller parcourant,
dans les Citrouilles je la treuve.

Un Villageois, conſidérant
combien ce fruit eſt gros, & ſa tige menue :
à quoi ſongeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?
il a bien mal placé cette Citrouille-là :
hé, parbleu, je l'aurois pendue

(1) *Baller* ; vieux mot, qui ſignifie la même choſe que celui qui précede.

à l'un des chênes que voilà :
c'eût été justement l'affaire,
tel fruit, tel arbre pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
au conseil de celui que prêche ton Curé :
tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
le Gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme ;
on ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme.
Un Gland tombe, le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; & portant la main sur son visage,
il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
oh, oh, dit-il, je saigne ! & que seroit-ce donc
s'il fut tombé de l'arbre une masse plus lourde,
& que ce Gland eût été Gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :
j'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.



FABLE V.

L'Écolier, le Pédant, & le Maître d'un Jardin.

CERTAIN enfant qui sentoit son College,
doublement sot & doublement fripon,
par le jeune âge & par le privilege
qu'ont les pédants de gâter la raison,
chez un voisin déroboit, ce dit on,

& fleurs & fruits. Ce voisin en automne
des plus beaux dons que nous offre Pomone
avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut :
car au printemps il jouissoit encore
des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,
qui grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,
gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance,
avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Même il ébranchoit l'arbre, & fit tant à la fin,
que le possesseur du jardin
envoya faire plainte au Maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortege d'enfants.
Voilà le verger plein de gens
pires que le premier. Le Pédant, de sa grâce,
accrut le mal en amenant
cette jeunesse mal instruite:
le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
qui pût servir d'exemple, & dont toute sa suite
se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile & Cicéron,
avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pieces d'éloquence
hors de leur place, & qui n'ont point de fin ;
& ne sais bête au monde pire
que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
ne me plairoit aucunement.



FABLE VI.

Le Statuaire & la Statue de Jupiter.

UN bloc de marbre étoit ſi beau,
qu'un Statuaire en fit l'emplette :
qu'en fera, dit-il, mon ciſeau !
ſera-t-il Dieu, table, ou cuvette ?

Il ſera Dieu : même je veux
qu'il ait en ſa main un tonnerre.
Tremblez, humains : faites des vœux ;
voilà le Maître de la Terre.

L'artiſan exprima ſi bien
le caractere de l'Idole,
qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
à Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
eut à peine achevé l'image,
qu'on le vit frémir le premier,
& redouter ſon propre ouvrage.

A la foibleſſe du Sculpteur,
le Poëte autrefois n'en dut guere,
des dieux dont il fut l'inventeur
craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci :
les enfants n'ont l'ame occupée
que du continuel ſouci
qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur ſuit aiſément l'eſprit.
De cette ſource eſt deſcendue
l'erreur Payenne qui ſe vit
chez tant de peuples répandue.

Ils embraſſoient violemment
les intérêts de leur chimere.
Pigmalion devint amant
de la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités,
autant qu'il peut ſes propres ſonges.
L'homme eſt de glace aux vérités ;
il eſt de feu pour les menſonges.



FABLE VII.

La Souris métamorphoſée en Fille.

Une Souris tomba du bec d'un Chathuant :
je ne l'euſſe pas ramaſſée :
mais un Bramin le fit : je le crois aiſément :
chaque pays a ſa penſée.
La Souris étoit fort froiſſée :
de cette ſorte de prochain
nous nous ſoucions peu : mais le peuple Bramin
le traite en frere. Ils ont en tête
que notre âme, au ſortir d'un Roi,
entre dans un Ciron, ou dans telle autre bête
qu'il plaît au Sort : c'eſt-là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puiſé ce myſtere.
Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire
de prier un Sorcier qu'il logeât la Souris
dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le Sorcier en fit une fille

de l'âge de quinze ans, & telle & si gentille,
que le fils de Priam pour elle auroit tenté
plus encor qu'il ne fit pour la Grecque beauté.
Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux:
vous n'avez qu'à choisir, car chacun est jaloux
de l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
c'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il, ce Nuage épais
est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits,
je vous conseille de le prendre.
Et bien, dit le Bramin au Nuage volant,
es-tu né pour ma fille?.Hélas, non; car le Vent
me chasse à son plaisir de contrée en contrée:
je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
Le Bramin fâché, s'écria:
ô Vent donc, puisque Vent y a,
viens dans les bras de notre Belle.
Il accouroit: un Mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf passant à celui-là:
il le renvoye, & dit: j'aurois une querelle
avec le Rat: & l'offenser
ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de Rat, la Demoiselle
ouvrit l'oreille; il fut l'époux.
Un Rat! un Rat: c'est de ces coups
qu'amour fait, témoin telle & telle:
mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient: cette Fable
prouve assez bien ce point: mais à la voir de près,
quelque peu de sophisme entre parmi ses traits:
car quel époux n'est point au Soleil préférable
en s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un Géant
est moins fort qu'une Puce? elle le mord pourtant.
Le Rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,

la Belle au Chat, le Chat au Chien,
le Chien au Loup. Par le moyen
de cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté ;
le soleil eût joui de la jeune Beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
le Sorcier du Bramin fit sans doute une chose
qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là dessus contre le Bramin même :
car il faut, selon son systême,
que l'Homme, la Souris, le Ver, enfin chacun
aille puiser son âme en un trésor commun.
Toutes sont donc de même trempe :
mais agissant diversement.
Selon l'organe seulement,
l'une s'éleve, & l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,
ne put obliger son hôtesse
de s'unir au Soleil ? un Rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
les âmes des Souris, & les âmes des Belles
sont très-différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
c'est-à-dire, à la loi par le Ciel établie.
Parlez au Diable, employez la magie,
vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.

JAMAIS auprès des fous ne te mets à portée ;
je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
à celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les Cours.
Le Prince y prend plaisir, car ils donnent toujours
quelques traits aux fripons, aux sots, aux ridicules.
Un fol (1) alloit criant par tous les carrefours,
qu'il vendoit la sagesse; & les mortels crédules
de courir à l'achat: chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces:
puis on avoit pour son argent,
avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il?
c'étoient les plus moqués: le mieux étoit de rire,
ou de s'en aller sans rien dire
avec son soufflet & son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
de ce que fait un fou? le hasard est la cause
de tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil & du soufflet pourtant embarrassé,
un des dupes un jour alla trouver un Sage,
qui, sans hésiter davantage,
lui dit: ce sont ici Hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, & qui voudront bien faire,
entre eux & les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
la longueur de ce fil; sinon, je les tiens sûrs
de quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sagesse.

FABLE IX.

L'Huître & les Plaideurs.

UN jour deux Pélerins sur le sable rencontrent
une Huître que le flot y venoit d'apporter;
ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent:

(1) *Fou alloit* feroit ici un hiatus.

à l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissoit déja pour amasser (1) la proie,
l'autre le pousse, & dit : il est bon de savoir
qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'appercevoir,
en sera le gobeur, l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
dit l'autre ; & je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Et bien, vous l'avez vue, & moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident
Perrin Dandin (2) arrive : ils le prennent pour Juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître & la gruge,
nos deux Messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de Président :
tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
sans dépens, & qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ;
& ne laisse aux plaideurs que le sac & les quilles.

FABLE X.

Le Loup & le Chien maigre.

Autrefois Carpillon fretin
eut beau prêcher, il eut beau dire,
on le mit dans la poële à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,

(1) On diroit aujourd'hui *ramasser*.
(2) Voyez Pantagruel, Liv. 3, Chap. 37, 41.

sous espoir de grosse aventure,
est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison : Carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
ce que j'avançai lors de quelque trait encor.

Certain Loup aussi sot que le pêcheur fut sage,
trouvant un Chien hors du village,
s'en alloit l'emporter : le Chien représenta
sa maigreur. Jà (1) ne plaise à votre Seigneurie
de me prendre en cet état-là :
attendez, mon maître marie
sa fille unique ; & vous jugez
qu'étant de nôce il faut malgré moi que j'engraisse.
Le Loup le croit, le Loup le laisse.
Le Loup, quelques jours écoulés,
revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
ami, je vais sortir ; & si tu veux attendre,
le portier du logis & moi
nous ferons tout-à-l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
expédiant les Loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
mais il n'étoit pas fort habile :
ce Loup ne savoit pas encor bien son métier.

---

(1) *Jà.* On employoit autrefois cet adverbe pour *déja*.



FABLE XI.

Rien de trop.

Je ne vois point de créature
se comporter modérément.
Il est certain tempérament
que le Maître de la nature
veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guere.
Le bled, riche présent de la blonde Cerès,
trop touffu bien souvent épuise les guerets:
en superfluités s'épandant d'ordinaire,
& poussant tout abondamment,
il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe sait plaire.
Pour corriger le bled, Dieu permit aux moutons
de retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetterent,
gâterent tout, & tout brouterent,
tant que le Ciel permit aux loups
d'en croquer quelques-uns: ils les croquerent tous.
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent.
Puis le Ciel permit aux humains
de punir ces derniers : les humains abuserent
à leur tour des ordres divins.

De tous les animaux l'homme a le plus de pente
à se porter dedans (1) l'excès.
Il faudroit faire le procès
aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
qui ne peche en ceci. *Rien de trop*, est un point
dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.

---

(1) *Dedans* pour *dans*, ne se dit plus aujourd'hui.

FABLE XII.

Le Cierge.

C'EST du séjour des Dieux que les abeilles viennent:
les premieres, dit-on, s'en allerent loger
au mont Hymette, & se gorger
des trésors qu'en ce lieu les Zéphirs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
ou, pour dire en François la chose,
après que les ruches sans miel
n'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie:
maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie,
vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
& nouvel Empédocle aux flammes condamné
par sa propre & pure folie,
il se lança dedans. Ce fut mal raisonné:
ce Cierge ne savoit grain de Philosophie.
Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit
qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit:
il n'étoit pas plus fou que l'autre.





FABLE XIII.

Jupiter & le Passager.

O Combien le péril enrichiroit les Dieux,
si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
mais le péril passé, l'on ne se souvient guere
de ce qu'on a promis aux Cieux:
on compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier:
il ne se sert jamais d'huissier.
Eh qu'est-ce donc que le tonnerre?
comment appellez vous ces avertissements?

Un passager pendant l'orage
avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans;
il n'en avoit pas un: vouer cent éléphants
n'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage:
au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà:
c'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part: je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire:
mais après quelques jours le Dieu l'attrapa bien,
envoyant un songe lui dire
qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs; & n'ayant dans sa bourse
qu'un écu pour toute ressource,
il leur promit cent talents d'or,
bien comptés & d'un tel trésor:
on l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
qu'à notre prometteur l'un dit: mon camarade,
tu te moques de nous, meurs; & va chez Pluton
porter tes cent talents en don.

FABLE XIV.

Le Chat & le Renard.

Le Chat & le Renard, comme beaux petits Saints,
s'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais Tartufs (1), deux *Archipatelins :*
deux francs Pate-pelus (2), qui des frais du voyage,
croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
s'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
pour l'accourcir ils disputerent.
La dispute est d'un grand secours:
sans elle on dormiroit toujours.
Nos Pélerins s'égosillerent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin :
tu prétends être fort habile,
en sais-tu tant que moi ? j'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le *que-si que non*, tous deux étant ainsi,
une meute appaisa la noise.
Le Chat dit au Renard : fouille en ton sac, ami :
cherche en ta cervelle matoise
un stratagême sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles ;
entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut

(1) *Tartuf.* L'usage est d'écrire *Tartuffe ;* mais il y auroit alors ici deux fautes de versification.

(2) *Pate-pelu :* hypocrite, sycophante. On dit ordinairement au féminin : cet homme est *une patte-pelue.*

tous les confreres de Brifaut.
Partout il tenta des afyles ;
& ce fut partout fans fuccès ;
la fumée y pourvut, ainfi que les baffets.
Au fortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles,
l'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
on perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire :
n'en ayons qu'un, mais qu'il foit bon.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme & le Voleur.

Un mari fort amoureux,
fort amoureux de fa femme,
bien qu'il fût jouiffant, fe croyoit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
propos flatteur & gracieux,
mot d'amitié, ni doux fourire,
déifiant le pauvre Sire,
n'avoient fait foupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
que, content de fa deftinée,
il n'en remerciât les Dieux.
Mais quoi ? fi l'amour n'affaifonne
les plaifirs que l'hymen nous donne,
je ne vois pas qu'on en foit mieux.
Notre époufe étant donc de la forte bâtie ;
& n'ayant careffé fon mari de fa vie,
il en faifoit fa plainte une nuit. Un voleur
interrompit la doléance.
La pauvre femme eut fi grand peur,

qu'elle chercha quelque aſſurance
entre les bras de ſon époux.
Ami voleur, dit-il, ſans toi ce bien ſi doux
me ſeroit inconnu. Prends donc en récompenſe
tout ce qui peut chez nous être à ta bienſéance;
prends le logis auſſi. Les voleurs ne ſont pas
gens honteux, ni fort délicats :
celui-ci fit ſa main. J'infere de ce conte,
que la plus forte paſſion,
c'eſt la peur : elle fait vaincre l'averſion;
& l'amour quelquefois; quelquefois il la dompte.
J'en ai pour preuve cet amant,
qui brûla ſa maiſon pour embraſſer ſa Dame,
l'emportant à travers la flamme.
J'aime aſſez cet emportement :
le conte m'en a plû toujours infiniment :
il eſt bien d'une âme Eſpagnole,
& plus grande encore que folle.

FABLE XVI.

Le Tréſor & les deux Hommes.

UN homme n'ayant plus ni crédit, ni reſſource,
& logeant le diable en ſa bourſe,
c'eſt-à-dire, n'y logeant rien,
s'imagina qu'il feroit bien
de ſe pendre, & finir lui-même ſa miſere,
puiſqu'auſſi-bien ſans lui la faim le viendroit faire :
genre de mort qui ne duit (1) pas
à gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille maſure
fut la ſcene où devoit ſe paſſer l'aventure :

(1) *Duire* : convenir, plaire. Vieux.

il y porte une corde ; & veut avec un clou
au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte
s'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse & l'emporte :
laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or,
sans compter : ronde ou non, la somme plut au site.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
l'homme au trésor arrive, & trouve son argent
absent.
Quoi ? dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ?
je ne me pendrai pas ? & vraiment si ferai,
ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme ;
celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.
Ce qui le consola peut-être,
fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :
il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
thésaurisant pour les voleurs,
pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
ce sont là de ses traits : elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.
Cette Déesse inconstante
se mit alors en esprit
de voir un homme se pendre :
& celui qui se pendit,
s'y devoit le moins attendre.





FABLE XVII.

Le Singe & le Chat.

BERTRAND avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
commenſaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaiſants c'étoit un très-bon plat:
ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque choſe au logis de gâté,
l'on ne s'en prenoit point aux gens du voiſinage.
Bertrand déroboit tout: Raton, de ſon côté,
étoit moins attentif aux ſouris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
regardoient rôtir des marrons:
les eſcroquer étoit une très-bonne affaire:
nos galants y voyoient double profit à faire,
leur bien premierement; & puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton: frere, il faut aujourd'hui
que tu faſſes un coup de maître.
Tire-moi ces marrons: ſi Dieu m'avoit fait naître.
Propre à tirer marrons du feu,
certes marrons verroient beau jeu.
Auſſi-tôt fait que dit: Raton avec ſa patte,
d'une maniere délicate,
écarte un peu la cendre, & retire les doigts,
puis les repoite à pluſieurs fois,
tire un marron, puis deux, & puis trois en eſcroque,
& cependant Bertrand les croque.
Une ſervante vient: adieu mes gens: Raton
n'étoit pas content, ce dit-on.

Auſſi ne le font pas la plupart de ces Princes
qui flattés d'un pareil emploi,
vont s'échauder en des Provinces,
pour le profit de quelque Roi.

FABLE XVIII.

Le Milan & le Rossignol.

Après que le Milan, manifeste voleur,
eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
& fait crier sur lui les enfants du village,
un Rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
Aussi-bien que manger en qui n'a que le son?
Ecoutez plutôt ma chanson;
je vous raconterai Terée & son envie.
Qui, Terée? est-ce un mets propre pour les Milans.
Non pas, c'étoit un Roi, dont les feux violents
me firent ressentir leur ardeur criminelle:
je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui replique:
vraiment nous voici bien; lorsque je suis à jeun
tu me viens parler de musique.
J'en parle bien aux Rois. Quand un Roi te prendra,
tu peux lui conter ces merveilles:
pour un Milan, il s'en rira:
ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABLE IX.

Le Berger & son Troupeau.

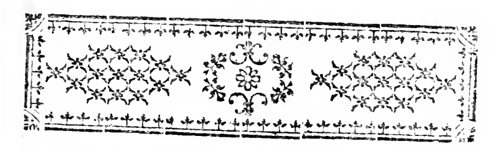
Quoi toujours il me manquera
quelqu'un de ce peuple imbécille!
toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter: ils étoient plus de mille,

& m'ont laissé ravir notre pauvre Robin,
Robin mouton, qui par la ville
me suivoit pour un peu de pain,
& qui m'auroit suivi jusques au bout du monde.
Hélas! de ma musette il entendoit le son:
il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre Robin mouton!
Quand Guillot eut fini cette oraison funebre,
& rendu de Robin la mémoire célebre,
il harangua tout le troupeau,
les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,
les conjurant de tenir ferme:
cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
de ne bouger non plus qu'un Terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,
qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, & leur fit fête.
Cependant devant qu'il fût nuit,
il arriva nouvel encombre.
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats,
ils promettront de faire rage:
mais au moindre danger, adieu tout leur courage:
votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du neuvieme Livre.





LIVRE DIXIEME.

FABLE PREMIERE.

Les deux Rats, le Renard & l'Œuf.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIERE.

Iris, je vous louerois, il n'eſt que trop aiſé :
mais vous avez cent fois notre encens refuſé ;
en cela peu ſemblable au reſte des mortelles
qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit ſi flatteur.
Je ne les blâme point, je ſouffre cette humeur ;
elle eſt commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
le Nectar que l'on ſert au Maître du tonnerre,
& dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,
c'eſt la louange, Iris : vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompenſent ce point,
propos, agréables commerces,
où le hazard fournit cent matieres diverſes :
juſques-là qu'en votre entretien
la bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laiſſons le monde, & ſa croyance.
La bagatelle, la ſcience,

les chimeres, le rien, tout est bon : je soutiens
qu'il faut de tout aux entretiens :
c'est un parterre où Flore épand ses biens ;
sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose :
& fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais,
qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
de certaine Philosophie
subtile, engageante & hardie.
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
oui parler ? Ils disent donc
que la Bête est une machine ;
qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts :
nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine,
à pas toujours égaux, aveugle & sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La premiere y meut la seconde,
une troisieme suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la Bête est toute telle :
l'objet la frappe en un endroit :
ce lieu frappé s'en va tout droit
selon nous au voisin en porter la nouvelle :
le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.
L'impression se fait ; mais comment se fait-elle ?
Selon eux par nécessité,
sans passion, sans volonté :
l'animal se sent agité
de mouvements que le vulgaire appelle
tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle ;
ou quelqu'autre de ces états :
mais ce n'est point cela, ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une Montre. Et nous ? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose ;
Descartes ce mortel dont on eût fait un Dieu
chez les Payens, & qui tient le milieu
entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître &
l'homme

le tient tel de nos gens, franche bête de somme,
Voici, dis-je, comment raisonne cet Auteur.
Sur tous les animaux enfants du Créateur,
j'ai le don de penser, & je sais que je pense.
Or vous savez, Iris, de certaine science,
que quand la bête penseroit
la bête ne réfléchiroit
sur l'objet, ni sur la pensée.
Descartes va plus loin, & soutient nettement,
qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
de le croire ; ni moi. Cependant quand aux bois
le bruit des cors, celui des voix
n'a donné nul relâche à la fuyante proie,
qu'en vain elle a mis ses efforts
à confondre & brouiller la voie,
l'animal chargé d'ans, vieux cerf, & de dix cors,
en suppose un plus jeune, & l'oblige par force,
à présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
& le change, & ces stratagèmes
dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
on le déchire après sa mort :
ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
voit ses petits
en danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
elle fait la blessée, & va traînant de l'aîle,
attirant le chasseur, & le chien sur ses pas,
détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
& puis quand le chasseur croit que son chien la pille (1),
elle lui dit adieu, prend sa volée, & rit
de l'homme, qui confus, des yeux en vain la suit.

---

(1) *Piller* est ici un terme de chasse pour dire se jetter dessus, prendre.

Non loin du Nord il est un monde,
où l'on sait que les habitants
vivent ainsi qu'aux premiers temps
dans une ignorance profonde.
Je parle des humains : car quant aux animaux,
ils y construisent des travaux,
qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
& font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice résiste, & dure en son entier;
après un lit de bois, est un lit de mortier :
chaque Castor agit : commune en est la tâche :
le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.
La République de Platon
ne seroit rien que l'apprentie
de cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
passent les étangs sur des ponts,
fruit de leur art, savant ouvrage;
& nos pareils ont beau le voir,
jusqu'à présent tout leur savoir
est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit
jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
que je tiens d'un Roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant :
je vais citer un Prince aimé de la victoire :
son nom seul est un mur à l'Empire Ottoman :
c'est le Roi Polonois, jamais un Roi ne ment.
Il dit donc que sur sa frontiere
des animaux entr'eux ont guerre de tout temps:
le sang qui se transmet des peres aux enfants,
en renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
ne s'est faite parmi les hommes,
non pas même au siecle où nous sommes.

Corps de garde avancé, vedettes, espions,
embuscades, partis, & mille inventions
d'une pernicieuse & maudite science,
fille du Styx, & mere des héros,
exercent sur ces animaux
le bon sens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devroit
rendre Homere. Ah, s'il le rendoit,
& qu'il rendît aussi le rival d'Epicure !
que diroit ce dernier sur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déja dit, qu'aux bêtes la nature
peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
que la mémoire est corporelle;
& que pour en venir aux exemples divers,
que j'ai mis au jour dans ces vers,
l'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
chercher par le même chemin
l'image auparavant tracée,
qui sur les mêmes pas revient pareillement,
sans le secours de la pensée,
causer un même événement.
Nous agissons tout autrement.
La volonté nous détermine,
non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine:
je sens en moi certain agent;
tout obéit dans ma machine
à ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement;
se conçoit mieux que le corps même:
de tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
mais comment le corps l'entend-il ?
c'est-là le point: je vois l'outil
obéir à la main: mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les Cieux, & leur course rapide ?
quelque ange est attaché peut-etre à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts:
l'impression se fait; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;

& s'il faut en parler avec ſincérité ,
Deſcartes l'ignoroit encore.
Nous & lui, là-deſſus, nous ſommes tous égaux.
Ce que je ſais, Iris, c'eſt qu'en ces animaux
dont je viens de citer l'exemple,
cet eſprit n'agit pas, l'homme ſeul eſt ſon temple.
Auſſi faut-il donner à l'animal un point,
que la plante après tout n'a point :
cependant la plante reſpire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux Rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf.
Le dîné ſuffiſoit à gens de cette eſpece :
il n'étoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un bœuf.
Pleins d'appétit & d'allégreſſe,
ils alloient de leur œuf manger chacun ſa part,
quand un quidam parut : c'étoit maître renard :
rencontre incommode & fâcheuſe.
Car comment ſauver l'œuf ? Le bien empaqueter,
puis des pieds de devant enſemble le porter,
ou le rouler , ou le traîner ,
c'étoit choſe impoſſible autant que hazardeuſe.
Néceſſité l'ingénieuſe
leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
l'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
l'un ſe mit ſur le dos, prit l'œuf entre ſes bras,
puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,
l'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille ſoutenir, après un tel récit,
que les bêtes n'ont point d'eſprit.

Pour moi, ſi j'en étois le maître,
je leur en donnerois auſſi-bien qu'aux enfants.
Ceux-ci penſent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
quelqu'un peut donc penſer ne ſe pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
j'attribuerois à l'animal,
non point une raiſon ſelon notre maniere :
mais beaucoup plus auſſi qu'un aveugle reſſort.

Je ſubtiliſerois un morceau de matiere,
que l'on ne pourroit plus concevoir ſans effort,
quinteſſence d'atôme, extrait de la lumiere,
je ne ſais quoi plus vif, & plus mobile encor
que le feu : car enfin, ſi le bois fait la flamme,
la flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
nous donner quelque idée, & ſort-il pas de l'or
des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
capable de ſentir, juger, rien davantage,
& juger imparfaitement,
ſans qu'un ſinge jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
je ferois notre lot infiniment plus fort :
nous aurions un double tréſor:
l'un, cette ame pareille en tous tant que nous ſommes,
ſages, fous, enfants, idiots,
hôtes de l'Univers, ſous le nom d'animaux :
l'autre, encore une autre âme entre nous & les anges,
commune en un certain degré ;
& ce tréſor à part creé,
ſuivroit parmi les airs les céleſtes phalanges,
entreroit dans un point ſans en être preſſé,
ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé :
choſes réelles, quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
cette fille du Ciel en nous ne paroîtroit
qu'une tendre & foible lumiere :
l'organe étant plus fort, la raiſon perceroit
les ténébres de la matiere,
qui toujours envelopperoit
l'autre âme imparfaite & groſſiere.

FABLE II.

L'Homme & la Couleuvre.

Un Homme vit une Couleuvre :
ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers,
(c'eſt le ſerpent que je veux dire,
& non l'Homme, on pourroit aiſément s'y tromper)
à ces mots, le Serpent ſe laiſſant attraper,
eſt pris, mis en un ſac, & ce qui fut le pire,
on réſolut ſa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raiſon,
l'autre lui fit cette harangue.
Symbole des ingrats, être bon aux méchants,
c'eſt être ſot; meurs donc : ta colere & tes dents
ne me nuiront jamais. Le Serpent, en ſa langue,
reprit du mieux qu'il put : s'il falloit condamner
tous les ingrats qui ſont au monde,
à qui pourroit-on pardonner ?
toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
ſur tes propres leçons: jette les yeux ſur toi.
Mes jours ſont en tes mains: tranche-les; ta juſtice,
c'eſt ton utilité, ton plaiſir, ton caprice :
ſelon ces loix condamne-moi :
mais trouve bon qu'avec franchiſe
en mourant au moins je te diſe,
que le ſymbole des ingrats
ce n'eſt point le Serpent, c'eſt l'homme Ces parole
firent arrêter l'autre : il recula d'un pas.
Enfin il repartit: tes raiſons ſont frivoles;
je pourrois décider, car ce droit m'appartient :
mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.

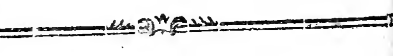
Une

Une vache étoit là ; l'on l'appelle, elle vient ;
le cas est proposé, c'étoit chose facile.
Falloit-il pour cela, dit elle, m'appeller ?
la Couleuvre a raison, pourquoi dissimuler ?
je nourris celui-ci depuis longues années :
il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles journées :
tout n'est que pour lui seul : mon lait & mes enfants
le font à la maison revenir les mains pleines :
même j'ai rétabli sa santé que les ans
avoient altérée ; & mes peines
ont pour but son plaisir, ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille, il me laisse en un coin
sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître !
mais je suis attachée ; & si j'eusse eu pour maître
un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
l'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'Homme tout étonné d'une telle sentence,
dit au Serpent : faut-il croire ce qu'elle dit ?
c'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents :
quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
il dit que du labeur (1) des ans
pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants,
parcourant sans cesser ce long cercle de peines,
qui revenant sur soi ramenoit dans nos plaines
ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux :
que cette suite de travaux
pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
force coups, peu de gré : puis quand il étoit vieux,
on croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
achetoient de son sang l'indulgence des Dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'Homme dit : faisons taire
cet ennuyeux déclamateur :
il cherche de grands mots, & vient ici se faire,

(1) *Labeur :* travail. N'est guere d'usage que dans la poésie ou dans le style soutenu.

au lieu d'arbitre, accuſateu.
Je le récuſe auſſi. L'arbre étant pris pour Juge,
ce fut bien pis encor. Il ſervoit de refuge
contre le chaud, la pluie & la fureur des vents :
pour nous ſeuls il ornoit les jardins & les champs.
L'ombrage n'étoit pas le ſeul bien qu'il ſût faire :
il courboit ſous les fruits : cependant pour ſalaire
Un ruſtre l'abattoit, c'étoit là ſon loyer,
quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne :
l'ombre l'été ; l'hiver, les plaiſirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on, ſans prendre la cognée ?
de ſon tempérament il eût encor vécu.
L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
voulut à toute force avoir cauſe gagnée.
Je ſuis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du ſac & du Serpent auſſi-tôt il donna
contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en uſe ainſi chez les Grands.
La raiſon les offenſe : ils ſe mettent en tête
que tout eſt né pour eux, quadrupedes & gens,
& ſerpents.
Si quelqu'un deſſerre les dents,
c'eſt un ſot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien ſe taire.



FABLE III.

La Tortue & les deux Canards.

UNE Tortue étoit, à la tête légere,
qui, laſſe de ſon trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere :
volontiers gens boiteux haïſſent le logis.
Deux Canards à qui la commere

communiqua ce beau deſſein ,
lui dirent qu'ils avoient de quoi la ſatisfaire.
Voyez-vous ce large chemin ?
nous vous voiturerons par l'air en Amérique :
vous verrez mainte République ,
maint Royaume , maint peuple ; & vous profiterez
des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulyſſe en fit autant. On ne s'attendoit guere
de voir Ulyſſe en cette affaire.
La Tortue écouta la propoſition.
Marché fait , les oiſeaux forgent une machine
pour tranſporter la pélerine.
Dans la gueule en travers on lui paſſe un bâton.
Serrez bien , dirent - ils : gardez de lâcher priſe :
puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée , on s'étonne par-tout
de voir aller en cette guiſe
l'animal lent & ſa maiſon ,
juſtement au milieu de l'un & l'autre oiſon.
Miracle , crioit - on : venez voir dans les nues
paſſer la Reine des Tortues.
La Reine ? vraiment oui : je la ſuis en effet :
ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
de paſſer ſon chemin ſans dire aucune choſe ,
car lâchant le bâton en deſſerrant les dents ,
elle tombe , elle creve aux yeux des regardants.
Son indiſcrétion de ſa perte fut cauſe.

Imprudence , babil & ſotte vanité ,
& vaine curioſité
ont enſemble étroit parentage :
ce ſont enfants tous d'un lignage (1).

(1) *Lignage* : race , famille. Ce mot vieillit.



FABLE IV.

Les Poissons & le Cormoran.

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
qu'un Cormoran n'eût mis à contribution.
Viviers & réservoirs lui payoient pension :
sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
eut glacé le pauvre animal,
la même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
n'ayant ni filets, ni réseaux,
souffroit une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagême,
lui fournit celui ci. Sur le bord d'un étang,
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant
porter un avis important
à ce peuple : il faut qu'il périsse :
le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
conter le cas : grande est l'émûte.
On court, on s'assemble, on députe
à l'oiseau. Seigneur Cormoran,
d'où vous vient cet avis ? quel est votre garant ?
êtes-vous sûr de cette affaire ?
n'y savez-vous remede ? & qu'est-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit il. Comment le ferons-nous ?
N'en soyez point en soin (1) : je vous porterai tous
l'un après l'autre en ma retraite.
Nul que Dieu seul & moi n'en connoît les chemins ;
il n'est demeure plus secrete :
un vivier que nature y creusa de ses mains,

(1) *Soin*, pour *peine*.

inconnu des traîtres humains,
sauvera votre République.
On le crut. Le peuple aquatique
l'un après l'autre fut porté
sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran, le bon apôtre,
les ayant mis en un endroit
transparent, peu creux, fort étroit,
vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens,
que l'on ne doit jamais avoir de confiance
en ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
en auroit aussi-bien croqué sa bonne part:
qu'importe qui vous mange? homme ou loup, toute panse
me paroit une à cet égard:
un jour plutôt, un jour plus tard,
ce n'est pas grande différence.

FABLE V.

L'Enfouisseur & son Compere.

Un Pincemaille avoit tant amassé,
qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne & sœur de l'ignorance,
le rendoit fort embarrassé
dans le choix d'un dépositaire;
car il en vouloit un: & voici sa raison.
L'objet tente: il faudra que ce monceau s'altere,
si je le laisse à la maison:
moi-même de mon bien je ferai le larron.
Le larron? quoi jouir, c'est se voler soi-même?
mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon:
le bien n'est bien qu'autant que l'on s'en peut défaire:

ſans cela, c'eſt un mal. Veux-tu le réſerver
pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire?
la peine d'acquérir, le ſoin de conſerver,
ôtent le prix à l'or qu'on croit ſi néceſſaire.
Pour ſe décharger d'un tel ſoin,
notre homme eût pu trouver des gens sûrs au beſoin;
il aima mieux la terre, & prenant ſon Compere,
celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le tréſor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir ſon or.
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vîte
lui dire: apprêtez-vous, car il me reſte encor
quelques deniers: je veux les joindre à l'autre maſſe.
Le Compere auſſi-tôt va remettre en ſa place
l'argent volé, prétendant bien
tout reprendre à la fois, ſans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut ſage:
il retint tout chez lui, réſolu de jouir,
plus n'entaſſer, plus n'enfouir;
& le pauvre voleur ne trouvant plus ſon gage,
penſa tomber de ſa hauteur.

Il n'eſt pas mal-aiſé de tromper un trompeur.



FABLE VI.

Le Loup & les Bergers.

Un Loup rempli d'humanité,
(s'il en eſt de tels dans le monde)
fit un jour ſur ſa cruauté,
quoiqu'il ne l'exerçât que par néceſſité,
une réflexion profonde.
Je ſuis haï, dit-il, & de qui? de chacun.
Le Loup eſt l'ennemi commun:
chiens, chaſſeurs, villageois, s'aſſemblent pour ſa perte:

Jupiter eſt là-haut étourdi de leurs cris :
c'eſt par-là que de Loups l'Angleterre eſt déſerte :
on y mit notre tête à prix.
Il n'eſt Hobereau qui ne faſſe
contre nous tels bans publier :
il n'eſt marmot oſant crier,
que du Loup auſſi-tôt ſa mere ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
dont j'aurai paſſé mon envie.
Eh bien, ne mangeons plus de choſe ayant eu vie ;
paiſſons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Eſt ce une choſe ſi cruelle ?
vaut il mieux s'attirer la haine univerſelle ?
Diſant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
mangeants un agneau cuit en broche.
Oh ! oh, dit-il, je me reproche
le ſang de cette gent : voilà ſes gardiens
s'en repaiſſants eux & leurs chiens ;
& moi, Loup, j'en ferai ſcrupule !
Non, par tous les Dieux, non : je ſerois ridicule.
Thibaut l'Agnelet paſſera,
ſans qu'à la broche je le mette ;
& non-ſeulement lui, mais la mere qu'il tette,
& le pere qui l'engendra.
Le Loup avoit raiſon. Eſt-il dit qu'on nous voie
faire feſtin de toute proie,
manger les animaux ; & nous les réduirons
aux mets de l'âge d'or, autant que nous pourrons ?
ils n'auront ni croc, ni marmite !
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
que quand il n'eſt pas le plus fort :
voulez-vous qu'il vive en hermite ?





FABLE VII.

L'Araignée & l'Hirondelle.

O JUPITER, qui sûs de ton cerveau,
par un secret d'accouchement nouveau,
tirer Pallas, jadis mon ennemie,
entends ma plainte une fois en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux:
caracolant, frisant l'air & les eaux,
elle me prend mes mouches à ma porte:
miennes je puis les dire; & mon réseau
en seroit plein sans ce maudit oiseau;
je l'ai tissu de matiere assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
se plaignoit l'Araignée autrefois tapissiere,
& qui lors étant filandiere,
prétendoit enlacer toute insecte volant.
La sœur de Philomele, attentive à sa proie,
malgré le bestion happoit mouches dans l'air,
pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
d'un ton demi-formé, bégayante couvée,
demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre Aragne n'ayant plus
que la tête & les pieds, artisans superflus,
se vit elle-même enlevée.
L'Hirondelle en passant emporta toile & tout,
& l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
L'adroit, le vigilant & le fort sont assis
à la premiere; & les petits
mangent leurs restes à la seconde.



FABLE VIII.

La Perdrix & les Coqs.

PARMI de certains Coqs incivils, peu galants,
toujours en noiſe & turbulents,
une Perdrix étoit nourrie.
Son ſexe & l'hoſpitalité,
de la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
lui faiſoient eſpérer beaucoup d'honnêteté :
ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant fort ſouvent en furie,
pour la Dame étrangere ayant peu de reſpect,
lui donnoit fort ſouvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;
mais ſi-tôt qu'elle eût vû cette troupe enragée
s'entrebattre elle-même, & ſe percer les flancs,
elle ſe conſola. Ce ſont leurs mœurs, dit-elle :
ne les accuſons point, plaignons plutôt ces gens.
Jupiter ſur un ſeul modele
n'a pas formé tous les eſprits.
Il eſt des naturels de coqs & de perdrix.
S'il dépendoit de moi, je paſſerois ma vie
en plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles,
nous loge avec des coqs, & nous coupe les aîles :
c'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.



FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

QU'AI-JE fait pour me voir ainsi
mutilé par mon propre maître ?
le bel état où me voici !
devant les autres chiens oserai-je paroître ?
ô Rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
qui vous feroit choses pareilles ?
Ainsi crioit Mouflar, jeune dogue ; & les gens,
peu touchés de ses cris douloureux & perçants,
venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
qu'il y gagnoit beaucoup ; car étant de nature
à piller ses pareils, mainte mésaventure (1)
l'auroit fait retourner chez lui
avec cette partie en cent lieux altérée :
chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
c'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
on le munit, de peur d'esclandre :
témoin maître Mouflar, armé d'un gorgerin (2),
du reste ayant d'oreille autant que sur ma main :
un loup n'eût sû par où le prendre.

---

(1) *Mésaventure* : accident malheureux. Ce mot vieillit.

(2) *Gorgerin* veut sans doute dire ici un collier garni de pointes.

FABLE X.

Le Berger & le Roi.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
& de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœurs qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
j'appelle l'un, Amour, & l'autre Ambition.
Cette derniere étend le plus loin son empire :
car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but est de dire
comme un Roi fit venir un Berger à sa Cour.
Le conte est du bon temps, non du siecle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
grâce aux soins du Berger, de très-notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ses soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes :
je te fais Juge souverain.
Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guere vû d'autres gens qu'un hermite,
son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,
il avoit du bon sens : le reste vient ensuite.
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'hermite, son voisin, accourut pour lui dire :
veillai je ? n'est ce point un songe que je vois ?
vous favori ! vous grand ! défiez-vous des Rois.
Leur faveur est glissante, on s'y trompe, & le pire
c'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami : craignez tout. L'autre rit ;
& notre hermite poursuivit :

voyez combien déjà la Cour vous rend peu ſage.
Je crois voir cet aveugle, à qui, dans un voyage,
un ſerpent engourdi de froid
vint s'offrir ſous ſa main : il le prit pour un fouet.
Le ſien s'étoit perdu tombant de ſa ceinture.
Il rendoit grâce au Ciel de l'heureuſe aventure,
quand un paſſant cria : que tenez-vous ? ô Dieux !
jettez cet animal traître & pernicieux,
ce ſerpent. C'eſt un fouet. C'eſt un ſerpent, vous dis-je :
à me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
prétendez vous garder ce tréſor ? Pourquoi non ?
mon fouet étoit uſé, j'en retrouve un fort bon :
vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas,
il en perdit bientôt la vie.
L'animal dégourdi piqua ſon homme au bras.
Quant à vous, j'oſe vous prédire
qu'il vous arrivera quelque choſe de pire.
Eh ! que me ſauroit-il arriver que la mort ?
Mille degoûts viendront, dit le prophête hermite.
Il en vint en effet : l'hermite n'eut pas tort.
Mainte peſte de Cour fit tant par maint reſſort,
que la candeur du Juge, ainſi que ſon mérite,
furent ſuſpects au Prince. On cabale, on ſuſcite
accuſateurs & gens grévés par ſes arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'eſt fait un Palais.
Le Prince voulut voir ſes richeſſes immenſes ;
il ne trouva par-tout que médiocrité,
louanges du déſert & de la pauvreté :
c'étoit là ſes magnificences.
Son fait, dit-on, conſiſte en des pierres de prix :
un grand coffre en eſt plein, fermé de dix ferrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien ſurpris
tous les machineurs (1) d'impoſtures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,

(1) *Machineur*, n'eſt point d'uſage ; on dit ordinairement, Machinateur.

l'habit d'un gardeur de troupeaux,
petit chapeau, jupon, panetiere, houlette,
& je pense aussi sa musette.
Doux trésors! ce dit-il, chers gages qui jamais
n'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,
je vous reprends: sortons de ces riches palais
comme l'on sortiroit d'un songe.
Sire, pardonnez-moi cette exclamation:
j'avois prévu ma chûte en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu: mais qui n'a dans la tête
un petit grain d'ambition?

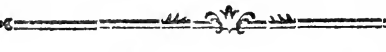
FABLE XI.

Les Poissons & le Berger qui joue de la flûte.

TIRCIS, qui pour la seule Annette,
faisoit résonner les accords
d'une voix & d'une musette
capables de toucher les morts,
chantoit un jour le long des bords
d'une onde arrosant des prairies,
dont Zéphir habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit:
mais nul poisson ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ses peines.
Le Berger qui, par ses chansons,
eût attiré des inhumaines,
crut, & crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci: Citoyens de cette onde,
laissez votre Nayade en sa grotte profonde;
venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle:
ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle:
vous serez traités doucement:

on n'en veut point à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal.
Et quand à quelques uns l'appât feroit fatal,
mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet:
l'auditoire étoit sourd, aussi bien que muet.
Tircis eut beau prêcher: ces paroles miellées
s'en étant au vent envolées,
il tendit un long rets. Voilà les poissons pris:
voilà les poissons mis aux pieds de la Bergere.

O vous, Pasteurs d'humains, & non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
d'une multitude étrangere,
ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout:
il y faut une autre maniere:
servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.



FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi & son fils.

DEUX Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
du rôt du Roi faisoient leur ordinaire.
Deux demi-Dieux, l'un fils & l'autre pere,
de ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincere
entre ces gens. Les deux peres s'aimoient;
les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
l'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
nourris ensemble & compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
car l'enfant étoit Prince, & son pere Monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,

& le plus amoureux de toute la Province,
faisoit aussi sa part des délices du Prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
comme il arrive aux jeunes gens,
le jeu devint une querelle.
Le passereau peu circonspect,
s'attira de tels coups de bec,
que demi-mort & traînant l'aîle,
on crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le Prince indigné fit mourir
son Perroquet. Le bruit en vint au pere.
L'infortuné vieillard crie & se désespere.
Le tout en vain: ses cris sont superflus:
l'oiseau parleur est déja dans la barque:
pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus,
fait qu'en fureur sur le fils du Monarque,
son pere s'en va fondre & lui creve les yeux.
Il se sauve aussi-tôt, & choisit pour asyle
le haut d'un Pin. Là, dans le sein des Dieux,
il goûte sa vengeance en lieu sûr & tranquille.
Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer:
ami, reviens chez moi: que nous sert de pleurer?
haîne, vengeance & deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
encor que ma douleur soit forte,
que le tort vient de nous: mon fils fut l'agresseur.
Mon fils! non: c'est le Sort qui du coup fut l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre,
que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
l'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit: Sire Roi,
crois-tu qu'après un tel outrage
je me doive fier à toi?
tu m'allegues le Sort; prétends-tu par ta foi
me leurer de l'appât d'un profane langage?
mais que la Providence, ou bien que le Destin
regle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce Pin,

ou dans quelque forêt profonde,
j'acheverai mes jours loin du fatal objet
qui doit t'être un juste sujet
de haîne & de fureur. Je sai que la vengeance
est un morceau de Roi, car vous vivez en Dieux.
Tu veux oublier cette offense :
je le crois : cependant, il me faut, pour le mieux,
éviter ta main & tes yeux.
Sire Roi, mon ami, va-t-en, tu perds ta peine,
ne me parle point de retour :
l'absence est aussi-bien un remede à la haîne,
qu'un appareil contre l'amour.



FABLE XIII.

La Lionne & l'Ourse.

Mere Lionne avoit perdu son fan :
un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
poussoit un tel rugissement,
que toute la forêt étoit importunée.
La nuit, ni son obscurité,
son silence & ses autres charmes,
de la Reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'Ours enfin lui dit : ma commere,
un mot sans plus : tous les enfants
qui sont passés entre vos dents
n'avoient-ils ni pere ni mere ?
Ils en avoient. S'il est ainsi,
& qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres se sont tues,
que ne vous taisez-vous aussi ?
Moi, me taire ? moi, malheureuse !
ah, j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
une vieillesse douloureuse.

Dites-moi,

Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
Hélas! c'est le Destin qui me hait. Ces paroles
ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous.
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des Cieux,
qu'il considere Hécube, il rendra grâce aux Dieux.

FABLE XIV.

Les deux Aventuriers & le Talisman.

AUCUN chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule & ses travaux.
Ce Dieu n'a guere de rivaux:
j'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'Histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans
firent chercher fortune au pays des Romans.
Il voyageoit de compagnie:
son camarade & lui trouverent un poteau,
ayant au haut cet écriteau:
Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
de voir ce que n'a vû nul Chevalier errant,
tu n'as qu'à passer ce torrent,
puis prenant dans tes bras un Eléphant de pierre,
que tu verras couché par terre,
le porter d'une haleine au sommet de ce mont
qui menace les Cieux de son superbe front.
L'un des deux Chevaliers saigna du nez. Si l'onde
est rapide autant que profonde,
dit il, & supposé qu'on la puisse passer,
pourquoi de l'Eléphant s'aller embarrasser?
quelle ridicule entreprise!
le sage l'aura fait par tel art & de guise (1),

(1) *De guise*, n'est guere d'usage.

qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'est pas
au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
ne soit d'un Eléphant nain, pygmée, avorton,
propre à mettre au bout d'un bâton :
auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?
on nous veut attraper dedans cette écriture :
ce sera quelque énigme à tromper un enfant.
C'est pourquoi je vous laisse avec votre Eléphant.
Le raisonneur parti, l'Aventurier se lance,
les yeux clos (1), à travers cette eau.
Ni profondeur, ni violence
ne purent l'arrêter ; & selon l'écriteau
il vit son Eléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
rencontre une esplanade, & puis une cité.
Un cri par l'Eléphant aussi-tôt est jetté.
Le peuple aussi-tôt sort en armes.
Tout autre Aventurier, au bruit de ces alarmes,
auroit fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
veut vendre au moins sa vie, & mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouir cette cohorte
le proclamer Monarque au lieu de son Roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;
encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte (2) en disoit autant quand on le fit saint Pere,
(seroit-ce bien une misere,
que d'être Pape ou d'être Roi ?)
on reconnut bien-tôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter,
avant que de donner le temps à la sagesse
d'envisager le fait, & sans la consulter.

---

(1) *Clos :* fermé. Cet adjectif vieillit.
(2) Sixte V.

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS

A M. le Duc de la Rochefoucault.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
l'homme agit, & qu'il se comporte
en mille occasions comme les animaux,
le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
que ses sujets; & la nature
a mis dans chaque créature
quelque grain d'une masse où puisent les esprits:
j'entends les esprits corps, & pétris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.
A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumiere
précipite ses traits dans l'humide séjour,
soit lorsque le soleil rentre dans sa carriere,
& que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe;
&, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
je foudroie à discrétion
un Lapin qui n'y pensoit guere.
Je vois fuir aussi-tôt toute la nation
des Lapins, qui, sur la bruyere,
l'œil éveillé, l'oreille au guet,
s'égayoient, & de thim parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
s'en va chercher sa sûreté
dans la souterraine cité:
mais le danger s'oublie; & cette peur si grande
s'évanouit bien-tôt. Je revois les Lapins

plus gais qu'auparavant revenir sous mes mains.
Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
à peine ils touchent le port,
qu'ils vont hazarder encor
même vent, même naufrage.
Vrais lapins on les revoit
sous les mains de la fortune.
Joignons a cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
qui n'est pas de leur détroit (1),
je laisse à penser quelle fête.
Les chiens du lieu n'ayant en tête
qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
vous accompagnent ces passants
jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur & de gloire,
aux Gouverneurs d'Etats, à certains Courtisans,
à gens de tous métiers en fait tout autant faire.
On nous voit tous pour l'ordinaire,
piller le survenant, nous jetter sur sa peau.
La coquette & l'auteur sont de ce caractere:
malheur à l'écrivain nouveau.
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
c'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours:
mais les ouvrages les plus courts
sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laisser
dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:
ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
& dont la modestie égale la grandeur,
qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
la louange la plus permise,
la plus juste, & la mieux acquise;

---

(1) *Détroit* signifie ici, *district*. Peu usité.

vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu
que votre nom reçût ici quelques hommages,
du temps & des censeurs défendant mes ouvrages,
comme un nom qui des ans & des peuples connu,
fait honneur à la France, en grands noms plus féconde,
qu'aucun climat de l'Univers,
permettez-moi, du moins, d'apprendre à tout le monde,
que vous m'avez donné le sujet de ces vers.



FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le fils d Roi.

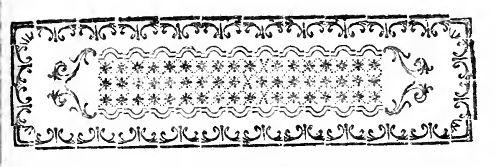
QUATRE chercheurs de nouveaux Mondes,
presque nuds, échappés à la fureur des ondes,
un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un fils de Roi,
réduits au sort de Bélisaire,
demandoient aux passans de quoi
pouvoir soulager leur misere.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
quoique sous divers points (1) tous quatre ils fussent nés,
c'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit sur les malheurs des Grands.
Le Pâtre fut d'avis, qu'éloignant la pensée
de leur aventure passée,
chacun fît de son mieux, & s'appliquât au soin
de pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajoûta-t-il, guérit-elle son homme?
travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on

(1) *Point* est mis ici pour, *climat*, *région*.

que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
de l'esprit & de la raison ;
& que de tout berger, comme de tout mouton,
les connoissances soient bornées ?
L'avis de celui ci fut d'abord trouvé bon
par les trois échoués au bord de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, savoit l'Arithmétique:
à tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la Politique,
reprit le fils de Roi. Le Noble poursuivit:
moi je sai le Blason, j'en veux tenir école :
comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
la sotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit : amis, vous parlez bien : mais quoi ?
le mois a trente jours ; jusqu'à cette échéance
jeûnerons-nous par votre foi ?
vous me donnez une espérance
belle, mais éloignée ; & cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
ou plutôt, sur quelle assurance
fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
avant tout autre, c'est celui
dont il s'agit : votre science
est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots, le Pâtre s'en va
dans un bois : il fit des fagots, dont la vente,
pendant cette journée, & pendant la suivante,
empêcha qu'un long jeûne, à la fin ne fît tant,
qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;
& grâce aux dons de la nature,
la main est le plus sûr & le plus prompt secours.

Fin du dixieme Livre.



LIVRE ONZIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

SULTAN Léopard autrefois
eut, dit-on, par mainte aubaine,
force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
force moutons parmi (1) la plaine.
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments & d'une & d'autre part,
comme entre Grands il se pratique,
le Sultan fit venir son Visir le Renard,
vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin:
son pere est mort, que peut-il faire?
plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire;
& devra beaucoup au destin,
s'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.
Le Renard dit, branlant la tête:
tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié;
il faut de celui-ci conserver l'amitié,
ou s'efforcer de le détruire,
avant que la griffe & la dent
lui soit crue, & qu'il soit en état de nous nuire:

(1) *Parmi*, pour *dans*, n'est point d'usage.

n'y perdez par un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre.
Ce sera le meilleur Lion
pour ses amis, qui soit sur terre ;
tâchez donc d'en être, sinon
tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le Sultan dormoit lors, & dedans (1) son domaine
chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
le Lionceau devient vrai Lion. Le tocsin
sonne aussi-tôt sur lui : l'alarme se promene
de toutes parts, & le Visir
consulté là-dessus, dit avec un soupir :
pourquoi l'irritez vous la chose est sans remede.
En vain nous appellons mille gens à notre aide :
plus ils sont, plus il coûte, & je ne les tiens bons
qu'à manger leur part des moutons.
Appaisez le Lion : seul il passe en puissance
ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jettez-lui promptement sous la griffe un mouton
s'il n'en est pas content, jettez-en davantage.
Joignez-y quelque bœuf : choisissez, pour ce don,
tout le plus gras du pâturage :
sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas,
il en prit mal ; & force Etats
voisins du Sultan en pâtirent :
nul n'y gagna, tous y perdirent
Quoi que fît ce monde ennemi,
celui qu'ils craignoient fut le maître.
Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
si vous voulez le laisser croître.

(1.) *Dedans* pour *dans*, ne se diroit plus aujourd'hui.



FABLE

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR

LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils, qui se sentant du lieu
dont il tiroit son origine,
avoit l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu
faisoit sa principale affaire
des doux soins d'aimer & de plaire.
En lui, l'amour & la raison
devancerent le temps, dont les aîles légeres
n'amenent que trop-tôt, hélas ! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manieres,
toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
sentiments délicats & remplis de tendresse,
pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
avoir un autre esprit, & d'autres dons des Cieux,
que les enfants des autres Dieux.
Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence,
& qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les Dieux, & dit : j'ai sû conduire
seul & sans compagnons jusqu'ici l'Univers :
mais il est des emplois divers
qu'aux nouveaux Dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jetté la vûe :

c'est mon sang : tout est plein déja de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
il faut qu'il sache tout. Le Maître du tonnerre
eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre,
lui montrer moi-même cet art,
par qui maints héros ont eut part
aux honneurs de l'Olympe, & grossi cet Empire.
Je serai son maître de lyre,
dit le bon & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
son maître à surmonter les vices,
à dompter les transports, monstres empoisonneurs,
comme hydres renaissants sans cesse dans les cœurs :
ennemi des molles délices,
il apprendra de moi les sentiers peu battus
qui menent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au Dieu de Cythere,
il dit qu'il lui montreroit tout.
L'Amour avoit raison : de quoi ne vient à bout
l'esprit joint au desir de plaire ?



FABLE III.

Le Fermier, le Chien & le Renard.

Le Loup & le Renard sont d'étranges voisins :
je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
les poules d'un Fermier : & quoique des plus fins,
il n'avoit pû donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
n'étoient pas au compere un embarras léger.
Hé quoi, dit-il, cette canaille
se moque impunément de moi ;

je vais, je viens, je me travaille,
j'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
vous fait argent de tout, convertit en monnoie,
ses chapons, sa poulaille (1) : il en a même au croc :
& moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
je suis au comble de la joie !
Pourquoi Sire Jupin m'a-t-il donc appellé
au métier de Renard ? je jure les puissances
de l'Olympe & du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ses vengeances,
il choisit une nuit libérale en pavots ;
chacun étoit plongé dans un profond repos :
le maître du logis, les valets, le chien même,
poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le Fermier
laissant ouvert son poulailler,
commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
le dépeuple, remplit de meurtres la cité :
les marques de sa cruauté
parurent avec l'aube : on vit un étalage
de corps sanglants, & de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un spectacle pareil
Apollon irrité contre le fier Atride,
joncha son champ de morts : on vit presque détruit
l'ost (2) des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente,
Ajax à l'âme impatiente,
de moutons & de boucs fit un vaste débris,
croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,
& les auteurs de l'injustice
par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.

---

(1) *Poulaille* n'est point d'usage.
(2) *Ost.* Vieux mot, qui signifie *armée*.

Le Maître ne trouva de recours qu'à crier
contre ſes gens, ſon chien : c'eſt l'ordinaire uſage.
Ah ! maudit animal, qui n'eſt bon qu'à noyer,
que n'avertiſſois-tu dès l'abord du carnage ?
Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plutôt fait :
ſi vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait,
dormez ſans avoir ſoin que la porte ſoit cloſe,
voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la choſe,
ſans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce Chien parloit très-à-propos :
ſon raiſonnement pouvoit être
fort bon dans la bouche d'un maître :
mais n'étant que d'un ſimple chien,
on trouva qu'il ne valoit rien :
on vous ſangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu ſois, ô pere de famille,
(& je ne t'ai jamais envié cet honneur)
t'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'eſt erreur ;
couche-toi le dernier, & vois fermer ta porte.
Que ſi quelque affaire t'importe,
ne la fais point par procureur.

FABLE IV.

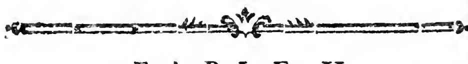
Le Songe d'un Habitant du Mogol.

JADIS certain Mogol vit en ſonge un Viſir,
aux Champs Elyſiens poſſeſſeur d'un plaiſir
auſſi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée.
Le même ſongeur vit en une autre contrée
un Hermite entouré de feux,
qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire.
Minos en ces deux morts ſembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut ſurpris.

Dans ce ſonge pourtant ſoupçonnant du myſtere,
il ſe fit expliquer l'affaire.
L'interprete lui dit : ne vous étonnez point,
votre ſonge a du ſens ; & ſi j'ai ſur ce point
acquis tant ſoit peu d'habitude,
c'eſt un avis des Dieux. Pendant l'humain ſéjour,
ce Viſir quelquefois cherchoit la ſolitude ;
cet Hermite aux Viſirs alloit faire ſa cour.

Si j'oſois ajouter au mot de l'interprete,
j'inſpirerois ici l'amour de la retraite.
Elle offre à ſes amants des biens ſans embarras,
biens purs, préſents du Ciel, qui naiſſent ſous les pas.
Solitude où je trouve une douceur ſecrette,
lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
loin du monde & du bruit, goûter l'ombre & le frais?
O qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles !
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des Cours & des
Villes,
m'occuper tout entier, & m'apprendre des Cieux
les divers mouvements inconnus à nos yeux,
les noms & les vertus de ces clartés errantes,
par qui ſont nos deſtins & nos mœurs différentes?
Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets,
du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux objets?
que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie :
je ne dormirai point ſous de riches lambris :
mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix?
en eſt-il moins profond, & moins plein de délices?
je lui voue au déſert de nouveaux ſacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
j'aurai vécu ſans ſoins, & mourrai ſans remords.





FABLE V.

Le Lion, le Singe, & les deux Anes.

Le Lion, pour bien gouverner,
voulant apprendre la morale,
se fit un beau jour amener
le Singe Maître ès Arts chez la gent animale.
La premiere leçon que donna le Régent,
fut celle-ci : Grand Roi, pour régner sagement,
il faut que tout Prince préfere
le zele de l'Etat à certain mouvement
qu'on appelle communément
amour-propre, car c'est le pere,
c'est l'auteur de tous les défauts
que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
ce n'est pas chose si petite,
qu'on en vienne à bout en un jour :
c'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par-là votre personne auguste
n'admettra jamais rien en soi
de ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le Roi,
des exemples de l'un & de l'autre.
Toute espece, dit le docteur,
(& je commence par la nôtre)
toute profession s'estime dans son cœur,
traite les autres d'ignorantes,
les qualifie impertinentes,
& semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
on porte ses pareils, car c'est un bon moyen
de s'élever aussi soi-même.

De tout ce que dessus j'argumente très-bien,
qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
cabale, & certain art de se faire valoir,
mieux su des ignorants, que des gens de savoir.

L'autre jour suivant à la trace
deux Anes qui prenant tour-à-tour l'encensoir,
se louoient tour-à-tour, comme c'est la maniere.
J'ouis que l'un des deux disoit à son confrere :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste & bien sot
l'homme, cet animal si parfait ? il profane
notre auguste nom, traitant d'Ane,
quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
il abuse encor d'un mot,
& traite notre rire & nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de vouloir exceller
par-dessus nous: non, non, c'est à vous de parler,
à leurs Orateurs de se taire :
voilà les vrais braillards : mais laissons-là ces gens:
vous m'entendez, je vous entends :
il suffit : & quant aux merveilles,
dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomele est, au prix, novice dans cet art ;
vous surpassez Lambert. L'autre Baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Anes, non contents de s'être ainsi gratés,
s'en allerent dans les Cités
l'un l'autre se prôner. Chacun d'eux croyoit faire,
en prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
non parmi les Baudets, mais parmi les Puissances
que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
qui changeroient entr'eux les simples Excellences,
s'ils osoient, en des Majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut ; & suppose
que votre Majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
qui lui fît voir, entre autre chose,

l'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla le Singe. On ne m'a pas su dire
s'il traita l'autre point, car il est délicat ;
& notre Maître-ès-Arts, qui n'étoit pas un fat,
regardoit ce Lion comme un terrible Sire.



FABLE VI.

Le Loup & le Renard.

MAIS d'où vient qu'au Renard Esope accorde un point?
c'est d'exceller en tours pleins de matoiserie (1).
J'en cherche la raison, & ne la trouve point.
Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
ou d'attaquer celle d'autrui,
n'en fait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en fait plus, & j'oserois peut-être
avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
à l'hôte des terriers. Un soir il apperçut
la lune au fonds d'un puits : l'orbiculaire image
lui parut un ample fromage.
Deux sceaux alternativement
puisoient le liquide élément.
Notre Renard pressé par une faim canine,
s'accommode en celui qu'au haut de la machine
l'autre sceau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
tiré d'erreur, mais fort en peine;
& voyant sa perte prochaine:
car comment remonter, si quelqu'autre affamé,

(1) Voyez la premiere note de la quinzieme Fable du second Livre.

de la même image charmé,
& fuccédant à fa mifere,
par le même chemin ne le tiroit d'affaire ?
Deux jours s'étoient paffés fans qu'aucun vînt au puits :
le temps qui toujours marche, avoit, pendant deux nuits,
échancré, felon l'ordinaire,
de l'aftre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard étoit défefpéré.
Compere Loup, le gofier altéré,
paffe par-là : l'autre dit : camarade,
je vous veux régaler ; voyez-vous cet objet ?
c'eft un fromage exquis : le Dieu Faune l'a fait ;
la Vache Io donna le lait :
Jupiter, s'il étoit malade,
reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
le refte vous fera fuffifante pâture.
Defcendez dans un fceau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il put il ajufta l'hiftoire,
le Loup fut un fot de le croire :
il defcend, & fon poids emportant l'autre part,
reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laiffons féduire
fur auffi peu de fondement ;
& chacun croit fort aifément
ce qu'il craint & ce qu'il defire.



FABLE VII.

Le Payſan du Danube.

Il ne faut point juger des gens ſur l'apparence.
Le conſeil en eſt bon, mais il n'eſt pas nouveau.

Jadis, l'erreur du Souriceau (1)
me ſervit à prouver le diſcours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à préſent,
le bon Socrate, Eſope, & certain Payſan
des rives du Danube, homme dont Marc-Aurele
nous fait un portrait fort fidele.
On connoît le premier : quant à l'autre, voici
le perſonnage en raccourci.
Son menton nourriſſoit une barbe touffue ;
toute ſa perſonne velue
repréſentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un ſourcil épais il avoit l'œil caché,
le regard de travers, nez tortu, groſſe levre,
portoit ſayon (2) de poil de chevre,
& ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainſi bâti, fut député des villes
que lave le Danube : il n'étoit point d'aſyles
où l'avarice des Romains
ne pénétrât alors, & ne portât les mains.
Le Député vint donc, & fit cette harangue :
Romains, & vous Sénat aſſis pour m'écouter :

---

(1) Voyez Livre 6, Fable 5.

(2) *Sayon* ; ſaie ; ſorte d'accoutrement de guerre ; mais ce mot eſt mis ici pour *vêtement groſſier* ; *ſayon*, d'ailleurs, n'eſt point d'uſage ; on ne ſe ſert que du ſecond.

je ſupplie , avant tout, les Dieux de m'affiſter :
veuillent les Immortels , conducteurs de ma langue,
que je ne diſe rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les eſprits ,
que tout mal & toute injuſtice :
faute d'y recourir on viole leurs loix ,
témoin nous que punit la Romaine avarice.
Rome eſt , par nos forfaits , plus que par ſes exploits ;
l'inſtrument de notre ſupplice.
Craignez , Romains , craignez que le Ciel quelque jour
ne tranſporte chez vous les pleurs & la miſere ,
& mettant en nos mains , par un juſte retour ,
les armes dont ſe ſert ſa vengeance ſévere ,
il ne vous faſſe , en ſa colere ,
nos eſclaves à votre tour.
Et pourquoi ſommes-nous les vôtres ? qu'on me die
en quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivons en paix d'heureux champs , & nos mains
étoient propres aux arts, ainſi qu'au labourage :
qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adreſſe & le courage :
s'ils avoient eu l'avidité ,
comme vous , & la violence,
peut-être , en votre place , ils auroient la puiſſance ;
& ſauroient en uſer ſans inhumanité.
Celles que vos Préteurs ont ſur nous exercée
n'entre qu'à peine en la penſée.
La majeſté de vos autels
elle même en eſt offenſée :
car ſachez que les Immortels
ont les regards ſur nous. Graces à vos exemples ,
ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur ,
de mépris d'eux & de leurs Temples ,
d'avarice qui va juſques à la fureur.
Rien ne ſuffit aux gens qui nous viennent de Rome ;
la terre & le travail de l'homme
font, pour les aſſouvir , des efforts ſuperflus.

Retirez-les : on ne veut plus
cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les Cités, nous fuyons aux montagnes,
nous laiſſons nos cheres compagnes,
nous ne converſons plus qu'avec des ours affreux,
découragés de mettre au jour des malheureux,
& de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déja nés,
nous ſouhaitons de voir leurs jours bien-tôt bornés :
vos Préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
que la molleſſe & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
gens de rapine & d'avarice.
C'eſt tout ce que j'ai vû dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de préſents à faire ?
point de pourpre à donner ? C'eſt en vain qu'on eſpere
quelque refuge aux loix : encor leur miniſtere
a-t-il mille longueurs. Ce diſcours un peu fort
doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Puniſſez de mort,
une plainte un peu trop ſincere.
A ces mots, il ſe couche & chacun étonné
admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
du ſauvage ainſi proſterné.
On le créa Patrice ; & ce fut la vengeance
qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
d'autres Préteurs ; & par écrit
le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme
pour ſervir de modele aux parleurs à venir.
On ne ſut pas long-temps à Rome
cette éloquence entretenir.



FABLE VIII.

Le Vieillard & les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge!
disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
assurément il radotoit.
Car, au nom des Dieux, je vous prie,
quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.
Quittez le long espoir & les vastes pensées;
tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-même,
repartit le Vieillard. Tout établissement
vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes
de vos jours & des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arriere-neveux me devront cet ombrage:
hé bien, défendez-vous au Sage
de se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
j'en puis jouir demain, & quelques jours encore:
je puis enfin compter l'aurore
plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
se noya dès le port allant à l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
dans les emplois de Mars servant la République,

par un coup imprévû vit ſes jours emportés.
Le troiſieme tomba d'un arbre
que lui-même il voulut enter ;
& pleurés du Vieillard, il grava ſur leur marbre
ce que je viens de raconter.



FABLE IX.

Les Souris & le Chathuant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
écoutez un bon mot, oyez (1) une merveille.
Savez-vous ſi les écoutants
en feront une eſtime à la votre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut-être excepté.
Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable
il a l'air & les traits, encor que véritable.
On abattit un Pin pour ſon antiquité :
vieux palais d'un Hibou, triſte & ſombre retraite
de l'oiſeau qu'Atropos prend pour ſon interprete.
Dans ſon tronc caverneux, & miné par le temps
logeoient, entre autres habitants,
force Souris ſans pieds, toutes rondes de graiſſe.
L'oiſeau les nourriſſoit parmi des tas de bled,
& de ſon bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiſeau raiſonnoit, il faut qu'on le confeſſe.
En ſon temps, aux Souris le compagnon chaſſa ;
les premieres qu'il prit, du logis échappées,
pour y remédier, le drôle eſtropia
tout ce qu'il prit enſuite : & leurs jambes coupées
firent qu'il les mangeoit à ſa commodité,
aujourd'hui l'une & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impoſſibilité

(1) On ne ſe ſert guere aujourd'hui du verbe *ouir*, qu'à l'infinitif & au participe.

s'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :
elle alloit jusqu'à leur porter
vivres & grains pour subsister.
Puis, qu'un Cartésien s'obstine
à traiter ce Hibou de montre & de machine :
quel ressort lui pouvoit donner
le conseil de tromper un peuple mis en mue ?
Si ce n'est pas là raisonner,
la raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit.
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
donc il faut le croquer aussi-tôt qu'on le hape.
Tout : il est impossible. Et puis, pour le besoin
n'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
de le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment ? Otons lui les pieds. Or trouvez-moi
chose, par les humains, à sa fin mieux conduite.
Quel autre art de penser Aristote & sa suite
enseignent-ils, par votre foi (1) ?

---

(1) Ceci n'est point une Fable ; & la chose, quoique merveilleuse & presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou, car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la Poésie, sur-tout dans la maniere d'écrire dont je me sers. *Il est aisé de voir que c'est* la Fontaine *qui entretient ici ses Lecteurs.*



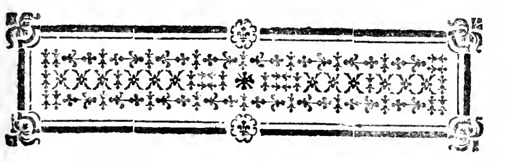
ÉPILOGUE.

C'est ainsi que ma Muſe, aux bords d'une onde pure,
traduiſoit en langue des Dieux
tout ce que diſent ſous les Cieux
tant d'êtres, empruntants la voix de la Nature.
Truchement de peuples divers,
je les faiſois ſervir d'acteurs en mon ouvrage,
car tout parle dans l'univers;
il n'eſt rien qui n'ait ſon langage,
plus éloquents chez eux qu'ils ne ſont dans mes vers.
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele,
ſi mon œuvre n'eſt pas un aſſez bon modele,
j'ai du moins ouvert le chemin:
d'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entrepriſe:
donnez mainte leçon que j'ai ſans doute omiſe:
ſous ces inventions il faut l'envelopper:
mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
Pendant le doux emploi de ma Muſe innocente,
Louis dompte l'Europe; & d'une main puiſſante,
il conduit à leur fin les plus nobles projets
qu'ait jamais formés un Monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce ſont-là des ſujets
vainqueurs du temps & de la Parque.

Fin du onzieme Livre.



A MONSEIGNEUR



A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

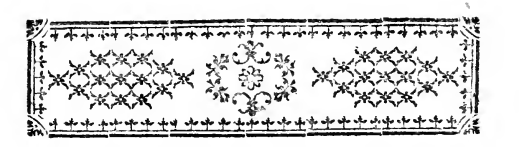
Je ne puis employer pour mes Fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre Ce goût exquis, & ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres Princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela joint au devoir de vous obéir & à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un Ouvrage, dont l'Original a été l'admiration de tous les siecles, aussi-bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez même ordonné de continuer, & si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jetté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucunes des Divinités du Parnasse. Elles se rencontrent dans les présents que vous a faits la Nature, & dans cette science de bien juger des Ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Esope sont une ample matiere pour ces talents. Elles embrassent toutes sortes d'événements & de caracteres. Ces mensonges sont proprement une maniere d'Histoire, où on ne flatte personne. Ce ne

ſont pas choſes de peu d'importance que ces ſujets. Les Animaux ſont les précepteurs des Hommes dans mon Ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-deſſus. Vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoiſſez maintenant en Orateurs & en Poêtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons Politiques & en bons Généraux d'Armée ; & vous vous tromperez auſſi peu au choix des perſonnes, qu'au mérite des actions. Je ne ſuis pas d'un âge à eſpérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler ſous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous ſouhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y puiſſiez trouver des louanges dignes du Monarque qui fait maintenant le deſtin de tant de Peuples & de Nations, & qui rend toutes les parties du Monde attentives à ſes conquêtes, à ſes victoires, & à la paix qui ſemble ſe rapprocher, & dont il impoſe les conditions avec toute la modération que peuvent ſouhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à ſa gloire & à ſa puiſſance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les Etats de l'Univers, en obligeant les Miniſtres de tant de Princes de s'aſſembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuſe à leurs Maîtres. Ce ſont des ſujets au-deſſus de nos paroles : je les laiſſe à de meilleures plumes que la mienne ; & ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéiſſant & très-fidele Serviteur

DE LA FONTAINE.



LIVRE DOUZIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du ſoin des immortels,
ſouffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces préſents de ma Muſe,
les ans & les travaux me ſerviront d'excuſe :
mon eſprit diminue : au lieu qu'à chaque inſtant,
on apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il ſemble avoir des aîles :
le Héros dont il tient des qualités ſi belles,
dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
il ne tient pas à lui, que forçant la victoire,
    il ne marche à pas de géant
    dans la carriere de la gloire.
Quelque Dieu le retient, (c'eſt notre Souverain)
lui qu'un mois a rendu maître & vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors néceſſaire :
peut-être elle ſeroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais ; auſſi-bien les ris & les amours

ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de Dieux votre Cour se compose,
ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
d'autres Divinités n'y tiennent le haut bout :
le sens & la raison y reglent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
imprudents & peu circonspects,
s'abandonnerent à des charmes
qui métamorphosoient en bêtes les humains.
Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils aborderent un rivage
où la fille du Dieu du jour,
Circé tenoit alors sa Cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;
quelques moments après leurs corps & leur visage,
prennent l'air & les traits d'animaux différents.
Les voilà devenus Ours, Lions, Eléphants ;
les uns sous une masse énorme,
les autres sous une autre forme :
il s'en vit de petits, *exemplum ut Talpa* :
le seul Ulysse en échappa.
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
la mine d'un héros & le doux entretien,
il fit tant que l'enchanteresse
prit un autre poison peu différent du sien.
Une Déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
d'une pareille conjoncture :
il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter?
allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, & dit : l'empoisonneuse coupe
a son remede encore, & je viens vous l'offrir :
chers amis, voulez-vous hommes redevenir ;

on vous rend déja la parole.
Le Lion dit, penſant rugir,
je n'ai pas la tête ſi folle :
moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir ?
j'ai griffe & dent, & mets en piece qui m'attaque :
je ſuis Roi, deviendrai je un Citadin d'Itaque ?
tu me rendras, peut-être, encor ſimple ſoldat ;
je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe, du Lion court à l'Ours : eh ! mon frere,
comme te voilà fait ! je t'ai vû ſi joli.
Ah ! vraiment nous y voici,
reprit l'Ours à ſa maniere ;
comme me voilà fait ! comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre ?
eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
je m'en rapporte aux yeux d'une Ourſe mes amours.
Te déplais je ? va-t-en, ſuis ta route & me laiſſe :
je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe ;
& te dis, tout net & tout plat,
je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec, au Loup va propoſer l'affaire :
il lui dit, au haſard d'un ſemblable refus :
camarade, je ſuis confus,
qu'une jeune & belle bergere
conte aux échos les appétits gloutons
qui t'ont fait manger ſes moutons.
Autrefois on t'eût vû ſauver ſa bergerie :
tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois ; & redeviens,
au lieu de Loup, homme de bien.
En eſt-il, dit le Loup ? pour moi, je n'en vois guere.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere :
toi qui parles, qu'es-tu ? n'auriez-vous pas, ſans moi,
mangé ces animaux que plaint tout le village ?
Si j'étois homme, par ta foi,
aimerois-je moins le carnage ?
pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous :
ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups ?
Tout bien conſidéré, je te ſoutiens en ſomme ;

que scélérat pour scélérat,
il vaut mieux être un Loup qu'un homme
je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce;
chacun d'eux fit même réponse,
autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
c'étoit leurs délices suprêmes:
tous renonçoient au los (1) des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir, suivant leurs passions;
ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
où je pusse mêler le plaisant à l'utile:
c'étoit sans doute un beau projet,
si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts:
ils ont force pareils en ce bas Univers,
gens à qui j'impose pour peine
votre censure & votre haine.



FABLE II.

Le Chat & les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La cage & le panier avoient mêmes Pénates.
Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau;

(1) *Los*; louange. Vieux.

l'un s'efcrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier, toutefois, épargnoit fon ami,
ne le corrigeant qu'à demi.
Il fe fût fait un grand fcrupule
d'armer de pointes fa férule.
Le Paffereau moins circonfpect,
lui donnoit force coups de bec:
en fage & difcrete perfonne,
Maître Chat excufoit fes jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
aux traits d'un courroux férieux.
Comme ils fe connoiffoient tous deux dès leur bas âge,
une longue habitude en paix les maintenoit;
jamais en vrai combat le jeu ne fe tournoit:
quand un Moineau du voifinage
s'en vint les vifiter, & fe fit compagnon
du pétulant Pierrot, & du fage Raton.
Entre les deux oifeaux il arriva querelle:
& Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
d'infulter ainfi notre ami;
le Moineau du voifin viendra manger le nôtre?
non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat,
il croque l'étranger. Vraiment, dit notre Chat,
les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit auffi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait,
fans cela toute Fable eft un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abufe.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés:
ce font des jeux pour vous, & non point pour ma Mufe;
elle & fes fœurs n'ont pas l'efprit que vous avez.



FABLE III.

Du Théſauriſeur & du Singe.

Un homme accumuloit. On ſait que cette erreur
va ſouvent juſqu'à la fureur.
Celui-ci ne ſongeoit que ducats & piſtoles.
Quand ces biens ſont oiſifs, je tiens qu'ils ſont frivoles.
Pour ſûreté de ſon tréſor,
notre Avare habitoit un lieu, dont Amphitrite
défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, ſelon moi fort petite,
& ſelon lui fort grande, il entaſſoit toujours.
Il paſſoit les nuits & les jours
à compter, calculer, ſupputer ſans relâche:
calculant, ſupputant, comptant comme à la tâche,
car il trouvoit toujours du mécompte à ſon fait.
Un gros Singe plus ſage, à mon ſens, que ſon maître,
jettoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
& rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenacée
permettoit de laiſſer l'argent ſur le comptoir.
Un beau jour Dom-Bertrand ſe mit dans la penſée
d'en faire un ſacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorſque je compare
les plaiſirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
je ne ſai bonnement auquel donner le prix.
Dom-Bertrand gagneroit près de certains eſprits:
les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne ſongeoit qu'à nuire,
détachoit du monceau tantôt quelque Doublon,
un Jacobus (*), un Ducaton,
& puis quelque Noble à la roſe (*),

(**) *Jacobus*, *Noble à la roſe*, &c. vieilles eſpeces de monnoie.

éprouvoit

éprouvoit ſon adreſſe & ſa force à jetter
ces morceaux de métal qui ſe font ſouhaiter
par les humains ſur toute choſe.
S'il n'avoit entendu ſon compteur à la fin
mettre la clef dans la ſerrure,
les ducats auroient tous pris le même chemin,
& couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler juſqu'au dernier
dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.
Dieu veuille préſerver maint & maint Financier
qui n'en fait pas meilleur uſage.

FABLE IV.

Les deux Chevres.

Dès que les Chevres ont brouté,
certain eſprit de liberté
leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
vers les endroits du pâturage
les moins fréquentés des humains.
Là s'il eſt quelque lieu ſans route & ſans chemins,
un rocher, quelque mont pendant en précipices,
c'eſt où ces Dames vont promener leurs caprices :
rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chevres donc s'émancipant,
toutes deux ayant patte blanche,
quitterent les bas prés, chacune de ſa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.
Un ruiſſeau ſe rencontre, & pour pont une planche ;
deux belettes à peine auroient paſſé de front
ſur ce pont :
d'ailleurs, l'onde rapide & le ruiſſeau profond
devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de danger, l'une de ces perſonnes

pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
Philippe-Quatre qui s'avance
dans l'Isle de la Conférence.
Ainsi s'avançoient pas à pas,
nez à nez nos aventurieres,
qui toutes deux étant fort fieres,
vers le milieu du pont ne se voulurent pas
l'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
de compter dans leur race (à ce que dit l'histoire)
l'une, certaine Chevre au mérite sans pair,
dont Polyphême fit présent à Galathée ;
& l'autre, la Chevre Amalthée
par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer leur chute fut commune :
toutes deux tomberent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
dans le chemin de la Fortune.



A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût nommée : *Le Chat & la Souris.*

Pour plaire au jeune Prince à qui la Renommée
destine un Temple en mes écrits,
comment composerai-je une Fable nommée
le Chat & la Souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une Belle,
qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
comme le Chat, de la Souris ?

Prendrai-je pour ſujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux ; & c'eſt choſe commune
que de lui voir traiter ceux qu'on croit ſes amis ,
comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un Roi , qu'entre ſes favoris
elle reſpecte ſeul , Roi qui fixe ſa roue ,
qui n'eſt point empêché d'un monde d'ennemis ;
& qui , des plus puiſſants , quand il lui plaît ſe joue
comme le Chat , de la Souris ?

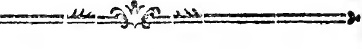
Mais inſenſiblement , dans le tour que j'ai pris ,
mon deſſein ſe rencontre : & , ſi je ne m'abuſe ,
je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors ſe joueroit de ma Muſe
comme le Chat , de la Souris.

FABLE V.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

Une jeune Souris , de peu d'expérience ,
crut fléchir un vieux Chat implorant ſa clémence ,
& payant de raiſon le Rominagrobis.
Laiſſez-moi vivre : une Souris
de ma taille & de ma dépenſe
eſt-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je , à votre avis ,
l'hôte , l'hoteſſe & tout le monde ?
d'un grain de bled je me nourris ;
une noix me rend toute ronde.
A préſent je ſuis maigre : attendez quelque temps.
Réſervez ce repas à Meſſieurs vos enfants.
Ainſi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit : tu t'es trompée.
Eſt-ce à moi que l'on tient de ſemblables diſcours ?

tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, & vieux, pardonner ! cela n'arrive gueres.
Selon ces loix, descends là-bas,
meurs, & va-t-en tout de ce pas
haranguer les Sœurs filandieres :
mes enfants trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma Fable
voici le sens moral qui peut y convenir.
La jeunesse se flatte, & croit tout obtenir :
la vieillesse est impitoyable.



FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays plein de Cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
accourt à son grabat le voir, le secourir,
le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! Messieurs, laissez-moi mourir :
permettez qu'en forme commune
la Parque m'expédie : & finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
de ce triste devoir tout au long s'acquitterent :
quand il plut à Dieu s'en allerent.
Ce ne fut pas sans boire un coup ;
c'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage :
tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire :
d'un mal il tomba dans un pire :
& se vit réduit à la fin
à jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'âme.
O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
tout le monde se fait payer.



FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson & le Canard.

Le Buisson, le Canard & la Chauve-Souris,
voyant tous trois qu'en leur pays
ils faisoient petite fortune,
vont trafiquer au loin, & font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents,
non moins soigneux qu'intelligents,
des registres exacts de mise & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
en passant par certains endroits
remplis d'écueils, & fort étroits,
& de trajet très-difficile,
alla toute emballée au fond des magasins,
qui du Tartare sont voisins.
Notre Trio poussa maint regret inutile,
ou plutôt il n'en poussa point.
Le plus petit marchand est savant sur ce point:
pour sauver son crédit il faut cacher sa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient soufferte,
ne put se réparer: le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit sa bourse,
& le sort principal, & les gros intérêts,
& les sergents & les procès,
& le créancier à la porte,
dès devant la pointe du jour,
n'occupoient le Trio qu'à chercher maint détour,
pour contenter cette cohorte.
Le Buisson accrochoit les passants à tous coups:
Messieurs, leur disoit-il, de grâce apprenez-nous

en quel lieu font les marchandifes
que certains gouffres nous ont prifes.
Le Plongeon, fous les eaux, s'en alloit les chercher.
L'Oifeau Chauve-Souris n'ofoit plus approcher,
pendant le jour, nulle demeure :
fuivi des fergents à toute heure,
en des trous il s'alloit cacher.

Je reconnois maint detteur (1), qui n'eft ni Souris-Chauve,
ni Buiffon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
mais fimple grand Seigneur, qui tous les jours fe fauve
par un efcalier dérobé.



FABLE VIII.

La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.

LA Difcorde a toujours régné dans l'Univers ;
notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette Déeffe a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
vous ferez étonnés de voir qu'à tous moments :
ils feront appointés contraire (2).
Outre ces quatre potentats,
combien d'êtres de tous états
fe font une guerre éternelle ?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
par cent arrêts rendus en forme folemnelle,
vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
& menacé du fouet quiconque auroit querelle,

(1) *Detteur ;* pour *débiteur*. N'eft point d'ufage.
(2) *Appointé contraire :* oppofé. Façon de parler peu ufitée.

ces animaux vivoient entr'eux comme coufins.
Cette union fi douce, & prefque fraternelle,
édifioit tous les voifins.
Enfin elle ceffa. Quelque plat de potage,
quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
fit que l'autre parti s'en vînt tout forcené
repréfenter un tel outrage.
J'ai vû des Chroniqueurs attribuer le cas
aux paffe-droits qu'avoit une Chienne en géfine;
quoi qu'il en foit, cet altercas (1)
mit en combuftion la falle & la cuifine:
chacun fe déclara pour fon Chat, pour fon Chien.
On fit un réglement dont les Chats fe plaignirent,
& tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat difoit, qu'il falloit bel & bien
recourir aux arrêts. En vain ils les chercherent.
Dans un coin où d'abord leurs agents les cacherent,
les Souris enfin les mangerent.
Autre procès nouveau: le peuple Souriquois
en pâtit. Maint vieux Chat, fin, fubtil & narquois (2),
& d'ailleurs en voulant à toute cette race,
les guetta, les prit, fit main-baffe.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit fous les Cieux
nul animal, nul être, aucune créature
qui n'ait fon oppofé: c'eft la loi de Nature.
D'en chercher la raifon, ce font foins fuperflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en fai pas plus.
Ce que je fais, c'eft qu'aux groffes paroles
on en vient, fur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à foixante ans
renvoyer chez les Barbacoles (3).

---

(1) *Altercas :* altercation. Vieux.

(2) *Narquois* fignifie la même chofe que les deux mots qui précédent. Il eft du ftyle familier, mais guere d'ufage.

(3) *Barbacole ;* mot tiré de l'Italien pour défigner un Maître d'Ecole.



FABLE IX.

Le Loup & le Renard.

D'où vient que perſonne en la vie
n'eſt ſatisfait de ſon état ?
Tel voudroit bien être ſoldat,
à qui le ſoldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
ſe faire loup. Hé qui peut dire
que pour le métier de mouton
jamais aucun loup ne ſoupire ?

Ce qui m'étonne eſt qu'à huit ans,
un Prince (1) en Fable ait mis la choſe :
pendant que ſous mes cheveux blancs,
je fabrique à force de temps
des vers moins ſenſés que ſa proſe.

Les traits dans ſa Fable ſemés,
ne ſont en l'ouvrage du Poëte,
ni tous, ni ſi bien exprimés.
Sa louange en eſt plus complette.

De la chanter ſur la muſette,
c'eſt mon talent : mais je m'attends,
que mon Héros, dans peu de temps :
me fera prendre la trompette.

Je ne ſuis pas un grand Prophête ;
cependant je lis dans les Cieux
que bientôt ſes faits glorieux
demanderont pluſieurs Homeres :
& ce temps-ci n'en produit gueres.

---

(1) Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

Laiſſant à part tous ces myſteres,
eſſayons de conter la Fable avec ſuccès.

Le Renard dit au Loup : notre cher, pour tous mets
j'ai ſouvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
c'eſt une viande qui me laſſe.
Tu fais meilleure chere avec moins de hazard.
J'approche des maiſons tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce :
rends-moi le premier de ma race
qui fourniſſe ſon croc de quelque mouton gras.
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup : il m'eſt mort un mien frere ;
allons prendre ſa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit : voici comme il faut faire,
ſi tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le Renard ayant mis la peau,
répétoit les leçons que lui donnoit ſon maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut inſtruit autant qu'il pouvoit l'être,
qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
& répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp & dans la ville :
meres, brus & vieillards au Temple couroient tous.
L'oſt du peuple bêlant crut voir cinquante Loups :
chien, berger & troupeau, tout fuit vers le village,
& laiſſe ſeulement une brebis pour gage.
Le larron s'en ſaiſit. A quelque pas de-là
il entendit chanter un coq du voiſinage
Le diſciple auſſi tôt droit au coq s'en alla,
jettant bas ſa robe de claſſe,
oubliant les brebis, les leçons, le Régent,
& courant d'un pas diligent.

Que ſert-il qu'on ſe contrefaſſe ?
Prétendre ainſi changer, eſt une illuſion :
l'on reprend ſa premiere trace
à la premiere occaſion.

De votre esprit que nul autre n'égale,
Prince, ma Muse tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le sujet,
le dialogue, & la morale.



FABLE X.

L'Ecrevisse & sa Fille.

Les Sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
de ceux qui pour couvrir quelque puissant effort,
envisagent un point directement contraire,
& font, vers ce lieu-là, courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand.
Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant
qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend
n'est d'abord qu'un secret puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher ;
le torrent, à la fin, devient insurmontable.
Cent Dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis & le Destin me semblent, de concert,
entraîner l'Univers. Venons à notre Fable.

Mere Ecrevisse un jour à sa fille disoit :
comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous même ! dit la fille :
puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?
Elle avoit raison ; la vertu
de tout exemple domestique
est universelle, & s'applique
en bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;

beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
à son but, j'y reviens, la méthode en est bonne,
sur-tout au métier de Bellone :
mais il faut le faire à propos.

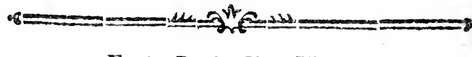


FABLE XI.

L'Aigle & la Pie.

L'AIGLE, Reine des airs, avec Margot la Pie,
différentes d'humeur, de langage & d'esprit,
& d'habit,
traversoient un bout de prairie.
Le hazard les assemble en un coin détourné.
L'Agace eut peur : mais l'Aigle ayant fort bien dîné
la rassure, & lui dit : allons de compagnie.
Si le Maître des Dieux assez souvent s'ennuie,
lui qui gouverne l'Univers,
j'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, & sans cérémonie.
Caquet bon bec alors de jaser au plus dru,
sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace
disant le bien, le mal à travers champs, n'eut sû
ce qu'en fait de babil y savoit notre Agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
sautant, allant de place en place,
bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplû,
l'Aigle lui dit tout en colere :
ne quittez point votre séjour,
Caquet bon bec, ma mie : adieu, je n'ai que faire,
d'une babillarde à ma Cour :
c'est un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les Dieux ;
cet honneur a souvent de mortelles angoisses.

Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
au cœur tout différent, s'y rendent odieux,
quoiqu'ainsi que la Pie il faille dans ces lieux
porter habit de deux Paroisses.



FABLE XII.

Le Roi, le Milan, & le Chasseur.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY.

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les Rois
le soient aussi : c'est l'indulgence
qui fait le plus beau de leurs droits,
non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
s'éteint en votre cœur si tôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
fut par-là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
qui comme en l'âge d'or font cent biens ici bas.
Peu de Grands sont nés tels en cet âge où nous sommes.
L'Univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
mille actes généreux vous promettent des Temples,
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le Palais des Dieux :
un siecle de séjour ici doit vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siecle chez vous.

Puiſſent ſes plaiſirs les plus doux
vous compoſer des deſtinées
par ce temps à peine bornées.
Et la Princeſſe & vous n'en méritez pas moins ;
j'en prends ſes charmes pour témoins :
pour témoins j'en prends les merveilles
par qui le Ciel, pour vous prodigue en ſes préſents,
des qualités qui n'ont qu'en vous ſeul leurs pareilles,
voulut orner vos jeunes ans.
BOURBON, de ſon eſprit ſes grâces aſſaiſonne.
Le Ciel joignit en ſa perſonne
ce qui ſait ſe faire eſtimer
à ce qui ſait ſe faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :
je me tais donc, & vais rimer
ce que fit un oiſeau de proie.

Un Milan, de ſon nid antique poſſeſſeur,
étant pris vif par un Chaſſeur,
d'en faire au Prince un don cet homme ſe propoſe.
La rareté du fait donnoit lieu à la choſe.
L'Oiſeau, par le Chaſſeur, humblement préſenté,
ſi ce conte n'eſt apocryphe,
va tout droit imprimer ſa griffe
ſur le nez de ſa Majeſté.
Quoi, ſur le nez du Roi ? Du Roi même en perſonne.
Il n'avoit donc alors ni ſceptre ni couronne ?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.
Le nez Royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des Courtiſans les clameurs & la peine,
ſeroit ſe conſumer en efforts impuiſſants.
Le Roi n'éclata point ; les cris ſont indécents
à la Majeſté ſouveraine.
L'Oiſeau garda ſon poſte. On ne put ſeulement
hâter ſon départ d'un moment.
Son Maître le rappelle, & crie & ſe tourmente,
lui préſente le leurre, & le poing, mais en vain.
On crut que juſqu'au lendemain
le maudit animal à la ſerre inſolente,

nicheroit là malgré le bruit ,
& sur le nez sacré voudroit passer la nuit :
tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le Roi , qui dit : laissez aller
ce Milan , & celui qui m'a cru régaler.
Il se sont acquittés tous deux de leur office ,
l'un en Milan , & l'autre en citoyen des bois.
Pour moi qui sais comment doivent agir les Rois ,
je les affranchis du supplice.
Et la Cour d'admirer. Les Courtisans ravis
élevent de tels faits , par eux si mal suivis.
Bien peu , même des Rois , prendroient un tel modele;
& le Veneur l'échappa belle ,
coupable seulement , tant lui que l'animal ,
d'ignorer le danger d'approcher trop du Maître.
Ils n'avoient appris à connoître
que les hôtes des bois : étoit-ce un si grand mal ?

Pilpay fait , près du Gange , arriver l'aventure.
Là nulle humaine créature
ne touche aux animaux pour leur sang épancher :
le Roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous , disent-ils , si cet Oiseau de proie
n'étoit point au siege de Troie ?
Peut-être y tient-il lieu d'un Prince ou d'un Héros
des plus hupés & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois , il pourra l'être encore.
Nous croyons , après Pithagore ,
qu'avec les animaux de forme nous changeons ,
tantôt milans , tantôt pigeons ,
tantôt humains , puis volatilles
ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
l'accident du Chasseur , voici l'autre maniere.
Un certain Fauconnier ayant pris , ce dit-on ,
à la chasse un Milan (ce qui n'arrive guere)
en voulut au Roi faire un don ,
comme de chose singuliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ,

c'eſt le *non plus ultrà* de la Fauconnerie.
Ce Chaſſeur perce donc un gros de Courtiſans,
plein de zele, échauffé s'il le fut de ſa vie.
Par ce parangon (1) des préſents
il croyoit ſa fortune faire:
quand l'animal porte-ſonnette,
ſauvage encor & tout groſſier,
avec ſes ongles tout d'acier
prend le nez du Chaſſeur, hape le pauvre Sire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & Courtiſans. Qui n'eût ri? quant à moi
je n'en euſſe quitté ma part pour un Empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi
je n'oſe l'aſſurer; mais je tiendrois un Roi
bien malheureux s'il n'oſoit rire:
c'eſt le plaiſir des Dieux. Malgré ſon noir ſouci,
Jupiter & le Peuple immortel rit auſſi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'hiſtoire,
quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
Que le Peuple immortel ſe montrât ſage ou non,
j'ai changé mon ſujet avec juſte raiſon;
car, puiſqu'il s'agit de morale,
que nous eût du Chaſſeur l'aventure fatale
enſeigné de nouveau? l'on a vû de tout temps
plus de ſots Fauconniers, que de Rois indulgents.

---

(1) *Parangon :* autrefois, *modele*. Ce mot ſignifioit auſſi, *patron*, *comparaiſon*.



FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches, & le Hérisson.

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil & matois,
blessé par des chasseurs, & tombé dans la fange,
autrefois attira ce parasite aîlé
que nous avons Mouche appellé.
Il accusoit les Dieux, & trouvoit fort étrange
que le Sort à tel point le voulût affliger,
& le fit aux Mouches manger.
Quoi se jetter sur moi, sur moi le plus habile
de tous les hôtes des forêts!
depuis quand les Renards sont-ils un si bon mets?
& que me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
va, le Ciel te confonde, animal importun,
que ne vis-tu sur le commun!
Un Hérisson du voisinage,
dans mes vers nouveau personnage,
voulut le délivrer de l'importunité
du peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards, enfiler par centaines,
voisin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t-en bien, dit l'autre : ami, ne le fais pas;
laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont souls : une troupe nouvelle
viendroit fondre sur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
ceux-ci sont Courtisans, ceux-là sont Magistrats.
Aristote appliquoit cet Apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
sur-tout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

FABLE

FABLE XIV.

L'Amour & la Folie.

TOUT est mystere dans l'Amour ;
ses fleches, son carquois, son flambeau, son enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
mon but est seulement de dire à ma maniere
comment l'aveugle que voici
(c'est un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere :
quelle suite eut ce mal qui peut-être est un bien.
J'en fais juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour ensemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint ; l'Amour veut qu'on assemble
là-dessus le Conseil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup si furieux,
qu'il en perd la clarté des Cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme & mere, il suffit pour juger de ses cris :
les Dieux en furent étourdis,
& Jupiter, & Némésis,
& les Juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas.
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande.
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
l'intérêt du public, celui de la partie,
le résultat enfin de la suprême Cour
fut de condamner la Folie
à servir de guide à l'Amour.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat.

A MADAME DE LA SABLIERE.

Je vous gardois un Temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'Univers.
Déja ma main en fondoit la durée
sur ce bel art qu'ont les Dieux inventé ;
& sur le nom de la Divinité
que dans ce Temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS ;
non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
car Junon même & le Maître des Dieux
serviroient l'autre, & seroient glorieux
du seul honneur de porter les messages.
L'Apothéose à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vû
plaçant Iris sous un dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
toute sa vie, agréable matiere,
mais peu féconde en ces événements
qui des Etats font les renversements.
Au fond du Temple eût été son image,
avec ses traits, son souris, ses appas,
son art de plaire & de n'y penser pas,
ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels,
& des héros, des demi-Dieux encore,
même des Dieux : ce que le monde adore
vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme

tous les tréfors, quoiqu'imparfaitement :
car ce cœur vif & tendre infiniment,
pour fes amis, & non point autrement;
car cet efprit qui né du firmament,
a beauté d'homme avec grâce de femme,
ne fe peut pas comme on veut exprimer.
O vous, Iris, qui favez tout charmer,
qui favez plaire à un degré fuprême,
vous que l'on aime à l'égal de foi-même,
(ceci foit dit fans nul foupçon d'amour,
car c'eft un mot banni de votre Cour,
laiffons-le donc) agréez que ma Mufe
acheve un jour cette ébauche confufe.
J'en ai placé l'idée & le projet,
pour plus de grâce, au-devant d'un fujet
où l'amitié donne de telles marques,
& d'un tel prix, que leur fimple récit
peut quelque temps amufer votre efprit.
Non que ceci fe paffe entre Monarques :
ce que chez vous nous voyons eftimer
n'eft pas un Roi qui ne fait point aimer ;
c'eft un mortel qui fait mettre fa vie
pour fon ami. J'en vois peu de fi bons.
Quatre animaux, vivants de compagnie,
vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
vivoient enfemble unis : douce fociété.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
affuroit leur félicité.
Mais quoi, l'homme découvre enfin toutes retraites !
foyez au milieu des déferts,
au fond des eaux, au haut des airs,
vous n'éviterez point fes embuches fecrettes.
La Gazelle s'alloit ébattre innocemment :
quand un chien, maudit inftrument
du plaifir barbare des hommes,
vint fur l'herbe éventer les traces de fes pas.
Elle fuit, & le Rat à l'heure du repas :

dit aux amis restants : d'où vient que nous ne sommes
aujourd'hui que trois conviés ?
la Gazelle déja nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles la Tortue
s'écrie, & dit, ah ! si j'étois
comme un Corbeau d'aîles pourvue,
tout de ce pas je m'en irois
apprendre au moins quelle contrée,
quel accident tient arrêtée
notre compagne au pied léger :
car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire d'aîle :
il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
prise au piége, & se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment
ce malheur est tombé sur elle,
& perdre en vains discours cet utile moment,
comme eût fait un Maître d'école,
il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur son rapport les trois amis
tiennent conseil. Deux sont d'avis
de se transporter sans remise
au lieu où la Gazelle est prise.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
avec son marcher lent quand arriveroit-elle ?
après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
leur chere & fidelle compagne,
pauvre chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir :
la voilà comme eux en campagne,
maudissant ses pieds courts avec juste raison,
& la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le Chasseur vient, & dit : qui m'a ravi ma proie ?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,

le Corbeau sur un arbre ; en un bois la Gazelle :
& le Chasseur à demi-fou
de n'en avoir nulle nouvelle ,
apperçoit la Tortue , & retient son courroux.
D'où vient , dit-il , que je m'effraie ?
je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous ,
si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci quittant sa retraite ,
contrefait la boiteuse , & vient se présenter.
L'homme de suivre , & de jetter
tout ce qui lui pesoit , si bien que Rongemaille
autour des nœuds du sac tant opere & travaille.
qu'il délivre encor l'autre sœur
sur qui s'étoit fondé le soupé du Chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon ,
j'en ferois , pour vous plaire , un ouvrage aussi long
que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal héros ,
quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte maison l'infante y tient de tels propos ,
que Monsieur du Corbeau va faire
office d'espion , & puis de messager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
le Chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi , chacun en son endroit
s'entremet , agit & travaille.
A qui donner le prix ? au cœur , si l'on m'en croit.
que n'ose & que ne peut l'amitié violente !
Cet autre sentiment que l'on appelle Amour
mérite moins d'honneur : cependant chaque jour
je le célebre & je le chante.
Hélas ! il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez sa sœur , il suffit ; & mes vers
vont s'engager pour elle à des tons tous divers.
Mon maître étoit l'Amour , j'en vais servir un autre ,
& porter par tout l'Univers
sa gloire aussi-bien que la vôtre.

FABLE XVI.

La Forêt & le Bucheron.

Un Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne pût si-tôt se réparer
que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
de lui laisser tout doucement
emporter une unique branche
afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain :
il laisseroit debout maint Chêne & maint Sapin,
dont chacun respectoit la vieillesse & les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le misérable ne s'en sert
qu'à dépouiller sa bienfaitrice
de ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde, & de ses sectateurs :
on s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler : mais que de doux ombrages
soient exposés à ces outrages,
qui ne se plaindroit là-dessus !
Hélas ! j'ai beau crier, & me rendre incommode ;
l'ingratitude & les abus
n'en feront pas moins à la mode.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup, & le Cheval.

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés (1),
vit le premier Cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice : accourez,
un animal paît dans nos prés,
beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous ? dit le Loup en riant :
fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque Peintre, ou quelque Etudiant,
repartit le Renard, j'avancerois la joie
que vous aurez en le voyant.
Mais venez : que sait-on ? peut-être est-ce une proie
que la fortune nous envoie.
Ils vont ; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
assez peu curieux de semblables amis,
fut presque sur le point d'enfiler la venelle (2).
Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'étoit dépourvu de cervelle,
leur dit : lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs :
mon Cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le Renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire.
Ils sont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce discours flatté,

---

(1) *Madré* ; fin, subtil. Au propre, *tacheté* : mais il n'est guere d'usage dans ce sens-là.

(2) *Venelle* : autrefois, *petite rue. Enfiler la venelle,* prendre la fuite.

s'approcha ; mais sa vanité
lui couta quatre dents. Le Cheval lui desserre
un coup ; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
mal en point, sanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous justifie
ce que m'ont dit des gens d'esprit ;
cet animal vous a sur la mâchoire écrit
que de tout inconnu le Sage se méfie.



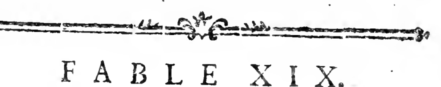
FABLE XVIII.

Le Renard & les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un Renard
un arbre à des Dindons servoit de citadelle,
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
& vu chacun en sentinelle,
s'écria : quoi, ces gens se moqueront de moi !
eux seuls seront exempts de la commune loi !
non, par tous les Dieux, non. Il accomplit son dire.
La Lune alors luisant, sembloit contre le Sire
vouloit favoriser la Dindonniere gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
eut recours à son sac de ruses scélérates,
feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
& cent mille autres badinages ;
pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les laissoit en leur tenant la vue
sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris :

autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
fait le plus souvent qu'on y tombe.



FABLE XIX.

Le Singe.

Il est un Singe dans Paris
à qui l'on avoit donné femme :
singe en effet d'aucuns maris,
il la battoit. La pauvre Dame
en a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
il éclate en cris superflus :
le pere en rit, sa femme est morte ;
il a déja d'autres amours,
que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
qu'il soit singe, ou qu'il fasse un livre.
La pire espece c'est l'auteur.



FABLE XX.

Le Philosophe Scythe.

Un Philosophe austere, & né dans la Scythie,
se proposant de suivre une plus douce vie,
voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
un Sage assez semblable au vieillard de Virgile,

homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
&, comme ces derniers, satisfait & tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
de ses arbres à fruits retranchoit l'inutile,
ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
corrigeant par-tout la nature
excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda,
pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage
de mutiler ainsi ces pauvres habitants?
quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,
laissez agir la faulx du temps :
ils iront assez-tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre ; & l'abattant,
le reste en profite d'autant.
Le Scythe retourné dans sa triste demeure,
prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute heure,
conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
il tronque son verger contre toute raison,
sans observer temps ni saison,
lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
un indiscret Stoïcien.
Celui-ci retranche de l'âme
desirs & passions, le bon & le mauvais,
jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.



FABLE XXI.

L'Éléphant & le Singe de Jupiter.

Autrefois l'Eléphant & le Rhinocéros,
en dispute du pas & des droits de l'Empire,
voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
que le Singe de Jupiter,
portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussi-tôt l'Eléphant de croire
qu'en qualité d'Ambassadeur
il venoit trouver sa Grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
il attend maître Gille, & le trouve un peu lent
à lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
va saluer son Excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation;
mais pas un mot: l'attention
qu'il croyoit que les Dieux eussent à sa querelle,
n'agissoit pas encore chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
un assez beau combat de son trône suprême:
toute sa Cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le Singe, avec un front sévere.
L'Eléphant repartit: quoi, vous ne savez pas
que le Rhinocéros me dispute le pas?
qu'Eléphantide a guerre avecque Rhinocere?
vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,

repartit maître Gille ; on ne s'entretient guere
de ſemblables ſujets dans nos vaſtes lambris.
L'Eléphant honteux & ſurpris,
lui dit : & parmi nous , que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons ſoin de tout : & quant à votre affaire,
on n'en dit rien encor dans le Conſeil des Dieux.
Les petits & les grands ſont égaux à leurs yeux.



FABLE XXII.

Un Fou & un Sage.

CERTAIN Fou pourſuivoit à coups de pierre un Sage.
Le Sage ſe retourne , & lui dit : mon ami ,
c'eſt fort bien fait à toi , reçois cet écu-ci :
tu fatigues aſſez pour gagner davantage :
toute peine , dit-on , eſt digne de loyer.
Vois cet homme qui paſſe , il a de quoi payer :
adreſſe-lui tes dons , ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain , notre Fou s'en va faire
même inſulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint eſtafier accourt ; on vous happe notre homme ;
on vous l'échine , on vous l'aſſomme.

Auprès des Rois il eſt de pareils fous.
A vos dépens ils font rire le Maître.
Pour réprimer leur babil , irez-vous
les maltraiter ? vous n'êtes pas peut-être
aſſez puiſſant. Il faut les engager
à s'adreſſer à qui peut ſe venger.





FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur eſt chez vous compagnon du bon ſens,
avec cent qualités trop longues à déduire,
une nobleſſe d'âme, un talent pour conduire
        & les affaires & les gens,
une humeur franche & libre, & le don d'être amie,
malgré Jupiter même, & les temps orageux:
tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eût été moins, ſelon votre génie.
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie:
j'ai donc fait celui-ci court & ſimple. Je veux
        y coudre encor un mot ou deux
        en faveur de votre patrie:
vous l'aimez. Les Anglois penſent profondément:
leur eſprit en cela ſuit leur tempérament.
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
ils étendent par-tout l'empire des ſciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent ſur les autres:
        même les chiens de leur ſéjour
        ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards ſont plus fins, je m'en vais le prouver
        par un d'eux, qui, pour ſe ſauver,
        mit en uſage un ſtratagême,
non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le ſcélérat réduit en un péril extrême,
& preſque mis à bout par ces Chiens au bon nez,

passa près d'un patibulaire (1).
Là, des animaux ravissants,
bléreaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrere aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal qui, pressé des Romains,
met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
& fait en vieux renard s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute parvenues
à l'endroit où pour mort le traître se pendit,
remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes
où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à son dam (2).
Voilà maint basset clabaudant ;
voilà notre Renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
que le jour qu'il tendit de semblables panneaux :
mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux (3) ;
tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême.
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
n'auroit pas cependant un tel tour inventé ;
non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
que tout Anglois n'en ait bonne provision ?
mais leur peu d'amour pour la vie
leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
d'autres traits sur votre sujet ;

---

(1) *Patibulaire* est employé ici substantivement, ce qui n'est point usité.

(2) *Dam* : perte, dommage. Vieux.

(3) *Houseaux* ; especes de guêtres, &c. Proverbialement, *il y a laissé ses houseaux*, signifioit anciennement la même chose, qu'*il y a laissé ses guêtres*, pour dire qu'il est mort dans cette occasion.

tout long éloge est un projet
peu favorable pour ma lyre :
peu de nos chants, peu de nos vers
par un encens flatteur amusent l'univers,
& se font écouter des Nations étranges (1).
Votre Prince vous dit un jour,
qu'il aimoit mieux un trait d'amour
que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
des derniers efforts de ma Muse :
c'est peu de chose : elle est confuse
de ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
que le même hommage pût plaire
à celle qui remplit vos climats d'habitants
tirés de l'Isle de Cythere ?
Vous voyez par-là que j'entends
Mazarin, des Amours Déesse tutélaire.

FABLE XXIV.

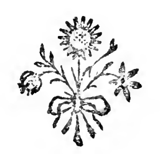
Le Soleil & les Grenouilles.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE.

Les filles du limon tiroient du Roi des astres
assistance & protection.
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres
ne pouvoient approcher de cette nation.
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
Les Reines des étangs, Grenouilles, veux-je dire,
(car que coûte-t-il d'appeller
les choses par noms honorables) ?

(1) *Etrange ;* autrefois, *éloigné*, *lointain*, &c.

contre leur bienfaiteur oserent cabaler,
& devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfai
enfants de la bonne fortune,
firent bientôt crier cette troupe importune;
on ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
elles auroient, par leurs cris,
soulevé grands & petits
contre l'œil de la Nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout consumer;
il falloit promptement s'armer
& lever des troupes puissantes.
Aussi-tôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades croassantes
alloient dans tous les Etats.
A les ouir, tout le monde,
toute la machine ronde,
rouloit sur les intérêts
de quatre méchants marais.
Cette plainte téméraire
dure toujours, & pourtant
Grenouilles doivent se taire,
& ne murmurer pas tant;
car si le Soleil se pique,
il le leur fera sentir:
la République aquatique
pourroit bien s'en repentir.





FABLE XXV.

L'Hymenée & l'Amour.

A LEURS ALTESSES SÉRÉNISSIMES

MLLE. DE BOURBON, ET MGR. LE PRINCE DE CONTY.

HYMENÉE & l'Amour vont conclure un Traité
qui les doit rendre amis pendant longues années.
BOURBON, jeune Divinité,
CONTY, jeune Héros, joignent leurs destinées.
CONDÉ l'avoit, dit on, en mourant souhaité;
ce guerrier qui transmet à son fils en partage
son esprit, son grand cœur, avec un héritage
dont la grandeur, non plus, n'est pas à mépriser,
contemple avec plaisir de la voûte éthérée,
que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
que LOUIS aux Condé ne peut rien refuser.
Hymenée est vêtu de ses plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
Il descend de l'Olympe environné d'Amours,
dont CONTY doit être la proie;
Vénus à BOURBON les envoie.
Ils avoient l'air moins attrayant
le jour qu'elle sortit de l'onde,
& rendit surpris notre monde,
de voir un peuple si brillant.
Le chœur des Muses se prépare;
on attend de leurs nourrissons
ce qu'un talent exquis & rare
fait estimer dans nos chansons.

Apollon y joindra ses sons,
lui-même il apporte sa lyre.
Déja l'Amante de Zéphyre
& la Déesse du matin,
des dons que le printemps étale,
commencent à parer la salle
où se doit faire le festin.

O vous! pour qui les Dieux ont des soins si pressants,
BOURBON, aux charmes tout puissants,
ainsi qu'à l'âme toute belle;
CONTY, par qui sont effacés
les héros des siecles passés;
conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
les grâces & l'esprit, seuls soutiens de l'Amour.
Dans la carriere aux époux assignée
Prince & Princesse, on trouve deux chemins;
l'un de la tiédeur, comme chez les humains;
la passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point; c'est un état bien doux,
mais peu durable en notre âme inquiete.
L'Amour s'éteint par le bien qu'il souhaite,
l'amant alors se comporte en époux.
Ne sauroit-on établir le contraire,
& renverser cette maudite loi?
Prince & Princesse, entreprenez l'affaire,
nul n'osera prendre exemple sur moi.
De ce conseil faites expérience,
soyez amants fideles & constants:
s'il faut changer, donnez-vous patience,
& ne soyez époux qu'à soixante ans.
Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
elle a pour votre hymen dressé cette horoscope (1).

Pratiquer tous les agréments
qui des époux font des amants,

---

(1) *Horoscope* est ici au féminin; mais l'usage le plus général & l'Académie le font masculin.

employer sa grâce ordinaire,
c'est ce que CONTY saura faire.
Rendre CONTY le plus heureux,
qui soit dans l'Empire amoureux,
trouver cent moyens de lui plaire,
c'est ce que BOURBON saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour,
plus beau que l'enfant de Cythere,
en un mot semblable à son pere.
Former cet enfant sur les traits
des modeles les plus parfaits,
c'est ce que BOURBON saura faire;
mais de nous priver d'un tel bien,
c'est à quoi BOURBON n'entend rien.



FABLE XXVI.

La Ligue des Rats.

UNE Souris craignoit un Chat,
qui dès long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet état ? elle, prudente & sage,
consulte son voisin; c'étoit un maître Rat,
dont la rateuse Seigneurie
s'étoit logée en bonne hôtellerie,
& qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
de ne craindre ni chat ni chate,
ni coup de dent, ni coup de pate.
Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
ma foi, quoi que je fasse,
seul je ne puis chasser le Chat qui vous menace:
mais assemblons tous les Rats d'alentour,
je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble révérence,
& le Rat court en diligence

à l'Office, qu'on nomme autrement la dépenſe,
où maints Rats aſſemblés
faiſoient, aux frais de l'hôte, une entiere bombance.
Il arrive les ſens troublés,
& tous les poumons eſſoufflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces Rats; parlez:
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
c'eſt qu'il faut promptement ſecourir la Souris;
car Rominagrobis
fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce Chat, le plus diable des Chats,
s'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
Chacun dit: il eſt vrai. Sus, ſus, courons aux armes:
quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes:
n'importe, rien n'arrête un ſi noble projet;
chacun ſe met en équipage;
chacun mit dans ſon ſac un morceau de fromage;
chacun promet enfin de riſquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
l'eſprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,
tenoit déja la Souris par la tête.
Ils s'avancerent à grands pas
pour ſecourir leur bonne amie:
mais le Chat, qui n'en démord pas,
gronde & marche au devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudents Rats,
craignant mauvaiſe deſtinée,
font, ſans pouſſer plus loin leur prétendu fracas,
une retraite fortunée.
chaque Rat rentre dans ſon trou:
& ſi quelqu'un en ſort, gare encor le matou.



FABLE XXVII.

Daphnis & Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MESANGERE.

AIMABLE fille d'une mere
à qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire
& quelques-uns encor que vous garde l'amour,
je ne puis qu'en cette Préface
je ne partage entre elle & vous
un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
& que j'ai le secret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc . .. mais tout dire,
ce seroit trop, il faut choisir,
ménageant ma voix & ma lyre,
qui bientôt vont manquer de force & de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit :
vous n'auriez en cela ni maître, ni maîtresse,
sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
de trop d'épines. Si jamais
l'Amour vous dit les mêmes choses,
il les dit mieux que je ne fais :
aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
à ses conseils : vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
méprisoit de ce Dieu le souverain pouvoir :
on l'appelloit Alcimadure ;

fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
toujours ſautant aux piés, danſant ſur la verdure,
& ne connoiſſant autres loix
que ſon caprice : au reſte égalant les plus belles,
& ſurpaſſant les plus cruelles:
n'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs.
Quelle l'eut-on trouvée au fort de ſes faveurs !
Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
l'aima pour ſon malheur : jamais la moindre grâce,
ni le moindre regard, le moindre mot enfin
ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
il ne ſongea plus qu'à mourir :
le déſeſpoir le fit courir
à la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine;
on ne daigna lui faire ouvrir
cette maiſon fatale, où, parmi ſes compagnes,
l'ingrate, pour le jour de ſa nativité,
joignoit aux fleurs de ſa beauté
les tréſors des jardins & des vertes campagnes :
j'eſpérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
mais je vous ſuis trop odieux,
& ne m'étonne pas qu'ainſi que tout le reſte,
vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte.
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
doit mettre à vos pieds l'héritage
que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
tous mes troupeaux avec mon chien;
& que du reſte de mon bien
mes compagnons fondent un temple,
où votre image ſe contemple,
renouvellant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un ſimple monument :
on gravera ſur la bordure :
Daphnis mourut d'amour; paſſant, arrête-toi :
pleure, & dis : celui-ci ſuccomba ſous la loi
de la cruelle Alcimadure.

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
il auroit poursuivi, la douleur le prévint :
son ingrate sortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
pour donner quelques pleurs au sort de son amant.
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
menant, dès ce soir même, au mépris de ses loix,
ses compagnes danser autour de sa statue.
Le Dieu tomba sur elle, & l'accabla du poids:
une voix sortit de la nue ;
Echo redit ces mots dans les airs épandus :
Que tout aime à présent, l'insensible n'est plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue,
frémit, & s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Erebe entendit cette belle homicide
s'excuser au berger qui ne daigna l'ouir,
non plus qu'Ajax Ulysse, & Didon son perfide.

FABLE XXVIII.

Philémon & Baucis.

A MGR. LE DUC DE VENDÔME.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux :
ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille ;
des soucis dévorants, c'est l'éternel asyle,
véritable vautour, que le fils de Japet
représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
il regarde à ses pieds les favoris des Rois ;
il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,

que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ;
rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.
Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
tous deux virent changer leur cabane en un Temple.
Hymenée & l'Amour, par des desirs constants,
avoient unis leurs cœurs dès leurs plus doux printemps :
ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clotho prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
leur enclos & leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur République :
heureux de ne devoir à pas un domestique
le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;
l'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
& par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitoient un bourg plein de gens, dont le cœur
joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le Dieu de l'éloquence ;
tous deux en pélerins vont visiter ces lieux ;
mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin de quitter un séjour si profane,
ils virent à l'écart une étroite cabane,
demeure hospitaliere, humble & chaste maison.
Mercure frappe, on ouvre : aussi-tôt Philémon
vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage.
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
reposez-vous : usez du peu que nous avons :
l'aide des Dieux a fait que nous le conservons ;
usez-en, saluez ces Pénates d'argile.
Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile,
que quand Jupiter même étoit de simple bois :
depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde ;
encor que le pouvoir au desir ne réponde,
nos hôtes agréront les soins qui leur sont dûs.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus,

d'un

d'un souffle haletant par Baucis s'allumerent :
des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiede, on lava les pieds des Voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs ;
& pour tromper l'ennui d'une attente importune,
il entretient les Dieux, non point sur la fortune,
sur ses jeux, sur la pompe & la grandeur des Rois,
mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant, par Baucis, le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas,
fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
encore assure-t-on, si l'Histoire en est crue,
qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
d'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès.
Les divins Voyageurs altérés de leur course,
mêloient au vin grossier le crystal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident :
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillerent,
à ce signe d'abord leurs yeux se dessillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
qui font trembler les Cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
quels humains auroient crû recevoir un tel hôte !
ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux ;
mais quand nous serions Rois, que donner à des Dieux ?
c'est le cœur qui fait tout : que la terre & que l'onde
apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur ;
dans le verger couroit une perdrix privée,
& par de tendres soins dès l'enfance élevée :
elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain ;

la volatille échappe à sa tremblante main :
entre les pieds des Dieux elle cherche un asyle :
ce recours, à l'oiseau, ne fut pas inutile :
Jupiter intercede. Et déja les vallons
voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
suivez-nous : toi, Mercure appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.
Il dit : & les Autans troublent déja la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine.
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtants,
sur un mont assez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.
Des Ministres du Dieu les escadrons flottants
entraînerent sans choix animaux, habitants,
arbres, maisons, vergers, toute cette demeure :
sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les Vieillards déploroient ces séveres destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
tous avoient dû tomber sous les céiestes armes ;
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toît devient Temple : & ses murs
changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues,
en moins de deux instants s'élevent jusqu'aux nues ;
le chaume devient or, tout brille en ce pourpris (1) :
tous ces événements sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Appelle ;
ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux Epoux, surpris, étonnés, confondus,
se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures,
pour présider ici dans les honneurs divins,
& Prêtres, vous offrir les vœux des pélerins ?

---

(1) *Pourpris ;* enceinte, enclos. Vieux.

Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
ensemble nous mourrions en servant vos autels;
Clotho feroit d'un coup ce double sacrifice;
d'autres mains nous rendroient un vain & triste office:
je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
la troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philémon leur disoit: ce lieu plein de merveille
n'a pas toujours servi de temple aux Immortels.
Un bourg étoit autour, ennemis des autels,
gens barbares, gens durs, habitacles (1) d'impies:
du céleste courroux tous furent les hosties (2);
il ne resta que nous d'un si triste débris:
vous en verrez tantôt la suite en nos lambris:
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles:
elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée:
l'un & l'autre se dit adieu de la pensée;
le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix;
même instant, même sort à leur fin les entraîne:
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,

---

(1) *Habitacle*: habitation, demeure. N'est guere usité que dans le style soutenu.

(2) *Hostie* signifie ici *victime*.

ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fideles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los que j'en attends;
faites-moi triompher de l'envie & du temps:
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
ennemis des héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut,
qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
l'entreprise demande un plus vaste génie;
car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
sans parler de celui qui force à vous aimer?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élévés, peu d'autres encor même,
font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possede, c'est vous;
je l'ose, dans ces vers, soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homere,
vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
on dit qu'elle & ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
transportent dans Anet tout le sacré vallon:
je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
puissent-ils, tout d'un coup, élever leurs sourcils,
comme on vit autrefois Philémon & Baucis!

FABLE XXIX.

Les Filles de Minée.

Je chante dans mes vers les Filles de Minée,
troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
& de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit, de ses honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains se faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.
La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zele.
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
dit aux autres quoi donc, toujours des Dieux nouveaux?
l'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
de ce Dieu qui purgea de monstres l'univers:
mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
souvent mener au Styx par de tristes chemins?
Et nous irons chommer la peste des humains?
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne ce jour-ci qui voudra du relâche,
ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
du Monarque des Dieux les divers changements;
mais comme chacun sait tous ces événements,
disons ce que l'amour inspire à nos pareilles:
non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
accoutumer nos cœurs à goûter son poison,

car, ainſi que Bacchus, il trouble la raiſon.
Récitons nous les maux que ſes biens nous attirent.
Alcithoé ſe tut, & ſes ſœurs applaudirent.

Après quelques moments, hauſſant un peu la voix,
dans Thebes, reprit elle, on conte qu'autrefois
deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe:
Pyrame, c'eſt l'Amant, eut Thisbé pour maîtreſſe.
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux:
l'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine;
d'autant plutôt épris qu'une invincible haine
diviſant leurs parents, ces deux Amants unit,
& concourut aux traits dont l'Amour ſe ſervit.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voiſines
leurs maiſons où régnoient ces guerres inteſtines:
ce fut un avantage à leurs deſirs naiſſants.
Le cours en commença par des jeux innocents;
la premiere étincelle eut embrâſé leur âme,
qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flâme.
Chacun favoriſoit leurs tranſports mutuels,
mais c'étoit à l'inſu de leurs parents cruels.
La défenſe eſt un charme: on dit qu'elle aſſaiſonne
les plaiſirs, & ſur-tout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle inſtruiſit du moins
nos amants à ſe dire avec ſignes leur ſoins.
Ce léger reconfort (1) ne les put ſatisfaire;
il fallut recourir à quelque autre myſtere.
Un vieux mur entr'ouvert ſéparoit leurs maiſons,
Le temps avoit miné ſes antiques cloiſons:
là, ſouvent de leurs maux ils déploroient la cauſe;
les paroles paſſoient, mais c'étoit peu de choſe.
Se plaignant d'un tel ſort, Pyrame dit un jour:
chere Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie:
fuyons de nos parents l'injuſte tyrannie:

(1) *Reconfort*; conſolation, ſecours dans l'affliction. Ce mot commence à vieillir.

j'en ai d'autres en Grece, ils se tiendront heureux
que vous daigniez chercher un asyle chez eux :
leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
à prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
car je n'ose parler, hélas! de mon desir :
faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
de crainte de vains bruits, faut-il que je languisse ?
ordonnez, j'y consens ; tout me semblera doux ;
je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'Amante ;
votre amour étant pure encor que véhémente,
je vous suivrai par-tout : notre commun repos
me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
je rirai des discours d'une langue indiscrette,
& m'abandonnerai sans peur à votre ardeur,
contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles !
je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi :
vous-même peignez-vous cet Amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore ;
n'attendez point les traits que son char fait éclore :
trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès :
là, nous attendrons, le rivage est tout près :
une barque est au bord, les rameurs, le vent même,
tout, pour notre départ, montre une hâte extrême ;
l'augure en est heureux, notre sort va changer ;
& les Dieux sont pour nous, si je sais bien juger.
Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
deux baisers, par le mur, arrêtés au passage.
Heureux mur ! tu devois servir mieux leur désir ;
ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort & prévient Pyrame ;
l'impatience, hélas ! maîtresse de son âme,
la fait arriver seule & sans guide aux degrés ;
l'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés.
Une Lionne vint, monstre imprimant la crainte,

d'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit : & son voile emporté par les airs :
source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La Lionne le voit, le souille, le déchire :
& l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, & voit ces vestiges tous frais.
O Dieux ! que devient-il ? un froid court dans ses veines,
il apperçoit le voile étendu dans ces plaines :
il le leve : & le sang joint aux traces des pas,
l'empêche de douter d'un funeste trépas.
Thisbé, s'écria-t il, Thisbé, je t'ai perdue !
te voilà, par ma faute, aux enfers descendue !
je l'ai voulu : c'est moi, qui suis le monstre affreux
par qui tu t'en va voir le séjour ténébreux :
attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres :
mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres ?
jouis au moins du sang que je te vais offrir,
malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe aussi-tôt sa trame.
Thisbé vient : Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi ? tout lui manque à la fois,
les sens & les esprits aussi-bien que la voix.
Elle revient enfin ; Clotho, pour l'amour d'elle,
laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des Cieux :
sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, sa langue est retenue :
il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard : & découvrant son sein,
je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
bien moins encor l'erreur de ton âme alarmée,
ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
n'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office :
elle tombe, & tombant range ses vêtements,
dernier trait de pudeur, même aux derniers moments.

Les

Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes :
& du sang des Amants teignirent par des charmes
le fruit d'un Mûrier proche, & blanc jusqu'à ce jour,
éternel monument d'un si parfait amour.
Cette histoire attendrit les filles de Minée :
l'une accusoit l'amant, l'autre la destinée ;
& toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
de cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
l'est-elle ? elle devient aussi tôt languissante.
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
& cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jalousie,
poison le plus cruel dont l'âme soit saisie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
des tragiques amours vous a conté l'élite ;
celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour ;
à ses rayons perçants opposons quelques voiles :
voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,
un progrès tout nouveau se fasse appercevoir :
cependant donnez-moi quelque heure de silence,
ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
souffrez-en les défauts ; & songez seulement
au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris : il étoit aimé d'elle :
chacun se proposoit leur hymen pour modele :
ce qu'Amour fait sentir de piquant & de doux,
combloit abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimoient que trop : leurs soins & leur tendresse,
approchoient des transports d'amant & de maîtresse.
Le Ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée,
n'étant pas à ces biens, chez elle, accoutumée.

Nos belles cacheroient un pareil ſentiment :
chez les Divinités on en uſe autrement.
Celle-ci déclara ſon amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale ;
les jeunes Déités qui n'ont qu'un vieil époux,
ne ſe ſoumettent point à ces loix, comme nous.
La Déeſſe enleva ce héros ſi fidele :
de modérer ſes feux il pria l'Immortelle.
Elle le fit : l'amour devint ſimple amitié :
retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
je ne troublerai plus votre ardeur ni la ſienne :
recevez ſeulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours ſûr de ſes coups).
Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
fera le déſeſpoir de votre âme charmée,
& vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle eſt douteux, & porte un double ſens ;
celui-ci mit d'abord notre époux en ſuſpens :
j'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle ?
& comment ? n'eſt-ce point qu'elle m'eſt infidelle ?
ah ! finiſſent mes jours plutôt que de le voir !
Eprouvons toutefois ce que peut ſon devoir.
Des Mages auſſi-tôt conſultant la ſcience,
d'un feint adoleſcent il prend la reſſemblance,
s'en va trouver Procris, éleve juſqu'aux cieux
ſes beautés, qu'il ſoutient être dignes des Dieux,
joint les pleurs aux ſoupirs, comme un amant ſait faire ;
& ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
aux préſents : il offrit, donna, promit beaucoup,
promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute choſe à ſon prix : voilà Céphale en peine :
il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,
conte aux vents, conte aux bois ſes déplaiſirs ſecrets ;
s'imagine, en chaſſant, diſſiper ſon martyre :
c'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on reſpire,
oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des ſoupirs,
venez, légers démons, par qui nos champs fleuriſſent.

Aure, fais-les venir : je sais qu'ils t'obéissent ;
ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie, & la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis :
je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits ;
il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle ?
Nous vous plaignons ; il l'aime, & sans cesse il l'appelle ;
les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne :
l'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.
Elle en profite, hélas ! & ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légere croyance ;
s'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(je demande un grand point, la prudence en amours)
ils seroient aux rapports insensibles & sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose :
elle se leve un jour ; & lorsque tout repose,
que de l'aube au teint frais la charmante douceur
force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
Il invoque déja cette Aure prétendue.
Viens me voir, disoit-il, chere Déesse, accours :
je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton secours
la peine que je sens se trouve soulagée.
L'épouse se prétend par ces mots outragée :
elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie, ô passion amere !
fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere !
ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
qu'un fan de biche avoit pour demeure secrette :
il en sort ; & le bruit trompe aussitôt l'époux.
Céphale prend le dard, toujours sûr de ses coups,

le lance en cet endroit, & perce sa jalouse :
malheureux assassin d'une si chere épouse.
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur ;
il accourt, voit sa faute ; & tout plein de fureur,
du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fût plus cruel qu'indulgént.
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,
eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
si la Déesse enfin, pour terminer ses peines,
n'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :
triste fin d'un hymen bien divers en son cours !
Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire,
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix,
n'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
à revoir leur travail se montrent empressées.
Climene en un tissu riche, pénible & grand,
avoit presque achevé le fameux différend
d'entre le Dieu des eaux & Pallas la savante.
On voyoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux contesté,
dépendoit du présent de chaque Déité.
Neptune fit le sien d'un simbole de guerre.
Un coup de son trident fit sortir de la terre
un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
l'olivier, qui de paix est la marque assurée :
elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ses vœux à cette Déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premieres portoient force présents divers ;
tout le reste entouroit la Déesse aux yeux pers (1).

(1) *Pers :* couleur entre le verd & le bleu. Vieux.

Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin reployé son ouvrage,
la jeune Iris commence en ces mots son récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réussit ;
je suivrai toutefois la matiere imposée.
Télamon pour Cloris avoit l'âme embrâsée :
Cloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,
tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
font marcher avant tout dans le siecle où nous sommes.
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces Amants, quoiqu'épris d'un desir mutuel,
n'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit, l'autre état ne le peut :
soit raison, soit abus, le sort ainsi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers.
Un pays contesté par des peuples divers,
engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime & son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
un parent de Cloris meurt ; & laisse à la belle
d'amples possessions & d'immenses trésors :
il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte, & par-tout révérée
par-tout des deux partis Cloris considérée,
voit de ses propres yeux les champs où Télamon
venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui, de sa part accourt ; & tout couvert de gloire
il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystere :
l'âge de fer en tout a coutume d'en faire.

Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
qu'au sein de sa patrie, & de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, alongeant leur souffrance,
ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivoit, quand presque en arrivant,
un Pirate survient, prend le dessus du vent,
les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte sa résistance:
après un long combat son parti fut défait,
lui pris; & ses efforts n'eurent pour tout effet
qu'un esclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire!
le sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
le fit être forçat aussi-tôt qu'il fut pris.
Le destin ne fut pas à Cloris si contraire;
un célebre marchand l'achete du corsaire:
il l'emmene; & bientôt la belle, malgré soi,
au milieu de ses fers, range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse:
ils en font leur compagne, & leur fils sa maîtresse.
Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs desirs
répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'étoit le fils, lui tient ce doux langage:
Vous soupirez toujours; toujours votre visage
baigné de pleurs, nous marque un déplaisir secret.
Qu'avez-vous? vos beaux yeux verroient-ils à regret
ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?
rien ne vous force ici, découvrez-nous votre âme;
Cloris, c'est moi qni suis l'esclave, & non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
parlez, nous sommes prêts à changer de demeure,
mes parents m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus:
j'en sais qui l'agréroient; j'ai sû plaire à plus d'une:
pour vous, vous méritez toute une autre fortune:
quelle que soit la nôtre, usez-en; vous voyez
ce que nous possédons & nous-même à vos pieds.
Ainsi parle Damon, & Cloris toute en larmes,

lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
Vos moindres qualités, & cet heureux séjour,
même aux filles des Dieux donneroient de l'amour :
jugez donc si Cloris, esclave & malheureuse,
voit l'offre de ces biens d'une âme dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix : mais de les accepter,
je ne puis; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :
si toujours la naissance éleva mon courage,
je me vois, grâce aux Dieux, en des mains où je puis
garder ces sentiments malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)
qu'un autre a, sur mon cœur, conservé son empire,
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers ;
je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante,
je ne suis déja plus aimable, ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
&, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle ;
fuyons, dit-il en soi, j'oublirai cette belle :
tout passe, & même un jour ses larmes passeront :
voyons ce que l'absence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque. & quittant le rivage,
il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage;
trouve des malheureux de leurs fers échappés,
& sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :
aux regards de Damon il se présente à peine
que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
fait qu'à l'abord Damon admire son destin :
puis le plaint, puis l'emmene, & puis lui dit sa flâme.
D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'âme :
elle chérit un mort ! un mort, ce qui n'est plus,
l'emporte dans son cœur ! mes vœux sont superflus :
Là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son âme admire l'aventure,
dissimule, & se laisse emmener au séjour
où Cloris lui conserve un si parfait amour.

Comme il vouloit cacher avec ſoin ſa fortune,
nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement;
Cloris ſe préſentant à l'un & l'autre amant,
reconnoît Télamon ſous un faix qui l'accable;
ſes chagrins le rendoient pourtant méconnoiſſable:
un œil indifférent à le voir eût erré,
tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obſtacle;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce ſpectacle:
elle perd tous ſes ſens & de honte & d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe preſque à ſon tour.
On demande à Cloris la cauſe de ſa peine,
elle la dit: ce fut ſans s'attirer de haine:
ſon récit ingénu redoubla la pitié
dans des cœurs prévenus d'une juſte amitié.
Damon dit que ſon zele avoit changé de face:
on le crut cependant, quoi qu'on diſe & qu'on faſſe,
d'un triomphe ſi doux l'honneur & le plaiſir
ne ſe perd qu'en laiſſant des reſtes de deſir.
On crut pourtant Damon. Il reſtreignit ſon zele
à ſceller de l'hymen une union ſi belle;
&, par un ſentiment à qui rien n'eſt égal,
il pria ſes parents de doter ſon rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le ſoir étant venu de l'heureuſe journée,
les noces ſe faiſoient à l'ombre d'un ormeau:
l'enfant d'un voiſin vit s'y percher un corbeau:
il fait partir de l'arc une fleche maudite,
perce les deux époux d'une atteinte ſubite.
Cloris mourut du coup, non ſans que ſon amant
attirât ſes regards en ce dernier moment.
Il s'écrie en voyant finir ſes deſtinées:
quoi! la Parque a tranché le cours de ſes années?
Dieux, qui l'avez voulu, ne ſuffiſoit-il pas
que la haîne du ſort avançât mon trépas?
en achevant ces mots il acheva de vivre:
ſon amour, non le coup, l'obligea de la ſuivre:
bleſſé légerement il paſſa chez les morts;

le Styx vit nos époux accourir ſur ſes bords ;
même accident finit leurs précieuſes trames :
même tombe eut leurs corps, même ſéjour leurs âmes.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait eſt peu ſûr)
que chacun d'eux devint ſtatue & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repoſe.
Je ne garantis point cette métamorphoſe :
on en doute. On le croit plus que vous ne penſez,
dit Climene ; & cherchant dans les ſiecles paſſés
quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
tout ceci me fut dit par le ſage interprête.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux ;
on les alloit unir : tout concouroit pour eux ;
ils touchoient au moment : l'attente en étoit ſûre ;
hélas ! il n'en eſt point de telle en la nature ;
ſur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains ;
les Dieux ſe font un jeu de l'eſpoir des humains.
Laiſſons, reprit Iris, cette triſte penſée.
La fête eſt vers ſa fin, grâce au Ciel, avancée ;
& nous avons paſſé tout ce temps en récits,
capables d'affliger les moins ſombres eſprits !
effaçons, s'il ſe peut, leur image funeſte :
je prétends de ce jour mieux employer le reſte ;
& dire un changement, non de corps, mais de cœur ;
le miracle en eſt grand : Amour en fut l'auteur :
il en fait tous les jours de diverſe maniere.
Je changerai de ſtyle en changeant de matiere.

Zoon plaiſoit aux yeux, mais ce n'eſt pas aſſez :
ſon peu d'eſprit, ſon humeur ſombre,
rendoient ces talents mal placés :
il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
& paſſoit ſans aimer les plus beaux de ſes jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire :
j'en blâme en nous l'excès : mais je n'approuve pas
qu'inſenſible aux plus doux appas,
jamais un homme ne ſoupire.
Hé quoi, ce long repos eſt-il d'un ſi grand prix?

les morts sont donc heureux : ce n'est pas mon avis.
Je veux des passions ; & si l'état le pire
est le néant, je ne sais point
de néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
vit Iole endormie, & le voilà frappé :
voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un héros.
Zoon rend grâce au Dieu qui troubloit son repos ;
il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille :
surprise & dans l'étonnement,
elle veut fuir ; mais son amant
l'arrête, & lui tient ce langage :
Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?
je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
c'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux :
ils m'ont l'âme, & l'esprit & la raison donnée.
Souffrez que, vivant sous vos loix,
j'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours encor plus étonnée,
rougit, & sans répondre, elle court au hameau,
& raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle
Zoon suit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit
ni ses soins pour plaire à la belle.
Leur hymen se conclut : un Satrape voisin,
le propre jour de cette fête,
enleve à Zoon sa conquête.
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
poursuit le ravisseur, & le joint, & l'engage
en un combat de main à main.
Iole en est le prix, aussi-bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
en la bonté de son rival.
Hélas ! cette bonté lui devint inutile :

il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunés la tombe ſert d'aſyle.
Il prit pour héritiere, en finiſſant ſes jours,
Iole, qui mouilla de pleurs ſon mauſolée.
Que ſert-il d'être plaint quand l'âme eſt envolée?
ce Satrape eût mieux fait d'oublier ſes amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette hiſtoire:
& ſes ſœurs avouoient qu'un chemin à la gloire
c'eſt l'amour: on fait tout pour ſe voir eſtimé:
eſt-il quelque chemin plus court pour être aimé?
quel charme de s'ouir louer par une bouche
qui même, ſans s'ouvrir, nous enchante & nous touche!
ainſi diſoient ces ſœurs. Un orage ſoudain
jette un ſecret remords dans leur profane ſein.
Bacchus entre, & ſa cour, confus & long cortege:
où ſont, dit-il, ces ſœurs à la main ſacrilege?
que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
oppoſer ſon Egide à ma juſte fureur:
rien ne m'empêchera de punir leur offenſe:
voyez, & qu'on ſe rie après de ma puiſſance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monſtres au plancher,
aîlés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois ſœurs: on n'en voit nulle trace:
leurs métiers ſont briſés: on éleve à leur place
une chapelle au Dieu, pere du vrai nectar.
Pallas a beau ſe plaindre, elle a beau prendre part
au deſtin de ces ſœurs par elle protégées.
Quand quelque Dieu voyant ſes bontés négligées,
nous fait ſentir ſon ire (1), un autre n'y peut rien:
l'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple.
Chômons: c'eſt faire aſſez qu'aller de temple en temple
rendre à chaque Immortel les vœux qui lui ſont dûs:
les jours donnés aux Dieux ne ſont jamais perdus.

---

(1) *Ire:* colere, courroux.



FABLE XXX.

La Matrone d'Ephese.

S'il est un conte usé, commun & rebattu,
c'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
qui t'engage à cette entreprise?
n'a-t-elle point déja produit assez d'écrits?
quelle grâce aura ta Matrone,
au prix de celle de Pétrone?
comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois
une Dame en sagesse & vertus sans égale;
&, selon la commune voix,
ayant sû raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté:
on l'alloit voir par rareté:
c'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
chaque mere à sa bru l'alléguoit pour patron (1):
chaque époux la prônoit à sa femme chérie:
d'elle descendent ceux de la Prudoterie,
antique & célebre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
ce seroit un détail frivole.
Il mourut; & son testament
n'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
si les biens réparoient la perte d'un mari
amoureux autant que chéri.

---

(1) *Patron* est mis ici pour *modele*.

Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
& du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme :
celle-ci faisoit un vacarme,
un bruit & des regrets à percer tous les cœurs,
bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
de quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
la douleur est toujours moins forte que la plainte ;
toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,
que tout a sa mesure, & que de tels regrets
pourroient pécher par leur excès :
chacun rendit par-là sa douleur rengrégée (1).
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
que son époux avoit perdue,
elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
d'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
(ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
n'ayant examiné qu'à demi ce complot,
&, jusques à l'effet, courageuse & hardie.
L'esclave avec la Dame avoit été nourrie :
toutes deux s'entr'aimoient ; & cette passion
étoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles :
le monde entier à peine eût fourni deux modeles
d'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la Dame,
elle laissa passer les premiers mouvements :
puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la Veuve inaccessible,

---

(1) *Rengrégé ;* augmenté, accru, plus fort. Ce mot ne s'emploie qu'en parlant de douleurs, de maux, &c. Il est d'ailleurs suranné.

s'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible
de ſuivre le défunt aux noirs & triſtes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux :
mais la Dame vouloit paître encore ſes yeux
du tréſor qu'enfermoit la biere,
froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit là le ſeul aliment
qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
qu'entre d'autres de tant de ſortes,
notre Veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas.
Un jour ſe paſſe, & deux ſans autre nourriture
que ſes profonds ſoupirs, que ſes fréquents hélas,
qu'un inutile & long murmure
contre les Dieux, le ſort & la nature.
Enfin ſa douleur n'omit rien,
ſi la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa réſidence
non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
car il n'avoit pour monument
que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un ſoldat bien récompenſé
le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami
l'enlevoient, le ſoldat nonchalant, endormi,
rempliroit auſſitôt la place.
C'étoit trop de ſévérité :
mais la publique utilité
défendoit que l'on fît au garde aucune grâce.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la Dame
rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
pourquoi cette triſte muſique,

pourquoi cette maiſon noire & mélancolique ?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
toutes ces demandes frivoles :
le mort pour elle y répondit.
Cet objet, ſans autres paroles,
diſoit aſſez par quel malheur
la Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajouta la ſervante,
de nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le ſoldat fût mauvais orateur,
il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention;
& déja l'autre paſſion
ſe trouvoit un peu rallentie.
Le temps avoit agi. Si la foi du ſerment,
pourſuivit le ſoldat, vous défend l'aliment,
voyez-moi manger ſeulement,
vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
ne déplut pas aux deux femelles :
concluſion qu'il obtint d'elles
une permiſſion d'apporter ſon ſoupé,
ce qu'il fit ; & l'eſclave eut le cœur fort tenté
de renoncer dès-lors à la cruelle envie
de tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu :
qu'importe à votre époux que vous ceſſiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
ſi par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriere.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere ?
nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.
On ne meurt que trop tôt : qui nous preſſe ? attendons ;
quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
que vous ſervira-t-il d'en être regardée ?
tantôt, en voyant les tréſors
dont le ciel prit plaiſir d'orner votre viſage,
je diſois : hélas ! c'eſt dommage,

nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
deux traits de son carquois : de l'un il entama
le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la Dame.
Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ;
& des gens de goût délicat
auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
sorte d'amour ayant ses charmes,
tout y fit : une belle alors qu'elle est en larmes,
en est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
poison, qui de l'amour est le premier degré :
la voilà qui trouve à son gré
celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange :
il fait tant que de plaire ; & se rend en effet
plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait :
il fait tant enfin qu'elle change ;
& toujours par degrés, comme l'on peut penser.
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange :
elle écoute un amant, elle en fait un mari,
le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cette hyménée, un voleur se hazarde
d'enlever le dépôt commis aux soins du garde :
il en entend le bruit : il y court à grands pas,
mais en vain : la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
l'on vous a pris votre pendu ?
les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?
si Madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
les passants n'y connoîtront rien.
La Dame y consentit. O volages femelles !
la femme est toujours femme : il en est qui sont belles :
il en est qui ne le sont pas.

S'il

S'il en étoit d'assez fidelles,
elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
ne vous vantez de rien. Si votre intention
est de résister aux amorces,
la nôtre est bonne aussi: mais l'exécution
nous trompe également: témoin cette Matrone;
&, n'en déplaise au bon Pétrone,
ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé:
car de mettre au patibulaire,
le corps d'un mari tant aimé,
ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire.
Cela lui sauvoit l'autre; & tout considéré,
mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.

FABLE XXXI.

Belphégor.

Nouvelle tirée de Machiavel.

Un jour Satan, Monarque des Enfers,
faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe (1) menue,
jettoient maint pleur (2), poussoient maint & maint cri,
tant que Satan en étoit étourdi.

(1) *Tourbe*; multitude de peuple. Vieux.
(2) *Pleur*, au singulier, n'est point d'usage.

Il demandoit, en passant, à chaque âme:
qui t'a jettée en l'éternelle flâme?
L'une disoit: hélas! c'est mon mari:
l'autre aussitôt répondoit: c'est ma femme.
Tant & tant fut ce discours répété,
qu'enfin Satan dit en plein consistoire:
si ces gens-ci disent la vérité,
il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
quelque démon plein d'art & de prudence,
qui, non content d'observer avec soin
tous les hymens dont il sera témoin,
y joigne aussi sa propre expérience.
Le Prince ayant proposé sa sentence,
le noir Sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
grand éplucheur, clairvoyant à merveilles;
capable enfin de pénétrer dans tout,
& de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
on lui donna mainte & mainte remise,
toutes à vue, & qu'en lieux différents
il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
les biens, les maux, les plaisirs & les peines,
bref, ce qui suit notre condition,
fut une annexe à sa légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction,
par ses bons tours & par son industrie:
mais non mourir, ni revoir sa patrie,
qu'il n'eût ici consumé certain temps.
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse & qui passe
ce que le ciel voulut mettre d'espace
entre ce monde & l'éternelle nuit;
il n'en mit guere, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,

ville, pour lors, de luxe & de dépenſe :
même il la crut propre pour le trafic.
Là, ſous le nom du Seigneur Roderic,
il ſe logea, meubla comme un riche homme (1),
groſſe maiſon, grand train, nombre de gens,
anticipant tous les jours ſur la ſomme
qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés
gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
ſoit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa,
fut la louange. Apollon l'encenſa :
car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc (2) tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle,
qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
pour le gagner, tant ſauvage fût-elle :
car de trouver une ſeule rebelle,
ce n'eſt la mode à gens de qui la main
par les préſents s'applanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
je ne connois d'autre premier mobile
dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre Envoyé cependant tenoit compte
de chaque hymen, en journaux différents ;
l'un, des époux ſatisfaits & contents,
ſi peu rempli, que le diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne reſtoit enfin
que d'éprouver la choſe par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
belle & bien faite, & peu d'autres tréſors,
noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;

(1) *Riche homme*, pour *homme riche*, ne ſe dit point.
(2) *Onc* : jamais. Vieux.

& d'autant plus, que de quelque vertu
un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que Madame Honesta,
(c'étoit son nom), avoit eu jusques-là
force partis ; mais que parmi la bande
il pourroit bien Roderic préférer,
& demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
à gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, sérénades, musique,
cadeaux, festins, bien fort appetissoient (1),
altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
s'épuise en dons. L'autre se persuade
qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prieres,
& des façons de toutes les manieres,
il eut un oui de Madame Honesta.
Auparavant le Notaire y passa,
dont Belphégor se moquant en son âme,
hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
comme un château ! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
la simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,
dans les procès, en prenant le revers.
Les si, les car, les contrats sont la porte
par où la noise entre dans l'univers :
n'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
qu'avec l'hymen amour n'ait des débats:
c'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe :
chez les amants tout plaît, tout est parfait:

---

(1) *Appetisser.* On diroit aujourd'hui *rappetisser.*

chez les époux tout ennuie & tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
d'heureux ménage? Après mûr examen,
j'appelle un bon, voire, un parfait hymen,
quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le Diable eût amené
son épousée, il jugea par lui-même
ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
toujours débats, toujours quelque sermon
plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que Madame Honesta
plus d'une fois les voisins éveilla:
plus d'un fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
ce disoit-elle: un petit trafiquant
traiter ainsi les filles de mon rang!
méritoit-il femme si vertueuse?
sur mon devoir je suis trop scrupuleuse:
j'en ai regret, & si je faisois bien...
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fît rien:
ces Prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
d'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
d'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
de l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
la parenté de Madame Honesta,
ayant sans cesse & le pere & la mere,
& la grand'sœur avec le petit frere,
de ses deniers mariant la grand'sœur,
& du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause

de sa ruine, infaillible accident;
& j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant? qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
qui, comme on dit, fait pêcher en eau trouble;
&, plus le bien de son maître va mal,
plus le sien croît, plus son profit redouble,
tant qu'aisément lui-même acheteroit
ce qui de net au Seigneur resteroit:
dont par raison bien & dûment déduite
on pourroit voir chaque chose réduite
en son état, s'il arrivoit qu'un jour
l'autre devînt l'Intendant à son tour:
car regagnant ce qu'il eut étant maître,
ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
son seul espoir étoit certain trafic
qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
à notre époux, ainsi tout alla mal.
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
en abusoient. Il perdit un vaisseau,
& vit aller le commerce à vau-l'eau:
trompé des uns, mal servi par les autres,
il emprunta. Quand ce vint à payer,
& qu'à sa porte il vit le créancier,
force lui fut d'esquiver par la fuite,
gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
il se sauva chez un certain fermier,
en certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
qu'un double mal chez lui le tourmentoit;
ses créanciers, & sa femme encor pire:
qu'il n'y savoit remede que d'entrer
au corps des gens, & de s'y remparer,
d'y tenir bon: iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner

qu'elle a regret de se bien gouverner ?
chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre :
que de ces corps trois fois il sortiroit,
sitôt que lui, Matheo, l'en prieroit :
trois fois sans plus, & ce, pour récompense
de l'avoir mis à couvert des sergents.
Tout aussitôt l'Ambassadeur commence
avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
devient alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
où le galant se trouvoit assez bien :
mais Matheo, moyennant grosse somme,
l'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple, il se transporte à Rome ;
saisit un corps : Matheo l'en bannit,
le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
remarquez bien, notre Diable sortit.
Le Roi de Naple avoit lors une fille,
honneur du sexe, espoir de sa famille :
maint jeune Prince étoit son poursuivant :
là, d'Honesta Belphégor se sauvant,
on ne le put tirer de cet asyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme,
(car les trois fois l'empêchoient d'espérer
que Belphégor se laissât conjurer)
il la refuse : il se dit un pauvre homme,
pauvre pêcheur, qui, sans savoir comment,
sans dons du ciel, par hasard seulement,
de quelques corps a chassé quelque diable,
apparemment chétif & misérable,
& ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire : on le force, on l'amene,
on le menace, on lui dit que sous peine
d'être pendu, d'être mis haut & court

en un gibet, il faut que sa puissance
se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
notre Démon & son conjurateur.
d'un tel combat le Prince est spectateur.
Chacun y court, n'est fils de bonne mere,
qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibier & la hart,
cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'esprit malin voyant sa contenance,
rioit sous cape, alléguoit les trois fois,
dont Matheo suoit dans son harnois,
pressoit, prioit, conjuroit avec larmes :
le tout en vain. Plus il est en alarmes,
plus l'autre rit. Enfin le manant dit,
que sur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
nécessité lui suggéra ce tour.
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
ce qui fut fait : de quoi l'Esprit immonde
un peu surpris, au manant demanda :
pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond c'est Madame Honesta
qui vous réclame, & va par tout le monde
cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
s'enfuit au fond des enfers, & conta
tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
non par floccons, mais menu comme pluie
ceux que l'hymen fait de sa confrérie ;
j'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne :
elle eut jadis un plus heureux destin :
mais comme tout se corrompt à la fin,

plus

plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé,
encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait ? ce n'étoit pas merveilles
qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles,
toujours le même, & toujours sur un ton,
il fût contraint d'enfiler la venelle :
dans les enfers encore en change-t-on ;
l'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premierement, je ne sais pire chose,
que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
votre ascendant à l'hymen vous expose,
n'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
n'a pas pourtant une Honesta qui veut.

FABLE XXXII.

Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, & le Solitaire.

TROIS Saints, également jaloux de leur salut,
portés d'un même esprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrents
crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
qu'en apanage on voit aux procès attachés,
s'offrit de les juger sans récompense aucune,
peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des loix, l'homme pour ses péchés,
se condamne à plaider la moitié de sa vie.

La moitié ? les trois quarts, & bien souvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
de guérir cette folle & détestable envie.
Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; & le soin de soulager les maux
est une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier;
chagrins, impatients, & se plaignant sans cesse:
il a pour tels & tels un soin particulier,
ce sont ses amis: il nous laisse.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
où se trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content; la sentence arbitrale
à nul des deux ne convenoit:
jamais le Juge ne tenoit
à leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutoient l'Appointeur.
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
affligés, & contraints de quitter ces emplois,
vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
chercher ailleurs ce bien, est une erreur extrême.
Troublez l'eau: vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci: Comment nous verrions-nous?
la vase est un épais nuage
qu'aux effets du crystal nous venons d'opposer.
Mes freres, dit le Saint, laissez-la reposer;
vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.

Ainſi parla le Solitaire.
Il fut cru, l'on ſuivit ce conſeil ſalutaire.
Ce n'eſt pas qu'un emploi ne doive être ſouffert.
Puiſqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces ſecours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas:
les honneurs & le gain, tout me le perſuade.
Cependant on s'oublie en ces communs beſoins.
O vous! dont le Public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, Princes & Miniſtres,
vous, que doivent troubler mille accidents ſiniſtres,
que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
vous ne vous voyez point, vous ne voyez perſonne.
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon ſera la fin de ces Ouvrages:
puiſſe-t-elle être utile aux ſiecles à venir!
je la préſente aux Rois, je la propoſe aux Sages:
par où ſaurois-je mieux finir?

Fin du douzieme & dernier Livre.



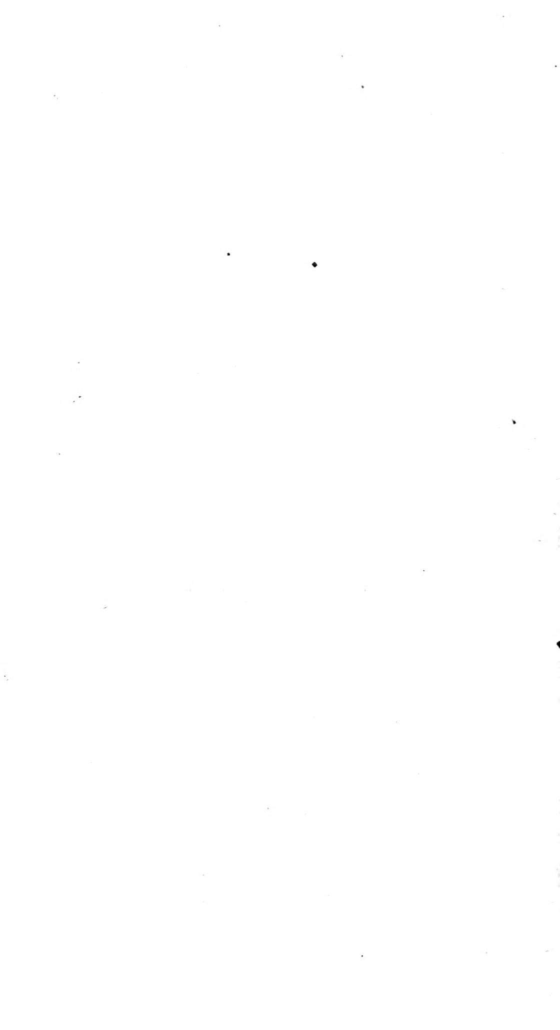


TABLE
DES FABLES
CONTENUES
DANS LA SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.



LIVRE NEUVIEME.

LIVRE DIXIEME.

LIVRE ONZIEME.

LIVRE DOUZIEME.

Fin de la Table de la seconde Partie.

APPROBATION.

J'AI examiné, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, cette nouvelle Edition des *Fables de la Fontaine*, &c. A Paris, le 5 Août 1759.

GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans notre Cour de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. *Notre cher & bien aimé le ſieur Jean-Louis* REGNARD DE MONTENAULT, ayant entrepris de faire exécuter en quatre volumes *in-folio*, une Edition des *Fables de la Fontaine*, ornée de culs-de-lampe, fleurons & autres ornemens de l'invention du ſieur Bachelier, Peintre de notre Académie de Peinture & Sculpture, enrichie d'eſtampes gravées par les plus habiles Maîtres, ſur les Deſſins Originaux de feu J. B. Oudri, Peintre & Profeſſeur de la même Académie : *Etant informé des ſoins que le ſieur de*

Montenault a pris, des recherches & des dépenses considérables qu'il a faites pour la perfection de cette Edition, à laquelle il a joint une nouvelle vie de la Fontaine, *nous avons résolu de lui donner des témoignages de notre satisfaction*, en lui accordant nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires. A ces causes, nous avons permis & accordé, permettons & accordons par ces présentes, audit sieur de Montenault, de faire imprimer, vendre & débiter dans tous les lieux de notre Royaume, les estampes, gravures en cuivre & en bois de ladite Edition des *Fables de la Fontaine*, conjointement ou séparément, & de les faire réduire en telle forme & grandeur qu'il lui plaira. Permettons audit sieur de faire imprimer ladite collection, en tout ou en partie, en un ou plusieurs volumes, en telle forme, marge, grandeur, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de trente années entieres & consécutives, à compter de la date des présentes: pendant lequel temps nous faisons très-expresses inhibitions & défenses à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs en taille-douce & en bois, Dessinateurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer la susdite vie de la Fontaine, graver, faire graver, vendre, débiter, ni contrefaire en aucune maniere, les dessins, planches & différentes gravures de

ladite Edition, ſous quelque cauſe, prétexte ou raiſon que ce ſoit; & à tous Marchands étrangers, Libraires, Graveurs, ou autres, d'en apporter, ni diſtribuer par tout ce Royaume d'autres impreſſions, gravures & épreuves contrefaites ſur celles qu'aura fait faire ledit ſieur de Montenault, ou ceux qui auront droit de lui, en vertu des préſentes, & par écrit: à peine de confiſcation des exemplaires, épreuves, planches en cuivre & en bois contrefaites, *& de tous livres généralement* où leſdites eſtampes, deſſins, fleurons ou culs-de-lampe pourroient avoir été employés; de trois mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui auroit droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts pour raiſon des préſentes. A la charge que les préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie pour l'impreſſion de la vie de la Fontaine, ſera remis dans le même état où l'approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France,

le ſieur de Lamoignon ; & que dudit Ouvrage il en ſera remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon. Le tout à peine de nullité des préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit ſieur de Montenault, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens. Voulons que la copie deſdites préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin de ladite Edition, ou deſdites Collections, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, chartes normandes & lettres à ce contraires : car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſaille le cinquieme jour de Juin, l'an de grace mil ſept cent cinquante-neuf, & de notre regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le regiſtre XIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 338, fol. 472, conformé-

ment au Réglement de 1723, qui fait défenſes, article 41, *à toutes perſonnes de quelques qualités & conditions qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires preſcrits par l'article* 108 *du même Réglement. A Paris, ce* 4 *Juillet* 1759.

G. SAUGRAIN, *Syndic.*

LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez BASTIEN, *Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxb. St. Germain, à Paris.*

ABRÉGÉ historique de la vie des Saints & Saintes, bienheureux & bienheureuses des trois Ordres de St. François, avec une notice des pieux personnages dont on sollicite la canonisation; dédié à l'Ordre Séraphique, par le révérend Pere Fulgence Ferot, Récollet, Maître des Novices du Couvent de Paris, *in*-12, 3 vol. 9 l.

L'art de s'amuser à la Ville, ou les quatre parties du jour, traduction libre du Poëme Italien, *il Martino & il Mezzogiorno*, par M. Parini, *in*-12. 1 l. 10 f.

Les Aventures Parisiennes, *in*-12, 1 vol. 2 l.

Anecdotes du regne de Louis XVI, *in*-12, 1 vol. 2 l. 5 f.

Anecdotes de l'Empire Romain, depuis sa fondation jusqu'à la destruction de la République, *in*-8, 1 vol. 5 l.

Bienfaisance Françoise, ou Mémoires pour servir à l'Histoire de ce siecle, *in* 8, 2 vol. 10 l.

Le Code de la raison, ou principes de morale, pour servir à l'instruction publique, avec une notice des meilleurs Ecrivains Moralistes, anciens & modernes, *in*-12, 2 vol. 5 l.

Dictionnaire des Origines, ou époques des inventions utiles, des découvertes importantes & de l'établissement des peuples, des religions, des sectes, des hérésies, des loix, des coutumes, des modes, des dignités, des monnoies, &c. *in*-8, 6 vol. 27 l.

Eloge de M. Albert Haller, lu dans une Assemblée publique de la Société économique de Berne, le 25 Mars 1778, *in*-8, 1 vol. *fig.* 1 l. 4. f.

Essais sur l'Histoire de la Ville de Loudun, *in*-8, 1 vol. 3 l.

Exposé des motifs qui ont engagé Sa Majesté le Roi de

Prusse à s'opposer au démembrement de la Baviere, *in-8*, 1 vol. 1 l. 16 s.

Elémens d'Agriculture, fondés sur les faits & les raisonnemens, à l'usage des Peuples de la campagne, qui a remporté le Prix de la Société Economique de Berne, par M. Bertrand, *in-8*, 1 vol. 1 l. 16 s.

Hiéroglyphes dits d'Horapolle, *in-12*, 1 vol. 2 liv. 10 s.

Voyages de Cook, *in-8*. 6 vol. *avec fig.* 48 liv.

Génie de Pétrarque, ou imitation en vers françois de ses plus belles Poésies, précédé de la vie de cet homme célebre, dont les actions & les écrits font une des plus singulieres époques de l'Histoire & de la Littérature, *in-8*, 1 vol. 5 l.

Géographie naturelle, civile & politique, *in-12*, 3 vol. 9 l.

Histoire des fêtes de l'Eglise, & de l'esprit dans lequel elles ont été instituées, *in-12*, 1 vol. 3 l.

Histoire de Socivizka, fameux Brigand de la Nation des Morlaques, appellé Montenegrins, qui s'est rendu formidable de nos jours aux Turcs des frontieres du Comté de Zara; aujourd'hui Arambassa des Pandours en Autriche, *in-12*, 1 vol. *avec son portrait.* 1 l. 4 s.

Lettres de Stephanie, roman histoiique, *in-8*, 3 vol. 12 l.

Malheurs de l'Amour, Drame, *in-12*, 1 vol. *fig.* 1 l. 4 s.

Matiere médicale, tirée de *Halleri Historia stirpium indigenarum Helvetiæ*, avec nombre d'additions fournies par l'Auteur, quelques observations du Traducteur, & les usages des mêmes plantes, *in-8*, 2 vol. 6 l.

Mémoires sur la peste, par M. Pâris, *in-8*, 1 vol. 1 l. 10 s.

Œuvres complettes de M. Palissot, avec dix-neuf fig. magnifiques, dessinées & gravées par les plus grands Maitres, *in-8*, 7 vol. *beau papier.* 50 l.

Le tome 7 se vend séparément pour ceux qui ont les 6 premiers. 7 l.

Les quatre heures de la toilette des Dames, Poëme en quatre Chants, dédié à Madame la Princesse de Lamballe, avec le titre gravé, quatre figures & quatre culs-de-lampe magnifiques, le texte imprimé sur papier nom de Jesus, & les figures sur du grand raisin, très-grand *in-8*, 1 vol. 9 l.

Science du bon homme Richard, quatrieme édition, *in*-12, 1 vol. 1 l. 4 s.

Testament paternel, ou avis spirituel d'un pere à ses enfans, *in*-12, 2 vol. 5 l.

Traité économique & physique du gros & menu bétail, contenant la description du cheval, de l'âne, du mulet, du bœuf, de la chevre, de la brebis & du cochon; la maniere d'élever ces animaux, de les multiplier, de les nourrir, de les traiter dans leurs maladies, & d'en tirer profit pour l'économie domestique & champêtre, *in*-12, 2 vol. de 550 pages environ chacun. 6 l.

Traité de l'adultere, considéré dans l'ordre judiciaire, *in*-12, 1 vol. 3 l.

Tarif général du toisé des bois & de la marque, avec une instruction sur le bordage, & des observations pour savoir en quel tems & en quelle saison il faut abattre les bois, *in*-12, 1 vol. 3 l.

Traité de l'abus, par Fevret, *in-fol.* 2 vol. nouvelle édition. 36 l.

Théorie des foyers de cuisine & des poëles, Mémoire couronné par la Société Economique de Berne, en 1768, par M. Ritte, de l'Académie Royale d'Architecture de Paris, &c. *in*-8, 1 vol. *avec fig.* 1 l. 16 s.

Voyage en Dalmatie, par M. l'Abbé Fortis, traduit de l'Italien, 2 vol. *in*-8°. *fig.* 12 liv.

Voyage en Portugal & en Espagne fait en 1772 & 1773, par Richard T. Wifs, Gentilhomme Anglois, traduit de l'Anglois, avec une Carte des deux Royaumes, &c. 7 liv.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.



